

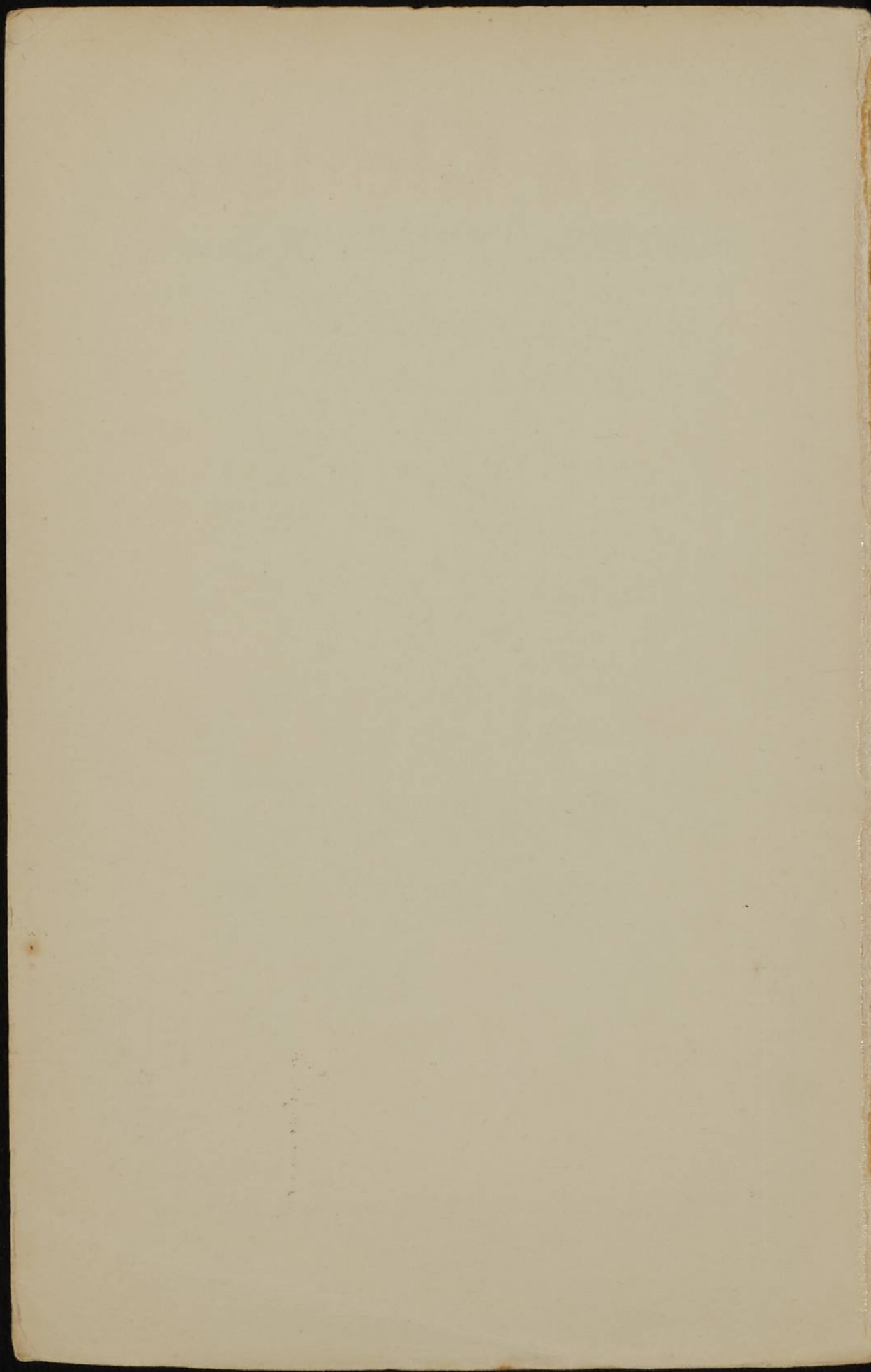
# Job le Glorieux

Roman par EDOUARD NED

BRUXELLES

1933



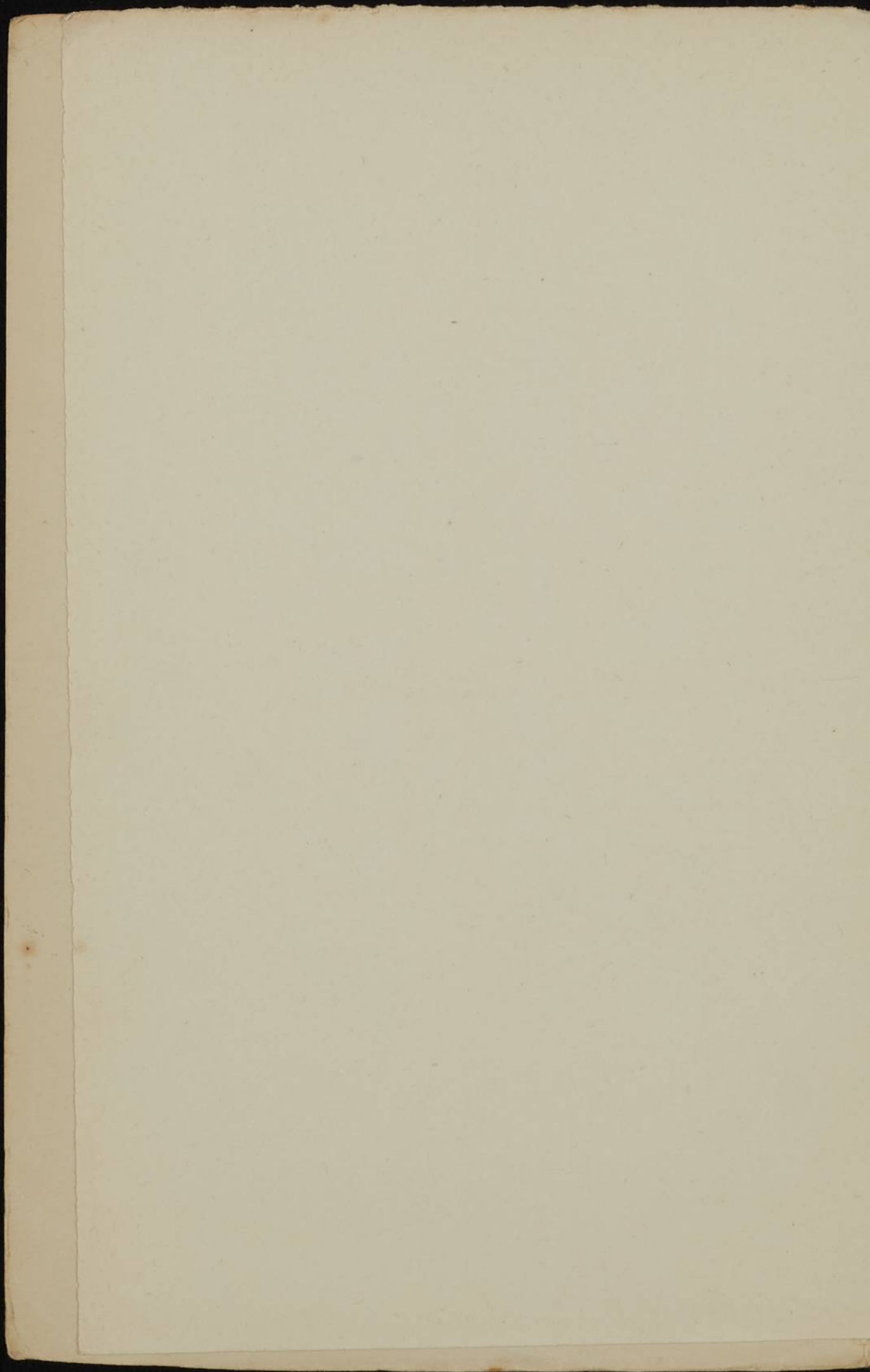




Episc  
150FB

Mus

21123



**Job le Glorieux**



*Ce premier livre de la Collection Durendal a été tiré à cinq mille cinq cents exemplaires sur papier Edition mat, et à cent exemplaires de luxe sur papier Featherweight véritable, numérotés de 1 à 100.*

## DU MÊME AUTEUR

Poèmes - Mon Jardin fleuri - L'Energie Belge, opinion d'une élite - En pays Gaumet - Les idées de M. Goetzack, philosophe bruxellois - L'Ombre du Cœur, contes et nouvelles - Les Martyrs de Latour - M. l'Abbé Fleur et le Visage des mots - Une âme d'apôtre: M. Edouard Poppe, prêtre, en collaboration avec M. l'abbé Od. Jacobs.

*Tous droits réservés pour tous pays*

**EDOUARD NED**

---

# **Job le Glorieux**

**Roman**



**BRUXELLES**  
**COLLECTION DURENDAL**  
RUE DES ATRÉBATES, 83  
1933





PREMIÈRE PARTIE.

---

**JEAN-JOSSE BRANGNETTE.**

---



## CHAPITRE I

Sur le seuil de sa maison, Maître Brangnette attendait les jeunes mariés.

C'était le matin, un matin ailé qui frémissait dans l'air lavé par les dernières averses de l'hiver, un matin bleu, d'un bleu tendre, où dansait une lumière d'aquarelle, où chantait une chanson d'enfance. L'une après l'autre, dès qu'elles étaient léchées par le soleil, les maisons s'éveillaient, portes et croisées béantes. Dans le cadre des baies, sur la toile de fond de l'ombre intérieure se détachaient des apparitions de femmes, aux vêtements droits, aux jupes à larges plis et dont les visages roses débordaient de la blancheur plate des bonnets. Devant les granges, près des fumiers où picoiraient des poules, les hommes polissaient le soc des charries, équipaient de leurs ridelles les chariots. Un gamin sifflait, dressé sur une meule de litière. On entendait les sourds beuglements des bêtes et les raclements des chaînes aux mangeoires des étables. Les bêtes aussi réclamaient leur part de joie, dans ce printemps fraternel.

Le cœur de Maître Brangnette se dilata. Les traits austères de sa face se détendirent. Une félicité nouvelle approchait à pas lumineux.

— Dieu est bon, songea-t-il.

Des laboureurs passaient, menant les fumiers pour les labours prochains. Des bouviers chassaient devant eux vers les pâturages des troupeaux de vaches qui tendaient leur mufle roux. Des laveuses coiffées de hâlettes à bavolets brouettaient vers la fontaine des bannes de linge. Tous saluaient d'un geste de la tête ou



de la main Maître Brangnette sur le pas de sa porte, avec la même phrase joyeuse, pleine de la même pensée, dont ils étaient pleins, qu'ils lançaient comme une bonne nouvelle et répétaient comme une invocation.

— V'là le beau temps, Jean-Josse.

— Le v'là, oui, v'là le beau temps, répondait-il, à la mode laconienne des terriens, pour qui les mots les plus simples, gonflés de sens, ont des résonnances et des prolongements sans fin.

Quelques-uns, plus familiers, ajoutaient :

— On attend les amoureux ?

Maître Brangnette souriait, ému de la bonté des choses et des hommes.

— On les attend.

Il n'était pas seul à les attendre. Il sentait, éveillées autour de lui, des curiosités inquiètes, bienveillantes ou malignes, des impatiences de connaître la jeune femme que François Brangnette allait ramener au village.

Une étrangère. Pourquoi ? Il ne manquait pas de filles à Châteleine et François était un beau gars, certes un peu dadais, vite effarouché devant les jupons, et rougissant comme un niais à la moindre provocation galante d'un minois effronté. La Julie du Briseux en avait été pour ses avances. Elle faisait des journées chez les Brangnette avant leur déconfiture. Elle serait le gars de près, disait-on, dans les greniers, quand on déchargeait les foins. Mais le grand Jean-Josse avait toujours été un glorieux. Il avait préféré pour son fils une fille de Villery-au-bois où son aîné, Jean Brangnette, était curé. C'était l'abbé, contaient les mauvaises langues, qui avait pour son frère fait sa cour à la belle.

Ces cancans villageois, rapportés par Guiton, bourdonnaient encore dans les oreilles de Jean-Josse. Leur rumeur l'égayait en le flattant. Il se réjouissait que son François, « le fils du Ruiné », comme on l'appelait, eût été accueilli par le père Véron, laboureur modeste, plus riche d'enfants que de biens, mais qu'on estimait pour sa droiture, sa probité, sa vaillance à élever dignement ses six filles et ses deux garçons.

Hélène était l'aînée.

— Une brave fille, proclamait le curé, vertueuse et prompte au travail, initiée par une mère intrépide à toutes les besognes du ménage, experte aux soins des enfants.

Il ajoutait avec un sourire :

— Et qui a de la tête ! allusion à la désespérante timidité de son frère en qui le despotisme paternel avait énervé le sens de l'initiative.

Debout, dans l'encadrement de la porte, qu'il égalait presque par sa haute taille, Maître Brangnette songeait.

Une femme de tête, rien de tel pour relever une maison. Les bonnes femmes font les bons ménages. L'épargne de la femme fait la richesse du cultivateur. Et une belle fille ! Ce qui ne gâte rien. Il la revoyait au bras de François, dans le cortège nuptial, émue et rougissante sous l'aile blanche du voile, pareille à la madone de sa vieille légende dorée. Et travailleuse avec ça ! Accoutumée aux sévères disciplines d'une famille nombreuse, quelle apparence que sa volonté renâclât devant la vieille autorité du chef de la maison ?

Un enchantement mêlé de fierté gonflait le cœur de Maître Brangnette. Il ne voyait pas au village, ni



chez les Soiron, ni chez les Louette, ni chez les Ransonnet, les plus grosses maisons de culture, une fille comparable à sa bru. La Julie du Briseux ! Quelle misère ! Une bête de somme ! Un corps abimé par les durs travaux des champs. Quelle rusticité de manières et de langage ! Bonne fille, mais vulgaire. Hélène, à la bonne heure. A l'avance il se rengorgeait, pressentant l'étonnement admiratif des gens de Châteleine, quand on la verrait descendre du cabriolet.

La veille, pour s'excuser de quitter la noce avant les danses, il avait prétexté le soin des bêtes, la Guiton seule au logis. En vérité, il voulait être là, sur sa porte, lui, le chef, pour recevoir Hélène et l'introduire dans sa maison. Il avait endossé sa meilleure blouse en lustrine bleue, noué sa large cravate noire autour du haut col replié, mis sa casquette de soie.

La vieille demeure aussi resplendissait dans sa toilette neuve.

La façade très large avec ses cinq fenêtres et ses trois portes, celle de l'habitation, celle des étables, et celle de la grange, éclairait doucement sous le lait de chaux. On avait repeint de vert portes, châssis et volets, garni de guipures blanches les fenêtres, poli les cuivres, renouvelé la cire des meubles, lavé à grandes eaux les parquets des chambres et les dalles de la cuisine.

Depuis plusieurs jours, la vieille Guiton s'agitait dans un brouhaha de plumeaux, de balais, de torchons.

De la porte, Maître Brangnette l'entendait encore aller et venir dans un hourvari de seaux, un tumulte de casseroles, une véritable fièvre chaude de recurage.

A la corniche de pierre jaune, sous le toit, deux



nids d'hirondelles gazouillaient. C'étaient de vieilles connaissances. Elles revenaient tous les ans, protégées par le maître du logis contre les entreprises des dénicheurs, gamins ou valets. Sur le terre-plein, entre la route et la maison, le coq à la chape mordorée se pavanait, la crête droite, la gorge raclée d'un claironnement de gloire, au milieu de ses poules attentives.

Dans la cuisine, maintenant nette comme un sou, Guiton s'impatientait. Elle contemplait avec satisfaction son œuvre, la quittait pour mettre le nez dehors, trouvait à s'occuper devant la porte, frottait une vitre, torchait le banc, ramassait les crottes de poule qu'elle portait sur le fumier.

— Seraient-ils en retard, notre maître ?

— Ecoute, Guiton.

Un roulement de voiture se rapprochait. Un fouet claqua.

— Les v'là, fit Maître Brangnette.

\*  
\*\*

C'était eux en effet.

Le léger cabriolet, reverni pour la noce, dessina une courbe élégante sur la place de l'église. Dans un effarement de poules débandées et un gloussement du coq en colère, il vint se ranger devant la maison. François serra le frein, tira sur les guides. Le cheval stoppa avec un petit hennissement vers l'écurie.

Maître Brangnette s'avança, les mains tendues, l'œil mouillé.

Il voyait les fenêtres des maisons voisines s'animer de visages familiers, de frimousses en éveil. M. Pantier agitait son bonnet grec en gestes de bienvenue. Les

petites Louette, le nez aplati sur la vitre, écarquillaient leurs yeux en amande. Sur le pas des portes, un seau ou une brosse à la main, les ménagères suspendaient leur besogne, l'attitude figée. Sous le porche de l'église, la Pauline du curé et la vieille Cathy s'arrêtaient de dévider leurs commérages pieux, pour faire de la main qui tenait le missel, de menus signes onctueux de protection bienveillante. Il n'y avait pas jusqu'aux hirondelles du toit qui ne prissent leur part du bon accueil. Accrochées des pattes au trou de leur nid, elles frémissaient des ailes, disaient en leur langage des salutations sans fin, leurs gorgerettes blanches tournées vers les jeunes gens.

Gazouillis, présages de bonheur !

Les amoureux interprètent volontiers à la mesure de leurs désirs les signes enchantés. Hélène en conçut une grande espérance.

Debout sur la voiture, se retenant d'une main au tablier de cuir, de l'autre tapotant son manteau que le voyage avait fripé, elle souriait, son beau visage ovale sanglé par les brides d'une jolie coiffe de violettes, un peu intimidée tout de même, sans apprêt ni gaucherie, avec une grâce simple, un peu fière, en clignant les yeux dans le soleil. Elle tendit les deux mains. Maître Branquette la reçut dans ses bras.

— Bonjour, ma fille, lui dit-il dans une étreinte, ma chère fille, soyez la bienvenue dans ma maison

Guiton s'empressait, pétrissant un coin de son tablier, la face élargie par un bon sourire, avec une inquiétude dans les yeux.

— Bonjour, notre jeune dame !

— Bonjour, ma bonne Guiton !



— Dieu, que vous êtes belle ! s'exclama la servante en joignant comme devant la Vierge de la chapelle ses mains, ses vieilles mains crevassées, à la peau ratatinée par les lavages.

— Dieu, que vous êtes avenante ! reprit-elle. Notre François a bien de la chance.

Elle disait « notre François », avec cette tendre familiarité des serviteurs de ce temps-là, domestiques au sens élevé du mot, gens de la maison, tenus pour membres de la famille à qui les liait un dévouement de longues années. Depuis sa prime jeunesse, elle servait chez les Brangnette, participant à leurs joies, associée à leurs deuils, humble confidente de leurs traverses et de leurs peines. Si elle craignait Jean-Josse pour son inquiétude durcie de sévérité, elle le vénérât comme un saint parce qu'il portait d'une âme sereine les croix prodiguées par la Providence. François, elle l'aimait de toute la tendresse de son vieux cœur qui n'avait pas connu la maternité selon la chair. Elle le chérissait. Elle le protégeait contre les exigences et les colères du maître impérieux. Elle aurait maintenant deux enfants à chérir et à protéger.

— Que je suis donc contente ! faisait-elle en suivant Hélène dans la cuisine.

Ces humbles et tendres hommages remuaient profondément la jeune femme.

Avec les paroles de la servante, il semblait à Hélène que c'était toute la vieille maison qui la festoyait, la vaste cuisine avec sa longue table de chêne, son buffet qui montrait à travers ses vitres des piles de vaisselle bien rangée, la haute cheminée avec sa taque de fonte aux armes de Lorraine, sa crémaillère velue de suie,



l'entrée du four à cuire le pain, son manteau bordé d'un large volant rouge et sur la tablette le luisant des cuivres : un crucifix, la bassinoire, le coquemar et des cruches ; la salle, avec ses lambris de chêne ciré, son armoire ancienne à trois portes, son horloge qui a mesuré combien de jours, combien d'années, son poêle à étages, qui brûle de grosses bûches, ses portraits de famille dans des cadres d'acajou, ses trois fenêtres qui regardent le petit jardin aux murs tapissés de vignes.

C'était son domaine à présent.

Ces meubles d'autrefois que des mains d'aïeules ont frottés, cirés, polis, gardent dans le velouté de leurs teintes et le lustre de leurs reliefs quelque chose de l'attouchement des vieilles mains qui les ont caressés, de la lumière des yeux qui les ont contemplés aux heures de songerie mélancolique. Ils sont humains. Ils respirent et parlent. C'était elle maintenant qui en aurait le soin.

Guiton lui en faisait l'histoire.

— L'armoire venait de la grand'mère de François, une dame Doutrelène de Court le Tige, l'horloge, de l'aïeul de Maître Brangnette, Jean-Pierre, l'ancien maire.

Hélène faisait oui de la tête, intimidée, dépaysée, le cœur perdu au seuil du foyer nouveau, dans cette maison, hier inconnue, où le fil de son destin, noué par l'amour à d'autres fils, que la Parque avait coupés, allait à son tour se dévider sur le rouet de la vie. Aventure commune à toutes les jeunes femmes et chargée d'un x mystérieux, sans doute. Mais les unes, qu'une grande passion aveugle, n'en éprouvent qu'une angoisse vague et qui passe. Les autres, plus conscientes ou

moins éprises, l'attendent avec un effarement de tout leur être.

Hélène était de celles-ci. Non qu'elle se fût déterminée au mariage sur les arguments de ses parents qui voyaient là pour leur aînée un établissement convenable — il leur restait cinq autres filles à établir — ni sur les conseils du curé Brangnette intéressé à trouver une femme pour son frère que l'on disait incapable d'oser lui-même les premières démarches. Elle avait hésité longtemps. La gaucherie timide de François le desservait. Mais la glace une fois fondue, le galant apprivoisé et enhardi, dans les causeries embarrassées des fiançailles et sous la confusion des premiers aveux, elle avait cru démêler un bon cœur d'homme, prompt à se donner, loyal et franc, généreux, avec une grande délicatesse de sentiments.

Elle s'était mise à l'aimer.

Elle l'aimait.

Mais le père ? Maître Brangnette ?

\*  
\*\*

Pourquoi la présence du père l'enchaînait-elle d'une gêne où se crispaient les fibres de son cœur ? Devant lui, elle se sentait étouffée, annihilée. Son âme grelottait violemment, en spasmes brefs, du grelottement épouvanté de l'oiseau dans la main qui l'emprisonne. Une glace figeait ses moëlles.

Était-ce la gravité austère du masque ? Ou le feu des yeux, un feu voilé par la prunelle grise, comme ces brasiers d'automne allumés aux champs par les vachers et dont les flammes, à travers la brume, paraissent gelées dans le soir ? Du mystère noyait sa face



rude, lui conférait une sorte de grandeur étrange. Il parlait haut. Sa voix dominatrice s'imposait en phrases brèves, impérieuses. Au moindre mot de sa bouche, l'empressement de François révélait une soumission totale, craintive, de chien battu. Et quand il se taisait le silence lui-même se peuplait de voix lointaines, comme des sons de cloche.

Le père Véron, accueillant chez lui la femme de son fils, aurait dit : « Soyez la bienvenue chez nous... chez vous ». Le beau-père d'Hélène avait dit : « Soyez la bienvenue dans ma maison ! » Ce possessif était-il prémédité ? Ma maison ! Hélène ne pouvait s'empêcher de le croire. Elle y sentait confusément une volonté, peut-être inconsciente, d'agression ou tout au moins de défense. La fierté timide de la jeune femme s'en effarouchait.

Guiton allait de la cuisine à la salle commune, apportait sur les volettes d'osier de belles tartes dorées, luisantes de beurre, feuilletées de sucre fondu.

— Voilà de la pâtisserie bien venue, dit Hélène.

— N'est-ce pas, maîtresse ?

— Et qui sent bon !

La vieille hochait la tête par petits coups, souriant d'aise. La peau de son visage se plissait, comme une poire grise sur la claie aux chiches.

On se mit à table. Le café fumait dans les bols de porcelaine à fleurs. De la pointe de son couteau, le maître fit le signe de la croix sur la tarte. On gardait pieusement chez les Brangnette les vieilles coutumes. La nourriture est un don de Dieu. On doit sans fausse honte reconnaître ses obligations. Et gravement Maître Brangnette fit les parts.



Il était grave en toutes choses.

Hélène se souvenait de l'importance solennelle de certains propos où revenaient, avec le nom de Dieu, des mots austères : conscience, honneur, devoir, qu'il mêlait à ses conversations.

Les longues méditations des champs expliquent ce goût des paysans de regarder en haut, vers une divinité dont ils perçoivent la présence invisible. La grande nature est religieuse. Ses forces secrètes agissent sur les cerveaux lucides et les cœurs purs. Quand elle allait avec son père ou sa mère semer les pommes de terre, sarcler les betteraves, faner le foin, ramasser le blé en javelles derrière les faucheurs, Hélène avait elle-même senti dans la paix majestueuse des matins bleus et des soirs dorés cette évidence d'une puissance suprême qui préside à la vie des choses et des hommes. Elle connaissait la vertu profonde de ces mots graves que les générations ont répétés sans usure. Seulement, il lui semblait que Maître Brangnette les galvaudait en les suspendant, tels des fruits trop lourds sur des rameaux trop maigres, à des phrases quotidiennes à l'occasion de choses menues et disparates. Cet abus choquait sa réserve. Une pudeur, qui était un respect, retenait en elle, enfermé dans le jardin secret de ses pensées intimes, le sentiment des réalités spirituelles, cependant très vivantes. Car sa jeunesse avait été pieuse, réfléchie, fidèle aux pratiques du catéchisme, mais sans lourdeur avec une légèreté de pétales grisés de soleil, d'ailes ivres d'azur.

Allaient-ils devoir se refermer ces pétales et ces ailes se replier sous une atmosphère grise et morne ?

Elle soupçonnait, sans justification raisonnable de

cette appréhension, que son beau-père concevait la vie sous l'espèce d'un mysticisme étroit, rigide, à la façon de ces jansénistes dont le hasard de ses lectures lui avait dévoilé l'âme inquiète et noire. Une vie cela ? Une géhenne plutôt, pleine de tourment, vide de confiance, dans l'absence de cette ingénuité de l'amour qui en fait le charme.

Cette crainte indéfinie lui poignait le cœur.

Pourtant un grand besoin d'aimer l'animait toute. Elevée par une mère tendre, un père indulgent, au milieu de sœurs et de frères affectueux et accommodants, elle aspirait, de tout son cœur, de toute sa chair, à une communion d'âme avec son mari et, par lui, avec les autres membres de sa seconde famille.

La conscience de sa bonne volonté lui tonifia l'âme.

En même temps les fumées odorantes du café chaud, l'or verni des galettes au sucre, les effusions complimmenteuses de Guiton, jusqu'au rayon de soleil qui entrait par les fenêtres du jardin, avec les pépiements des moineaux, les bruits assourdis du village, tout cela chantait dans la salle. Le tic tac de l'horloge battait la mesure, une mesure somnolente comme d'une berceuse ancienne, dont le balancement régulier, par sa régularité même, toujours égale, imposait un apaisement à l'inquiétude de la jeune femme.

Elle se disait :

— A la grâce de Dieu !

Maître Brangnette la regardait songer. Il admirait sa beauté sereine, son beau visage calme sous l'épaisse chevelure brune, ses formes pleines et robustes, sa mise simple, un brin de coquetterie très séant. Privé depuis des années de toute présence féminine — Guiton ne



comptait pas hors des services domestiques — il en sentait la douceur et la grâce, s'ingéniait en gentilleses.

— Encore un petit morceau, Hélène ?

— Merci, non. Je suis un peu émue.

— Sans doute. Le mariage impose de grands devoirs. Mais ce n'est pas le moment d'y songer, ma fille.

Il fit une pause et répéta :

— Ma fille, ma chère fille.

Puis il dit :

— J'espère que vous serez heureuse dans cette vieille maison des Brangnette. Vous y plairez-vous ? Je le souhaite. Dieu y aidera.

— Sans doute qu'elle y sera heureuse, n'est-ce pas, maîtresse ? intervint Guiton. François est un si bon enfant.

Le bon enfant, taiseux à son ordinaire, se mit à rire, les yeux allant et venant de son père à sa femme. Tous les visages riaient. Et ces rires confiants, et la couleur de ses pensées et le charme de cette présence féminine si fraîche, si délicieuse, lénifiaient la face du maître.

\*  
\*\*

Il voulut faire à Hélène les honneurs de la maison.

Pendant que Guiton desservait et que François s'occupait au soin des bêtes, il la mena dans toutes les chambres avec des explications sans fin qu'elle écoutait gravement.

Il lui montra les piles de linge dans les armoires, les penderies de vêtements dans les garde-robes. Dans l'une d'elles, qu'il avait ouverte la dernière, pendaient d'humbles cotillons, des corsages démodés, une robe de cérémonie, chargée de dentelles fanées, des châles, des



capelines. Avec des mots très doux qui finissaient en sanglots, il se mit à parler de sa femme défunte, de la fille qu'il avait perdue. Il n'était plus le même homme. L'émotion l'amollissait. De toucher ces vieilles choses qu'elles avaient portées, et de voir près de lui cette belle jeune femme, la jeune dame Brangnette, et de penser que les vertus anciennes reflouriraient dans la vieille demeure pour son fils et un peu pour lui, une larme lente roulait sur sa joue de bronze.

— Quel dommage que la mère ne soit plus là pour vous mettre au courant des habitudes de la maison !

— Guiton me les dira, père.

— Guiton, oui, elle vous les dira.

Puis après un silence troué d'un soupir :

— Dieu ne l'a pas voulu.

Il prit de là occasion de conseils discrets, sous la forme de souvenirs :

— Dans le temps, ma pauvre femme défunte faisait comme ci, rangeait comme ça. Ma fille l'aidait avec diligence, la pauvre... La maison était plus animée qu'aujourd'hui. Ce n'est pas l'ouvrage qui manquait. Elles s'en tiraient à leur honneur, oh, bien sûr, à leur honneur... Dans le temps...

Hélène comprit que Maître Brangnette vivait dans le passé plus que dans le présent, dans le passé lointain dont la couleur teintait les yeux meubles de chêne, les papiers fanés des murs, dont les souvenirs rôdaient, ombres accrochées aux plis des rideaux, tapies dans les coins avec la poussière et les toiles d'araignées. Il vivait avec ses morts. Il les portait en lui. C'était leur pensée peut-être qui veillait derrière l'écran de ses prunelles grises comme des flammes de l'au-delà.

Elle songea qu'il avait aimé lui aussi, qu'il avait souffert, que c'était la souffrance ancienne qui lui gagnait d'austérité toute l'âme.

Une pitié fondit son cœur.

Elle eût le désir de se jeter au cou du vieux père, comme une bonne fille, comme la fille qu'elle souhaitait d'être. Des mots tendres « papa ! papa ! » montaient du fond de sa sensibilité affective vers ses lèvres.

Encore une fois une réserve instinctive lui mit le doigt sur la bouche.

L'heure passait. Elle entra dans sa chambre pour se dévêtir, endossa ses vêtements de travail. Son autre vie commençait.

De l'écurie, à travers l'épaisse cloison des murs, lui arrivait, voilée par l'éloignement, une voix jeune qui chantait.



## CHAPITRE II

— Dans le temps...

C'est en effet du fond du passé qu'il se lève, grande ombre, raide et haute, figure d'ancêtre figée dans le plomb d'un vitrail.

Les bosses de son front large se bombent sous la plantation drue d'une chevelure brune à peine rayée de fils blancs. Une gravité de sage emplît ses yeux. des yeux pleins d'un rêve immobile, sous l'arc avancé des sourcils. Un nez droit coupe en deux le visage équarri par les lignes d'un menton volontaire, et qui paraîtrait dur, sans le sourire des lèvres rasées. Impression de paix austère et d'énergie tranquille. Le tout enveloppé d'une lumière rayonnante, d'une noblesse singulière.

— Il a grand air, disaient les vieux, ses contemporains.

L'air sous lequel on se représente ces anciens seigneurs de la terre, dépossédés par la Révolution, mais qui gardaient dans leur gentilhommière décrépite le souvenir de la splendeur ancienne.

Cet air-là ne se rencontre guère chez les hommes des villes. On dirait que le plafond du ciel y est abaissé. Les âmes courbées au joug des mille servitudes quotidiennes y perdent leur élan. Les cœurs se déplacent vers le bas, infligeant aux corps mêmes des attitudes mercenaires.

Il se découvre aux champs, chez de petits laboureurs, chez de modestes ouvriers de la terre. Le commerce journalier avec les forces vivantes de la nature y nourrit l'âme de grandeur. A leur insu, ces humbles s'en repais-



sent. Ils éprouvent confusément, parfois à un haut degré, ce sentiment de la dignité humaine qu'ils portent comme une parure et une sauvegarde.

Il avait grand air, aussi bien sous la casquette de laine et la blouse bleue de coutil, que sous le vieil habit à jupe large et le gibus hérissé, sortis de l'armoire de chêne, aux fêtes carillonnées, en souvenir de l'opulence perdue.

On l'appelait « Le Ruiné ».

Et comme il se comparait volontiers au vieux Job de la Bible sur son fumier, quelqu'un en riant, avait dit : « Job, si l'on veut, mais alors : Job le glorieux » car, au sentiment de l'humilité paysanne, les belles manières doivent rester le privilège de la richesse.

Le surnom lui resta.

Il convenait assez à celui que l'on nommait au temps de sa prospérité « le grand Jean-Josse ».

\*  
\*\*

Sa vaste demeure, moitié hôtellerie, moitié maison de culture, se dressait un peu en retrait de la grande route, au milieu de Châteleine, devant l'église.

La vieille diligence en partait tous les matins pour le service de Luxembourg à Montmédy. Maître Bragnette aimait à la conduire lui-même.

La lourde voiture, coupé devant, ronde derrière, s'ébranlait dès l'aube, aux piaffements de ses cinq chevaux ardennais, dans un concert de claquements de fouets, de sonnailles de grelots, d'adieux des voyageurs, au milieu d'une bande de gamins, qu'avivait de cris et de gambades l'éternel désir de l'aventure.

Et la route se déroulait dans un mouvement sinueux de montées et de descentes, tantôt entre les mame-

lons dorés de moissons, tantôt le long de la vallée où courait la rivière fleurie de Reines des prés, tantôt entre les fourrés épais de la forêt bruissante.

Ah ! cette route !

Qu'il la connaissait ! Qu'il l'aimait, malgré ses tournants dangereux et ses âpres raidillons !

De ci, de là, des chapelles votives de la Vierge, encadrées de sapins, de sorbiers ou de tilleuls, en jalonnaient l'étendue.

Des « Bon Dieu de Pitié » marquaient de leur écartellement tragique les carrefours, et, à certains endroits, commémoraient un accident, la mort d'un voyageur égaré dans la neige ou d'un enfant dévoré par les loups.

Des statues de Saint Donat, que l'on invoque contre la foudre, ou de Saint Roch avec son chien, son bâton de pèlerin et sa besace, s'accrochaient à de vieux troncs dans des niches enguirlandées de lierre.

Au sortir des bois, dans la perspective des deux rangs de peupliers, on apercevait des villages ou des petites villes, que l'on traversait, fouet claquant, chevaux fumants, avec le grondement des roues sur le pavé.

Le grand Jean-Josse se plaisait à ces randonnées magnifiques dans le poudrolement d'or du soleil estival, ou dans le papillonnement blanc des « mouches d'Ardenne » que l'hiver chassait en essaims blancs sur les collines lorraines.

Il aimait le commerce des voyageurs, les causeries des relais, les salutations cérémonieuses des adieux. Il goûtait l'urbanité d'une profession qui le mettait chaque jour en rapport avec des hommes différents de ces villageois peu dégrossis, dont la vulgarité parfois le cho-



quait. Ses manières et ses façons de parler y avaient gagné un affinement qu'on lui reprochait comme une vanité.

\*  
\*\*

Pourtant il restait lui-même un terrien.

Quand les travaux des champs le pressaient, il confiait le fouet de postillon à quelque domestique, et s'en allait semer le blé, herser les avoines, surveiller les faucheurs et les faneuses, ou la rentrée des moissons.

Certains soirs, à la clôture des travaux saisonniers, des réjouissances rassemblaient à la table commune le maître et les manœuvres, ouvriers et ouvrières de la fenaison, de la moisson, de l'arrachage des pommes de terre. De larges plats fumaient dans la clarté jaune de la lampe. Des brocs à panses historiées d'images bleues versaient le vin dans les chopes. Les voyageurs arrivés par la diligence du soir se mêlaient aux convives rustiques. La soirée finissait par des chansons et des fables plaisantes qu'on appelait des « flauves ». Mais les querelles étaient proscrites. Qui se permettait un mot équivoque, un juron, s'entendait vertement rapeler aux convenances.

Et de quel ton !

— Respectez-vous, ordonnait le maître. Respectez les oreilles des enfants et des femmes. Dieu vous voit. Dieu vous entend.

Sa femme, Marie-Hélène, approuvait d'un hochement de son bonnet blanc. Car elle portait encore le bonnet blanc lorrain soigneusement tuyauté au fer, remplacé les jours de fête par la coiffe noire ornée de dentelles et de rubans. C'était une femme très douce, soumise, discrète, habile à tenir sa maison. Elle avait donné à

Jean-Josse trois fils et une fille, élevés à la mode ancienne, dans la crainte de Dieu et la fidélité aux vertus familiales.

La maison prospérait.

L'aîné et le cadet des fils, au séminaire, se préparaient à la prêtrise. Le troisième, après quelques années de collège, préféra revenir aux champs. La fille, aidait sa mère souffrante dans le gouvernement de la maison. De bonnes « campagnes » avaient permis d'arrondir le bien paternel. Le renom de l'hôtellerie s'étendait à dix lieues à la ronde. On vantait l'excellence de sa cuisine, le moelleux de ses paillasses et la générosité de l'hôtelier, qui décachetait volontiers ses bouteilles poudreuses pour traiter avec munificence les hôtes de marque.

Il y avait bien par ci par là des anciens du village qui s'étonnaient, supputaient les frais, branlaient la tête, avec des mines de commissaires priseurs, faisaient des « oh ! » et des « ah ! » et des peu compromettants « Ça durera ce que ça durera ».

\*  
\*\*

Ça ne dura pas.

Coup sur coup, Marie-Hélène mourut. Une maladie de langueur emporta sa fille. La grêle faucha la moisson. Une épizootie dépeupla les écuries et les étables. Le développement du rail provoqua la désertion de la route, la déchéance de la diligence, la ruine de l'hôtellerie.

A chaque martellement du malheur, Jean-Josse ployait l'échine, tentait de se redresser, mais le dur marteau du destin redoubla ses coups.

Des débiteurs improbables nièrent leur dette. Des créanciers impitoyables exigèrent leur dû. Il fallut vendre les



meilleures terres et les bois. Et comme une année de famine étreignait la région, le produit de la vente suffit à peine aux nécessités urgentes.

Tout s'écroulait autour de l'infortuné.

Une stupeur le désaxa. Egaré dans sa propre maison, il la parcourait indécis, interrogeant les vieux meubles, s'arrêtant devant les crucifix de cuivre pendus aux murs, leur adressant des supplications muettes pour il ne savait quel redressement des choses.

Il restait des heures, la face dans ses mains prostré dans une méditation à demi consciente. Qu'avait-il fait au bon Dieu ? Quel crime avaient commis ses ancêtres ? Devait-il porter le poids d'un péché ancien, inexpié ?

Car les hommes sont ainsi faits. Tel l'enfant qui accuse de méchanceté la pierre où il chope, l'homme impute à la Providence son malheur ou la nie. Il oublie l'ombre de la croix qui tourne avec le soleil divin et touche tantôt une existence humaine, tantôt une autre. Il ne comprend pas le mystère de la douleur. Il ne peut ni ne veut le comprendre.

Si notre vue bornée embrassait d'un regard le déroulement complet de la destinée, destinée de l'individu ou destinée de la famille, cette chaîne d'individus, elle découvrirait sans doute le jeu alterné des compensations, la revanche des biens sur les maux ou des maux sur les biens, que règle quelqu'un qui est au-dessus de nous. Nous l'appelons la Justice immanente, quand c'est le voisin qui est frappé. Quand c'est nous, notre répugnance à la douleur nous soulève en imprécations et cris de détresse.

Jean-Josse fouillait son passé, sa vie d'homme probe, juste et craignant Dieu. Sa conscience ne lui révélait

que des fautes de faiblesse, aucun de ces péchés monstrueux qui attirent la foudre de la vengeance céleste.

Durant des semaines, son cœur torturé sombra dans le noir, rayé par moment de flèches lumineuses. Combat du démon et de l'ange. A la fin, l'ange l'emporta.

— Le Seigneur m'a tout donné. Il m'a tout ôté. Que son saint nom soit béni !

Par un ordre de sa volonté, il obligeait ses lèvres indociles à répéter les paroles du vieux Job. Il se prosternait dans l'attitude de la soumission. Mais son cœur grondait avec violence. Son âme, habituée au commandement, renâclait sous l'aiguillon.

Devant les domestiques inquiets, devant les commiserations des envieux satisfaits, les « Je vous l'avais bien dit » les « Ça lui apprendra » il voulait, roidissant sa haute taille, affermir sa volonté de durer, de renflouer sa barque. On le sentait en même temps soumis et révolté, écrasé et hautain.

Non pas hautain contre Dieu qui le frappait. Cet homme fort à la foi robuste et droite savait qu'il finirait par accepter le désastre. Il imposerait à son cœur la parfaite adhésion aux paroles du vieux Job.

Il prétendait garder tout de même, dans sa misère humaine, une attitude de grandeur.

\*

\*\*

Il n'est pas de peine où ne lève une joie, disent les bonnes gens.

Après la catastrophe, Guiton, la servante des jours prospères avait, en pleurant, refusé de quitter la maison comme les autres domestiques, et offrait de servir sans gages.



Les villageois, un moment désorientés, les petites rancunes satisfaites, se rapprochaient du ruiné, nuançaient d'une sympathie plus expressive leur salut matinal, se présentaient pour de menues aides dans les travaux des champs.

— Il a eu du malheur, confessaient-ils entre eux. Aujourd'hui, lui, demain nous. Un malheur amène son frère. A quelle porte frappera-t-il ? Qui le sait ?

A voir lever et fleurir autour de son infortune cet humble dévouement d'une servante, cette bienveillance nouvelle des laboureurs et des ouvriers de la terre, Jean-Josse reprenait goût à l'existence.

Il se remit à cultiver ses derniers champs, des terres sablonneuses à maigre récolte, et des parcelles louées à l'année, dont le profit le plus clair passait au paiement du loyer. Les jours se suivirent, mêlés d'espoirs et de regrets, les regrets accompagnés de nouvelles crises morales qui laissaient le grand Jean-Josse tout pantelant.

Au prix de dures privations, les deux abbés finirent leurs études. Ils occupaient maintenant deux petits postes de chapelains dans les hameaux au-delà des bois. Ils venaient parfois surprendre leur père. La vieille Guiton leur faisait fête, sachant bien que chacune de leurs visites était une bénédiction pacifiante.

Jean-Josse les vénérât parce qu'ils étaient prêtres. Il les aimait d'une dilection particulière, parce que sa déchéance empruntait à leur dignité un lustre réparateur.

A la cérémonie de leur première messe, devant le village assemblé, il avait sorti de l'armoire le vieil habit et le gibus.

Et le dimanche, il lui arrivait souvent de prendre

son vieux jonc à pommeau d'argent pour aller les admirer dans leurs églisettes sous l'or des chasubles ou la pourpre des chapes. Il aimait la distinction et la gravité de leurs attitudes à l'autel. Il se reconnaissait dans maints de leurs gestes.

L'idée d'une familiarité nouvelle avec Dieu l'emplit en même temps d'orgueil et de crainte. Dans son banc, près du chœur, il méditait sur la grandeur de l'homme oint du Seigneur.

Et soudain sa pensée se repliait sur lui-même. Il remâchait sa ruine. Elle avait le goût amer du brin de genêt printanier entre les dents. Il évoquait l'image de son troisième fils. François lui apparaissait comme amoindri sous son humble destinée de tâcheron de la glèbe.

L'hiver lui pesait à cause de l'inaction forcée. Pendant que François s'occupait à la grange ou dans les étables et que Guiton dans sa cuisine recurait ses casseroles ou tricotait des bas, il se tenait près du poêle à colonnes, dans la salle commune maintenant déserte, qu'animaient jadis les conversations et les rires des voyageurs et des hôtes.

Son orgueil en souffrait. Des vagues mauvaises assailaient son cœur.

Il souhaitait alors la venue de quelque compagnon de veillée avec qui il remuait les cendres du passé.

Il aimait surtout le vieux maître d'école, son voisin, le père Pantier aux propos sentencieux et sages. Le vieux maître se plaisait aussi en la compagnie de Jean-Josse de qui l'encharmaient la courtoisie et la droiture d'âme. Il entraît, le chef couvert d'un bonnet grec usé, s'asseyait près du feu et devisait, tantôt égrenant des



souvenirs — Ah ! le bon temps ! quel temps c'était !  
— tantôt réconfortant par de bonnes paroles la défaillance du Ruiné.

\*  
\*\*

— Encore dans les idées noires ? interrogeait-il avec des tapes amicales sur l'épaule de son compagnon.

— C'est dur, M. le Maître, confessait le fermier. C'est dur !

Et il ajoutait à voix plus basse, comme pour lui seul :

— Heureusement, il y a Dieu.

— Et vos fils, répliquait le père Pantier. Vos deux curés sont l'honneur de votre maison. Et François ? Lui aussi fera une belle vie.

Par une divination apprise dans l'habitude de conduire les enfants et d'observer les laboureurs, ces grands enfants taiseux, le père Pantier suivait sur le visage de Jean-Josse les détours de sa pensée. Il en avait tant confessé de ces modestes pacants aux cœurs plus tourmentés qu'il n'apparaît sur leur masque tranquille. Il avait si souvent essayé de leur redresser l'âme plus courbée sous le faix du dénigrement que les corps sous le poids du labeur. Le grand Jean-Josse pliait non pas tant sous l'ennui de sa propre ruine que sous le regret de laisser à son troisième fils une vie amoindrie, réduite à un avenir d'humbles travaux et de grands soucis. Cette inquiétude paternelle, le père Pantier la décelait dans le morne abattement de Jean-Josse. Comment l'apaiser ? Comment rendre à ce vieux terrien le sentiment de la confiance dans la vie ? Le vieux maître cherchait des raisons dans sa raison. Ce fut son cœur qui les lui fournit :

— Certes, reprit-il, votre François fera une belle vie. Il vous continuera. Il est de bonne race. Bonne race ne peut déchoir.

— Je pensais comme vous jadis, Monsieur le Maître. Je caressais ce rêve quand je pouvais lui laisser mes belles terres de Brivaux, de l'Arrentement, du Haut de la Vierge, mais à présent...

Et d'une voix cassée comme par un sanglot :

— Ah ! tenez ! il y a des jours où je me cherche sans me retrouver.

— C'est que vous ne creusez pas assez profond, riposta le vieux maître. Moi qui vous parle et qui ai passé ma vie à dégrossir des cerveaux et des cœurs, besogne ingrate, croyez-moi, Jean-Josse, plus ingrate que de défricher des garrigues de genêts ou de bruyères, c'est tout au fond de moi-même que je me retrouve, dans les premières chansons de mon enfance, quand j'étais à la maison de mon père petit gardeur de vaches ou ramasseur de javelles. Chansons lointaines, qui se sont tues comme des oiseaux en cage pendant les années de mes études et dans la classe de mon école. Chansons douces, dont je perçois l'écho avec tristesse.

— Vous m'étonnez, Monsieur le Maître.

— Je m'étonne moi-même. Me croirez-vous, Jean-Josse, si je vous avoue que j'ai souvent éprouvé le regret de la vie paysanne. Le maître d'école a la vie facile. On croit ça. Enseigner l'abécé, un peu d'arithmétique, et à lire, et à écrire. Répéter chaque jour le catéchisme et les rudiments. L'hiver, près d'un bon feu. L'été, à l'ombre et la fenêtre ouverte sur la campagne. Ah ! cette fenêtre ouverte ! Les souffles du printemps venaient s'y jouer, apportaient la bonne senteur des



labours, le parfum vert des herbes, les musiques des bêtes et des hommes dans la joie du soleil. Dites, Jean-Josse, quand, au siège du postillon, vous descendiez la route du Haut de la Croix et que vous perceviez cet appel de la terre au travail, n'est-il pas vrai que, le soir, vous donniez des ordres à Dominique : « Demain, tu mèneras la diligence ? » Et le lendemain on voyait mon grand Jean-Josse labourer, labourer, labourer, avec l'allégresse d'un roi.

C'était vrai. Les yeux fixés sur la fenêtre voilée de nuit, les deux hommes revivaient ce moment prestigieux. On le pressent pendant des semaines à des signes avant-coureurs, des souffles nouveaux, des murmures indistincts, des lumières hâtives. Un beau jour, à la vitre bleue du ciel, entre les rideaux tirés des nuages, apparaît le radieux visage du printemps. Des merles sifflent, annonciateurs. Les bêtes meuglent à l'étable. Une rumeur sourde, croissant à chaque minute, heurte aux portes closes. Les enfants crient, les femmes s'attendrissent et, sur le pas des portes, les hommes ayant humé l'air et contemplé le ciel, se saluent d'une maison à l'autre, avec des gestes fraternels. Les herbes ne sont pas encore réveillées. Les champs gardent l'apparence de la mort. Mais une grande espérance gonfle le sein de la terre et le cœur des hommes. Jean-Josse revivait en songe ces heures frémissantes où il a senti monter du fond de ses entrailles l'indicible amour de la terre, legs de son père, et du père de son père, et de toute la lignée de ses pères.

— C'est vrai, conclut-il, que ça nous tient.

— Aussi bien, reprenait le vieux maître, est-il une profession plus belle et plus noble sous le ciel ? Les

citadins nous toisent de haut. A force de les entendre nous plaindre et un peu nous mépriser pour nos faces recuites et nos culs terreux, comme ils disent, nous finissons nous-mêmes par nous croire des hommes d'une espèce inférieure. Nos fils louchent du côté de la ville. Nos filles rêvent du prince charmant en paletot et chapeau rond. Comme si la ville avait moins de peines et de soucis ! Comme si toutes les conditions ne s'égalaient pas en fin de compte par le mélange des biens et des maux ! Ah ! si les laboureurs savaient... oui, s'ils savaient...

De longs silences coupaient le déroulement de ces propos. Les yeux fermés, le père Pantier se recueillait, tandis que Maître Brangnette suivait distraitemment le gland du bonnet grec, balancé doucement sur le front du causeur.

D'une voix plus grave, de la grosse voix qu'il prenait devant ses élèves pour leur parler des choses saintes, il ajoute :

— Cultiver la terre ! Collaborer à l'œuvre de la nature, c'est-à-dire à l'œuvre de Dieu ! Quoi de plus grand ! Comme Dieu, le laboureur est un faiseur de vie. Il ne crée pas comme le Maître. Il aide au mystère de la création. Il la réalise. Le soc de sa charrue, en déchirant le sein de la terre, arrache au sommeil toutes les puissances de la fécondité, les met en œuvre. Et voilà le grain de blé qui germe pour les belles moissons. N'est-ce pas admirable ? N'est-ce pas là faire de la vie ? C'est bien ce qui importe d'abord. Avant de songer au plaisir, au bien-être, à tout l'embellissement de la vie, il faut vivre. Le pain ! Le bon pain du bon Dieu ! comme disaient nos pères, c'est le labou-



reur qui le donne aux hommes. Songer à cela, prendre conscience de sa dignité de faiseur de vie, quoi de plus auguste, quoi de plus magnifiant pour le terrien !

Jean-Josse approuvait de la tête. Ces pensées lui étaient familières, quoique informulées. Elles correspondaient à des frémissements de sa sensibilité, frémissements à peine perçus, battements d'ailes dans une brume matinale. Le souffle des paroles du vieux maître dissipait la brume. Les ailes blanches apparaissaient dans l'attendrissement du cœur, en essor vers le bleu.

— Des mots comme les vôtres, monsieur le Maître, ça grandit l'âme, opinait le fermier. Si nos laboureurs vous entendaient... S'ils vous comprenaient...

— Ils m'entendent, Jean-Josse. Ils me comprennent. Peut-être obscurément. Mais leur instinct les avertit. Ils sentent plutôt qu'ils ne discernent la vérité profonde de mes propos. Après quoi, étant des hommes, ils portent en eux des sentiments contradictoires et nourrissent des forces ennemies. La passion de la terre s'accompagne d'autres passions qui grouillent en des combats intérieurs. Et leur grouillement fait monter à la surface de l'âme des bouillons de fange. Tous les hommes en sont là, les meilleurs comme les pires. Mais aux heures sereines nos terriens sentent très bien la beauté de leur vie simple et droite. Ils acceptent les disciplines imposées par le rythme de leurs travaux, par la cadence des saisons. Ils s'honorent de leur sens profond du juste et de l'injuste dans leurs rapports avec les ouvriers et les marchands. Qu'ont-ils besoin de signatures ! La parole donnée leur suffit.

— Pas toujours, objecta Maître Brangnette.

— Vous avez eu affaire à des bandits, Jean-Josse,

à des trafiquants, non à des laboureurs. Avez-vous jamais failli à une parole donnée, même si le marché s'avérait désavantageux ? Ah ! je sais bien que non. Le sentiment de votre dignité se révolterait rien qu'au soupçon d'une déloyauté. C'est-il vrai, oui ou non ?

— C'est vrai, avoua le pauvre Job.

— Voyez-vous, reprit encore le père Pantier, un terrien, un vrai terrien, quel fier homme tout de même ! Quel beau type simple et droit de saine humanité ! Un jour de l'automne dernier, j'admirais votre François, qui semait son blé Derrière la Tombe. Debout dans le vent, il allait et venait, jetant la graine en un éventail d'or sur les sillons, répétant le geste auguste que ses pères ont fait avant lui, que ses enfants referont, le geste qui fait de la vie. Ecoutez, Jean-Josse, remerciez Dieu. Remerciez-le de vos épreuves, c'est la divine semence. Après vient la moisson.

La voix du vieux maître s'attendrit, chargée d'amour. Elle éveille dans l'âme du fermier d'autres voix fraternelles, les voix des ancêtres, les voix de la maison, les voix des champs. Et la cloche de l'église qui sonne la retraite domine toutes ces voix, les fond dans une symphonie large où s'ennoblissent toutes les puissances intérieures.



### CHAPITRE III

De toute son âme, Hélène Brangnette entra dans le rythme de sa vie nouvelle.

Les gens de Châteleine admiraient sa bonne mine. Elle portait comme les autres paysannes, de petites robes simples, de nuances neutres, peu salissantes, relevées seulement d'un galon ou d'un ruban de couleur assortie, ton sur ton, du plus bel effet, qui témoignait d'une coquetterie aimable et d'un goût sûr. Elle venait d'un village où les filles sont connues pour le goût de la toilette et la gentillesse des manières. Une de ses sœurs avait appris la couture, une autre les chapeaux. Ça se remarquait.

Il y eut bien un soupçon de réserve du côté femmes. Point d'hostilité. Un peu de méfiance. Un rien de jalousie peut-être. Les paysannes imposent une longue épreuve à l'étrangère avant de l'admettre aux intimités de la communauté villageoise.

Aussi bien, absorbée par la fièvre printanière, emportée dans le tourbillon des travaux de la saison, Hélène n'eut pas à souffrir de cette réserve latente. Elle la devinait. Avec plus de finesse que les hommes, les femmes possèdent ces antennes mystérieuses par quoi elles pressentent les mouvements secrets des sensibilités autour d'elles. Dans l'ambiance ombrageuse, la jeune femme sut garder une attitude discrète, sans platitude comme sans raideur, une affabilité gracieuse, simple, dont elle attendait la conquête des cœurs. Ce fut ce qui advint.

Les hommes furent tout de suite conquis. Le diman-

che, à l'issue des offices, ils s'attardaient sous le porche de l'église ou sur le seuil du café Louette, se plaisaient à contempler le défilé des coquettes dans leurs atours. C'était le moment des œillades timides, des compliments naïvement osés, dans cette retenue du rustre devant la femme et son sentiment très vif de la pudeur et de la dignité féminine. Retenue instinctive, émotion inconsciente, dont les écrivains naturalistes ont eu rarement l'intuition. Confinés dans la peinture de l'exception, du cas pathologique, ils ont peint des rustres affolés par le démon de la chair. Comme si les travaux des champs exaspéraient les sens ! Ils les assoupissent et les disciplinent. En regardant passer la jeune dame Brangnette, il n'y avait probablement pas un de ces hommes qui sentit le tressaut du désir, mais tous subissaient le charme de la jolie fermière et lui vouaient une pensée ingénument aimante.

Selon le hasard des rencontres, ils saisissaient l'occasion de faire avec elle un bout de chemin, un brin de causerie au coin d'un champ. Leurs propos étaient loin de madrigaliser. Ils restaient dans le cadre de leurs sujets habituels, le nuage qui passe, le temps qui tourne au beau, la gelée blanche qui rôtit les fleurs des mirabelliers. Mais il y avait l'accent. Les voix se veloutaient de douceur. Les mots avaient des inflexions de caresses. Et ces airs gaillards, quand ils la quittaient ! Et cette suavité, tel un goût de miel sur leurs lèvres, quand ils prononçaient son nom :

- A vous revoir, Mame Hélène !
- Bonne chance, Mame Hélène !
- Amitiés à François, Mame Hélène !



Ils s'en allaient le torse redressé, la tête jetée en arrière, humant la douceur de l'air.

Cette sympathie affectueuse enchantait la jeune femme.

Maître Brangnette s'en réjouissait.

— Elle nous fait honneur, songeait-il.

\*  
\*\*

Parfois, assis sur une chaise basse sous le manteau de la cheminée, où il surveillait la flambée des bûches, il la suivait des yeux dans les menues besognes qu'elle partageait avec Guiton, écrémant les pots de laits, baratant la crème, pilant le beurre dans les moules en bois d'où les mottes sortaient ornées de fleurs en relief, préparant les repas des hommes et des bêtes, dans une allégresse d'activité ménagère, avec un charme des mouvements et des gestes, qui le ravissait comme les belles images d'un livre.

Guiton elle-même se faisait plus leste, retrouvant en la compagnie de cette jeunesse sa vivacité d'autrefois et prise d'un grand désir de contenter une maîtresse si avenante, si bonne, et qu'elle aimait.

Ou encore Maître Brangnette parcourait le village, à la recherche d'auditeurs bénévoles. Une joie partagée fait deux joies. Le vieillard annonçait la sienne comme une bonne nouvelle.

Il s'arrêta devant la forge du Rouquin. La forge ou plutôt, comme on dit là-bas, la boutique du maréchal est le salon du laboureur, un salon d'hommes. La cause-rie y papillonne d'un sujet à l'autre, cherté des engrais, mévente du blé ou du vin, discours du député sur la protection du cheptel, sermon du curé sur les modes, querelles des maquignons, pronostics de l'almanach

bruits de guerre avec le voisin de l'Est ou le cousin du Midi, pot-pourri de nouvelles et de ragots auxquels se mêlent les cancans du village et que, sur l'enclume, coupe le marteau, de sa voix retentissante, dans un jaillement d'étincelles.

Debout près de sa forge au monstrueux soufflet, son masque faunesque et hilare noirci par la fumée, rougi par les reflets de la flamme, le Rouquin préside à ces colloques rustiques. Il interpelle les uns, rabroue les autres, vide le sac de chacun, jette, au milieu des rires, des anecdotes gaillardes.

Du pied, il actionne le battant du soufflet. Sa main gauche serre les branches de la longue tenaille qui enfonce dans le foyer le croissant de fer rouge. De la droite, au moyen de la raclette il ramène sur le volcan du brasier les noires escarbilles. On le regarde. On l'écoute. On répond à ses facéties par des contrepétteries. Soudain, gare ! gare ! Il est à l'enclume. Sous le marteau, à coups répétés, le fer rouge s'amollit, se courbe, se façonne à la mesure du sabot qu'un valet robuste maintient de ses deux mains sur son genou.

Vulcain approche. Un recueillement clot les bouches, incline les têtes. La corne grille sous l'application du fer chaud. Une fumée âcre monte comme le sauvage encens d'un culte barbare.

Tous les hommes inclinés hument l'odeur forte avec satisfaction.

— A un autre !

La parlotte reprend. Les visages se détendent. On se tourne vers l'arrivant.

— Bonjour, Maître Brangnette.

— Bonjour, la compagnie.



— On fait sa petite promenade ? Et les jeunes mariés ? On s'habitue à la nouvelle figure ?

— Une belle figure, ma foi, jette le Roger du Blond, réputé coureur de filles. Sapré François !

Et tous de rire.

Maître Brangnette rit avec les autres. Ordinairement ses visites à la boutique éveillaient en lui des souvenirs mélancoliques, du temps que son écurie comptait ses douze chevaux pour le service de la diligence et les besoins de la culture. Il y venait rêver avec le Rouquin. Ils ressassaient ensemble de vieilles histoires où passaient et repassaient les noms des étalons et des juments, Bayard, lauréat du concours agricole, Flora difficile aux fers, Bijou aux pattes fines, Pomme d'or l'ombrageuse. Maître Brangnette se replongeait dans le passé. Des cavaleries d'ombres se cabraient dans les fumées de la forge. La boutique était noire. Moins noire que le souvenir.

Aujourd'hui le rire des hommes chasse les ombres. Les flammes du foyer, claires et vives, explosent en éventail sous le vent du soufflet. Le fermier répond gaiement aux questions.

— Oui, je suis content. François est content. Il a épousé une bonne fille, et une belle fille, hein Roger du Blond ? Avec ça qui sait tenir un ménage et soigner les bêtes.

— Le père Véron a bien élevé ses enfants, dit quelqu'un.

— C'est un homme proclame le Rouquin.

— C'est vrai, répond Maître Brangnette, un brave homme, une belle famille. Et Hélène, hein, quelle femme ! Il y a de quoi en être fier.

Les hommes échangent des sourires malicieux.

Le fermier Soiron, qui vient d'arriver, a entendu les dernières paroles de Maître Brangnette. Il lui dit, de sa grosse voix sympathique :

— Tu ne changeras pas, vieux Jean-Josse. Te v'là glorieux de ta belle fille, à présent.

— Et pas sans cause, jette le Roger du Blond.

— Que veux-tu, Jacques Soiron ? répond Jean-Josse. A notre âge, on ne change guère.

C'est vrai qu'il ne change pas. Il éprouve toujours le besoin de se draper dans la pourpre d'une gloire, d'allumer devant ses yeux le feu d'une espérance. Beauté des corps et beauté des âmes, noblesse des pensées et noblesse des sentiments, tout ce qui élève, tout ce qui sort de la commune vulgarité, il s'y complaît, tel un aristocrate déchu oublieux de sa déchéance, il y aspire d'un élan qui jaillit du fond de son caractère comme la tige de blé se hisse vers l'or du soleil. Il se trompe parfois parce qu'il est un homme. Mais ses erreurs même se vêtent de l'apparence de la grandeur.

Sa foi religieuse nourrit son instinct. Dieu ne lui doit-il pas une revanche, une compensation à sa misère présente ? Si non dans sa personne, parce qu'il se fait tard, du moins dans ses enfants, dans ses fils prêtres, dans son fils François qu'il a engendré et qui lui-même engendrera pour que la famille reflorisse en lui et fructifie. M. Pantier a raison. Avec l'amour d'Hélène pour viatique, François fera une belle vie.

\*  
\*\*

Ce soir-là, quand il rentra, il trouva, assis à la table de la cuisine, Minique le chemineau qui cassait la croûte devant un bol de lait.



Hélène le servait. La miche à la main, elle observait le visage étrange, broussaille noire, avec deux points brillants, les yeux mouvants, tels des feux follets. Elle s'émerveillait de la maigreur de l'homme et de sa gloutonnerie.

Le va et vient de Guiton s'inquiétait autour de la cuisine. Elle serrait les couverts, tirait les clefs du buffet, dans la crainte du chapardage. Minique la suivait des yeux en souriant.

— Pensez-vous ! fit-il.

— Vous dites ? riposta la servante.

— Je me comprends.

Elle n'en continuait pas moins son guet. Ces errants des grandes routes, de quoi que ça vivrait ? Des propres à rien, des pilleurs de jardins, des voleurs de poulailler. Elle les redoutait.

Des fois, elle avait bougonné.

— Si c'est permis d'accueillir avec bonté des gens pareils !

Maître Brangnette avait mal pris la leçon.

— Pourquoi ça ne serait-il pas permis, vieille Guite ? Les pauvres sont des envoyés de Dieu. On a vu Jésus-Christ même prendre les apparences d'un mendiant. Tu ne connais pas l'histoire de la bonne hôtesse et de la mauvaise en un pays d'Alsace ?

— C'est des contes de bonne femme, ça, notre maître. Je n'y crois mie.

— Et à l'Évangile, est-ce que t'y crois ?

— Dame, oui.

— Alors tu connais la parabole du Mauvais Riche ? Il n'accueillait pas les mendiants, celui-là, ni les chemineaux. Tu sais où il est ?

— Bien sûr, parce qu'il était riche. Mais nous, notre Maître, nous sommes pauvres à c'heure.

— Une mélancolie noya les yeux du fermier.

— C'est vrai, nous sommes pauvres. Mais on dit aussi, quand un pauvre donne à manger à un plus pauvre, que les anges rient au ciel.

Guiton s'était tue, laissant les paroles du maître descendre en son entendement. Mais à mi-voix, en grommelant, elle dit :

— Ils rient, ils rient... Ils se moquent, oui.

— La paix, vieille bourrique ! avait intimé le maître. Elle n'avait pas récidivé.

Mais si la charité, vertu princière, dictait le geste accueillant de Maître Brangnette, Guiton soupçonnait à ses largesses des mobiles d'un autre ordre. Ces hommes aux faces haves, aux dents longues, aux yeux brillants d'un feu étrange, apportaient dans leur bissac, avec leur misère, des nouvelles du pays et, avec les nouvelles, les images de la grande route.

Minique le savait. Après les salutations et compliments d'usage, il payait sa nourriture en monnaie de nouvelles où se repaissait le rêve de l'hôte.

— Je vous félicite, Maître Brangnette. Votre François a eu du bonheur. Il vous a amené une belle bourgeoise. Mâtin !

Les hochements de sa tête hirsute dénombrait ses admirations

— C'est la fille à M. Véron, continua-t-il, un bien brave homme.

— Tu le connais ?

— Je l'ai rencontré. Qui est-ce que je ne connais pas ?



Il ajouta :

— La fille à Mame Lanson est mariée aussi à présent.

— Avec ?

— De l'autre mois. Avec le gars au boucher Behême de la rue de la Butte. Vous souvenez-vous ? La grande boucherie, vous savez.

— Je m'en souviens. Oui.

S'il s'en souvient ! Tout un monde s'évoque dans son souvenir. L'hôtellerie Lanson, à Montmédy, où l'on dételait. La vaste salle à manger, lambrissée de boiseries de chêne, avec son plafond bas, son unique fenêtre sur le jardin où fleurissaient des pois de senteur, ses trophées de chasse : hures noires de sangliers aux crocs jaunes, têtes fines de chevreuils, crânes de cerfs dont le bois servait de patère aux voyageurs, émouchets gris aux ailes éployées ; et la longue table aux deux bouts en demi-cercle, où traînaient, entamées, des bouteilles, cravatées du nœud des serviettes.

En avait-on fait des parties fines chez la mère Lanson ! Un vrai cordon bleu, toute ronde sur la cloche de sa jupe, dodue comme une dinde de Noël. Et joviale que c'en était une fête perpétuelle. Quand on servait ses fameux pâtés de bécassine, appréciés de tous les gourmets du canton, elle présidait, ses deux mains croisées sur le ventre, au concert de compliments qui la farcissaient de jubilation. Et ses vins, ses fameux vins cachetés, que dégustaient avec des claquements de langue, aux jours de marché, les fermiers !

S'il s'en souvient !

Il ne s'en souvient que trop le pauvre homme.

Chaque fois qu'un de ces errants se présente, toute l'aventure d'autrefois pénètre avec lui dans la maison.

C'est la grande route blanche avec ses deux rangs de peupliers qui courent se rejoindre, là-bas, en un point toujours fuyant à l'horizon. C'est les caravanes grondantes de lourds chariots bâchés de toile grise, avec leurs rouliers en houpelande. C'est les silhouettes familières aux voyageurs, cantonniers flâneurs, la pipe au bec, casseurs de tas de cailloux aux larges lunettes protectrices, chemineaux faméliques et chapardeurs aux souliers pendus par les lacets à l'épaule, compagnons ouvriers du tour de France à la carnassière de cuir gonflée d'outils, à la gorge gonflée de chansons.

C'est les longues étendues solitaires, où gîtent en des coins de forêts, à l'ombre d'un Bon Dieu ou d'une chapelle, les « camps volants » des bohémiens à faces farouches, des bohémiennes aux yeux étrangement fulgurants.

Toute l'aventure mouvante, il semble à l'ancien maître de la diligence que ses bizarres visiteurs la lui apportent dans l'étonnement bleu de leur prunelle. Du vent reste accroché à la broussaille de leur poil, tapi dans les trous de leurs haillons, avec l'odeur fade des champignons moisis des sous-bois mouillés.

Par eux lui viennent les mirages anciens et les contes cueillis au hasard des haltes dans ces contrées, autrefois son domaine.

— L'aubergiste de la Croix aux Merles a défuncté l'autre mois. Une tumeur au rein. Il a eu bien du mal pour mourir.

— Le pauvre homme !

— Et bien donnant ! Et pas fier ! Les bons s'en vont.

— Chacun à son heure.

— Et le bois de l'Homme Pendu, où M. Dufresnois



faisait de si belles coupes, vous savez ? Rasé par l'incendie. Oui rasé rasibus, comme je vous le dis. Des Bohémiens, qu'on raconte.

Minique parlait, hachant ses phrases d'hiatus pendant lesquels on entendait la mastication mouillée du pain trempé de lait. Hélène regardait son beau-père. Il n'était plus, elle ne savait comment, tout à fait le même. Sa physionomie avait perdu de sa rudesse, prenait un air reposé comme dans le sommeil, les yeux fixes, largement ouverts, avec un regard lointain et, aux lèvres, une tension des commissures, qui épanouissait ses vieilles joues grises.

— Oui, je revois tout cela, dit-il.

— Et Ormoy la Montagne, reprit Minique, vous rappelez-vous son vieux clocher ?

— Avec sa tour tapissée de glycines ?

— Justement. Il a croulé de vieillesse, faute de réparations.

— Parbleu. C'est toujours Larouille, le maire ?

— Toujours.

— Un mécréant. Dieu le punira.

Minique a passé par tous les villages qui jalonnent la route de Montmédy à Luxembourg. Il a causé avec les gens. Ce n'est pas un de ces malhonnêtes qui passent sans rien dire, sans s'intéresser aux choses, aux bêtes et aux hommes. Il a la tête bourrée de nouvelles. Il les sert à Maître Brangnette entre deux bouchées. C'est sa manière de merci, à lui.

Le ventre plein, il tire sa pipe. Le tabac favorise la digestion et donne d'heureux rêves. Un brûle-gueule au fourneau noir, à la queue écourtée, tremble à chaque bouffée au coin des lèvres. La fumée monte en nuages

bleus, s'étale au plafond. On dirait les nappes des brumes vespérales au dessus des prairies. Du songe y traîne. Du silence aussi. On n'entend que les bruits confus qui viennent des étables et de l'écurie.

Des lampes allument aux maisons d'en face des carrés jaunes. L'heure est douce. Minique voudrait dormir.

— Si c'est à votre convenance, Maître Brangnette, je vas vous dire bonsoir, et à la compagnie. Bonsoir, belle Bourgeoise ! Bonsoir Guiton !

Des voix répondent :

— Bonne nuit !

Le chemineau éteint sa pipe. Il la tend avec son tabac et son briquet au maître qui les range sur la tablette de la cheminée dans un pot de cuivre. C'est l'usage. Le feu est un démon terrible. Dans la paille et le foin du grenier où Minique fera son trou pour la nuit, il importe de lui enlever la tentation d'allumer sa pipe. C'est la loi.

L'hôte errant se soumet de bonne grâce à la loi du bon gîte

\*  
\*\*

Les cloches du dimanche le réveillèrent.

Il y en a trois dans la tour de Châteleine, une grosse pour les sonneries de tous les jours, deux petites pour les carillons des dimanches et des fêtes, un son grave et deux aigus de timbres différents, une aïeule à l'âme rassise, à la voix lente et assourdie, qui dit des choses vénérables et solennelles, avec deux gamines babillardes, légères, sémillantes, qui gazouillent en sautant par les abat-sons, toutes joyeuses de bondir dans l'air bleu.



Une allégresse danse sur les toits en robe de soleil et bonnet d'azur. Elle entre par les interstices des ardoises disjointes. Le grenier se met à danser. Des myriades d'êtres minuscules se lèvent du foin remué en essaims tourbillonnants, montant et descendant cette échelle de Jacob faite de rayons d'or.

Etendu sur le dos, Minique, les yeux ouverts, suit leurs jeux passionnés. Il songe. C'est un nouveau matin. Que la rivière doit être belle dans son lit de joncs, de sagittaires, de populages ! Elle court déjà, en chantant. Que la forêt doit être séduisante avec ses ombres qui dansent et ses feuilles qui jasant ! Toutes les bêtes des bois sont sur pied depuis des heures. Que la route doit être riante et folle, déroulant à perte de vue son ruban clair de par le monde ! Il vient à Minique à la plante des pieds des démangeaisons qui l'agacent.

Partir ! quelle voix l'appelle ? A part le ronron monotone de la mastication des chevaux qui broient lentement la paille hachée, il n'entend qu'une rumeur vague. Parfois une porte claque. Des pas s'éloignent. Des salutations s'échangent. Les gens s'en vont à la messe basse, vers les cloches.

Matin de dimanche ! Châteleine s'étire dans un engourdissement prolongé. Le chemineau lui-même, malgré l'agacement des pieds, ne bouge pas, confit dans la douceur sucrée de la halte. Le foin sent bon. Des fleurettes de luzerne s'enmêlent dans la tignasse du dormeur. Matin de dimanche ! Repos des hommes, et des bêtes soumises aux hommes !

— Holà ! Minique !

La grosse voix de Maître Brangnette sonne comme

une cloche lointaine. Elle emplit la grange et le grenier. Minique bondit.

— Holà ! Minique.

— On y va, Maître Brangnette.

Et il se hâte, en se secouant, vers la cuisine d'où lui arrive un parfum connu de pommes de terre réchauffées au lard. Un régal pour le déjeuner du matin. Il renifle avec complaisance. Il songe avec reconnaissance que le maître du logis a une âme fraternelle, prodigue aux misérables.

A coup sûr, les libéralités de Maître Brangnette étonnaient.

— Ça dépasse la mesure, marmonnait Guiton, qui cependant était bienfaisante et pitoyable.

Et si, par habitude, François se confinait dans le silence, le père lisait dans les yeux de son fils une désapprobation muette, un blâme qui couvait sans éclore. Le fermier y restait indifférent, dans la certitude de son droit de chef. Mais quelle serait l'attitude d'Hélène ? Il se posait la question, sans répondre. La veille, elle avait bonne mine, la miche à la main, le geste charitable. Tout de même, le maître profitait de l'absence de ses gens, pendant la messe basse, pour régaler le chemineau.

— Allons, grouille-toi, Minique.

— Ça ne va pas traîner, M. Brangnette.

Il n'avait garde de traîner.

Par bouchées doubles il engouffrait la poêlée de pommes de terre dont l'or croustillait. Deux tranches de lard attendaient entre deux épais châteaux de pain. Il les enfourna dans son bissac. La bouche pleine, il fondait en bénédictions et remerciements.



— Me v'là lesté, Maître. Grand merci. Dieu vous le rende, comme on dit. Je repasserai à l'automne, vous conter les choses de là-bas.

— Les choses de la route, fit le fermier.

— Les choses de la route et des villages. Ça doit vous changer cruellement, Maître, de ne plus voyager avec la diligence. Un vieux routier comme vous. Ah ! ça nous manque la diligence.

— Ça me manque aussi.

— Ça nous manque, pas pour la prendre, s'entend, pour la regarder passer, avec des gens, on se demande qui, avec des bagages, on se demande quoi, et les grelots des chevaux qui font une musique, et le bonjour du postillon, et tout, quoi !

— Ce temps là est mort, conclut l'amertume de Maître Brangnette.

Le silence pesa.

Minique rassemblait ses frusques, son bissac, son bâton, se levait pour le départ quand la porte du tambour s'ouvrit.

Les gens rentraient. Hélène avec François, puis Guition, tous trois en silence, car Hélène avait communié à la messe et son beau visage portait le rayonnement de sa paix intérieure. Elle salua d'une inclination de tête les deux hommes.

Et tandis qu'elle passait, Maître Brangnette se dressa, se découvrit et, les mains jointes sur sa veste du matin, devant Minique interdit, il se tenait debout, dans une attitude d'hommage et de vénération. Ses yeux graves suivaient la marche harmonieuse de la jeune femme.

Le chemineau, le geste suspendu, regardait sans comprendre,

Maître Brangnette, l'homme jadis riche et puissant, encore si grand de manières et de largesses, lui paraissait maintenant un tout petit garçon, confondu par le respect.

Qu'avait-elle donc de si auguste ?

Une fois refermée la porte de la salle, le fermier répondit à l'interrogation muette de l'errant :

— Tu ne comprends pas, Minique ? Elle a communiqué à la messe. Elle porte le bon Dieu en elle. Comprends-tu ? Le bon Dieu est là dans sa poitrine comme dans un tabernacle. M'entends-tu, Minique ?

— Ah ! bien ! fit l'homme non encore revenu de son saisissement. Ah ! bien ! puisque vous le dites.

Une hâte le tirait vers la porte.

L'idée du surnaturel se confondait dans son esprit simple avec la sorcellerie et la magie. Il y avait au village de Mesnilpré un vieux pâtre, jeteur de sorts, guérisseur de maux, pronostiqueur d'avenir, qui faisait bouillir la marmite du diable. Minique le fuyait. Il évitait le territoire où ce mage menait ses troupeaux.

Sans doute la pensée de l'invisible le hantait parfois. Des bribes de catéchisme traînaient dans sa mémoire. A l'occasion, il apostrophait le Christ des Bons Dieux de Pitié, sur les calvaires des routes. C'était un pauvre diable, un vagabond de son espèce, né sur la paille d'une étable abandonnée, qui avait usé les chemins de la Judée, couché à la belle étoile avec ses disciples, mangé les grains de blé qu'il chapardait aux champs des bourgeois, un vrai chemineau, un copain, mais un copain pas pareil aux autres. Ces notions vagues flottaient sans consistance dans son entendement, rêveries



---

de la route, images lointaines et sans contours précis. Elles ne l'inquiétaient pas autrement.

Mais d'avoir surpris l'hommage du fermier, un bourgeois, un homme considérable et considéré, devant cette réalité vivante, la jeune femme, portant en elle une réalité invisible et puissante, non, il n'en revenait pas, il restait stupide, dans une transe d'angoisse qui lui séchait la langue et le palais.

Il arpentait déjà la route qu'il voyait encore devant ses yeux le mystère rayonnant sur les beaux traits de la jeune fermière.

\*  
\*\*

Dans sa chambre, Hélène songeait. Elle avait été non moins stupéfaite que le chemineau. Et son étonnement se nuançait aussi d'une crainte vague.

## CHAPITRE IV

M. Pantier entra.

Le vieux maître d'école venait en voisin. En l'absence de son ami Jean-Josse, requis pour des travaux urgents, il se plaisait dans la compagnie d'Hélène. Il s'asseyait dans le vieux fauteuil d'osier, et la regardait travailler. Dès son arrivée, elle lui avait plu. Par la silhouette et le profil, et aussi par les intonations de sa voix chantante, elle lui rappelait sa fille Elvire qu'il avait perdue. Elle avait les mêmes cheveux bruns en torsade, les mêmes manières gentilles, la même complaisance à l'écouter quand il contait ses découvertes dans les archives de la mairie, ses souvenirs cueillis aux lèvres des anciens.

Châteleine est un vieux village lorrain.

Il a connu des jours de misère et des jours de gloire. Il a subi des famines, des pestes, des guerres. Certains lieux-dits de son territoire portent des noms vides de sens pour la plupart de ses habitants, car les soucis des réalités présentes et des incertitudes futures noient les traces des maux passés ; mais le vieux chercheur restitue à l'os sonore des vocables la moelle de leur signification.

Les champs de « La Tombe » marquent l'endroit des sépultures d'une armée romaine anéantie par les barbares. On y découvre encore des ossements, des poteries latines, des médailles et des monnaies à effigies d'empereurs.

Le « Pré le Château » désigne l'emplacement d'un donjon qui a dû, en ce pays de marches toujours en



alerte, servir contre les hordes venues des forêts du Rhin. On voit des pierres de sa démolition dans les assises et les larges murailles des plus vieilles masures de la rue aux Oies.

Le « Bois de Wachet » abritait la hutte de torchis d'un ermite près de la chapelle Notre-Dame. Il vivait des aumônes des pèlerins et de son art à fabriquer, avec des branches de bouleau, des balais d'écurie.

Le « Trou de la Faunette » était l'habitation d'une Fée, experte en magies et sorcelleries, qui fut brûlée vive au Moyen Age. A la place du bûcher, la terre est demeurée noire. Les bonnes gens y discernaient la marque du Malin.

Sur les lèvres de l'humble historien s'évoque la vie profonde de cette minuscule communauté humaine, accrochée au flanc d'un coteau lorrain, enracinée dans le sol de la patrie avec sa volonté de vivre et de durer.

— Ce sont de belles histoires. Je les contais à mes enfants du temps que je leur faisais l'école. Châteleine était leur univers.

M. Pantier semble toujours regretter la vie laborieuse de sa classe, le bon maître.

— Je leur contais cela. Je les menais sur les lieux. Nous cherchions ensemble des vestiges du passé lointain. Je vous montrerai ma collection de pierres et de monnaies, Madame Brangnette.

— Je suis très ignorante, M. le maître, répondait-elle avec un sourire malicieux, sans humilité. Ces choses-là, ce n'est pas l'affaire des femmes.

— Je vous expliquerai. Ça me rajeunira. A tous ces petits je révélais leur contrée, leur pays. Je les renseignais sur eux-mêmes. Je leur inculquais, je tâchais

du moins de leur inculquer la fierté d'appartenir à une vieille terre, ennoblie par les souffrances et les sueurs de leurs ancêtres. Je disais à l'un : C'est ton arrière grand-père qui a introduit l'usage de la nouvelle charrue, plus commode que l'ancienne ; à l'autre : ton bisaïeul a fait les grandes guerres, c'était un héros ; à un troisième : c'est un de vos gens qui a bâti le vieux moulin sur la rivière ; à un autre encore : la chapelle de la Vierge aux tilleuls, c'est ta grand'tante qui l'a érigée, en reconnaissance après la famine. Ils prenaient des airs. Le village leur devait quelque chose. Ah ! c'était délicieux.

Comme il avait aimé son métier ! Comme il avait su accoucher les âmes ! Hélène Brangnette le comprenait à l'accent chaud, cordial, des paroles, dont la pénétration déchaînait dans son âme une musique passionnée.

Un picotement au cœur l'avertissait de son émoi.

Elle s'en étonnait.

Rarement la pensée du passé lointain d'un village l'avait sollicitée.

Il y avait bien, le dimanche après le prône, la « recommandise », revue des morts de la paroisse, mais qui ne remontait guère à plus de deux générations.

Il y avait, au cimetière, des pierres tombales brisées, lépreuses, rongées de mousse, où se déchiffraient à peine les noms effacés des familles éteintes, quelques-unes célèbres par une sombre histoire de crime ou d'amour.

Mais les autres, tous les autres ?

Ceux qui, les premiers, ont fixé là leur marche nomade à travers le monde ? Pourquoi leur choix ? Ou s'ils étaient trop recrus de fatigue pour aller plus loin ?

Ceux qui ont défriché la bruyère ou la forêt, creusé



les abris des cavernes, bâti les huttes, fait les premières semailles ?

Ceux qui, après les dévastations des guerres, ont reconstruit la maison, au même emplacement, devenu sacré par le choix, les travaux, les souffrances des pères ?

Tous ceux-là, quelle lignée d'efforts ! Quelle continuité d'endurance et d'épreuves !

Un village, le plus humble petit village, c'est vrai pourtant que dans le creux de ses limites, tiennent des siècles d'humanité, une accumulation de coutumes, de préoccupations, de joies, de douleurs, de sentiments superposés, à la manière des couches d'un terrain géologique.

— Les morts font la noblesse de la terre, conclut M. Pantier. Ils sont le roc sentimental des familles. L'architecture de leurs os fait notre épine dorsale ? Tenez, les Brangnette...

\*  
\*\*

Il établissait leur généalogie.

Famille ancienne, si l'on en croit l'emplacement même de leur maison entre l'église, la cure et la mairie. C'était jadis, au milieu d'un jardin pris sur les terres banales, une chaumière, deux chambres d'habitation, une étable.

Un Brangnette y vivait, le plus ancien connu, François-Joseph, un acharné de la terre, qui mit en valeur les Hazelles, d'où il chassa la ronce, la bruyère et le genêt. Un autre, Jean-François arrondit le bien, acheta le pré des Pinsons, quelques terres à froment, planta une vigne sur la côte de Brivaux, boisée à présent, dénommée encore le bois des Brangnette, où l'on retrouve dans les fourrés de coudriers de vieilles souches de vigne.

— C'était des hommes, approuve M. Pantier. Tôt levés, tard couchés, prodigues de leurs peines, liardant sur tout, bourrant de gros sous la saquelette de toile grise qu'ils ne vidaient qu'aux jours des ventes, chez les notaires. Pas de négoce. Pas de maquignonage. Rien que la charrue, noble outil. Têtes dures et têtes hautes, obstinés dans leur convoitise du lopin agrandi, heureux dans leur misère de ne rien devoir qu'à leur bras. Ah ! oui, c'était des hommes.

L'humble historiographe continua :

— Puis il y eut Jean-Pierre, maître laboureur, qui abattit la mesure et se ruina presque à construire la demeure actuelle, haussée d'un étage et des greniers, élargie de la grange, de l'écurie, des étables, dont le développement empiéta sur le jardin, minuscule à cette heure, quatre planches de légumes et une gloriette contre le mur du jardin du curé. Celui-là fut maire de la commune. Il l'administra sagement. C'est le grand ancêtre de qui l'on se souvient avec complaisance. Il refit sa fortune. Il mourut riche et considéré. Son fils Jean-François, tourmenté par le goût de l'aventure, servit sous l'Empire, fit les campagnes de Russie, de Prusse et de France. Rentré au village en 1815, il gardait de son passage aux armées l'habitude d'une discipline sévère qui le faisait craindre de ses domestiques et de ses manœuvres, et ses courses à travers le monde laissaient au fond de son âme un regret des horizons ignorés. Des fugues périodiques l'emportaient on ne savait vers quelles images ou quels mirages, en des absences de plusieurs jours. Il dédaignait de s'en expliquer. Pourtant il reprit racine au pays, mais il doubla sa culture d'une auberge et, bientôt, du service de



la diligence, par quoi il contentait son humeur vagabonde. Jean-Josse est son fils.

— Voyez-vous, Madame Brangnette, concluait M. Pantier, ces Brangnette-là expliquent les Brangnette d'à présent. Jean-Josse et ses fils sont des produits du sol et de la race, des produits différents, si vous voulez, variés quant aux accidents, quant au dosage des éléments constitutifs de leur personnalité, mais qui possèdent un fonds commun, legs sacré de leurs pères ; une vertu, le sens de la dignité ; une force, l'obstination au travail ; une sauvegarde, la crainte de Dieu.

— J'ai du plaisir à vous entendre, M. Pantier, disait Hélène. On connaît si peu les gens, même ceux avec qui l'on vit. On voit les apparences. L'âme profonde échappe.

Elle s'appliquait à elle-même cette réflexion. Ne gardait-elle pas inapaisé, dans le secret de sa conscience, le trouble de ses premières appréhensions, sa gêne devant son beau-père ?

La sagesse du vieux maître pourrait peut-être, en l'éclairant, la rassurer. Si elle l'interrogeait ? Elle le sentait tendre, plein d'une bienveillance affectueuse, capable de discrétion. Mais, parce qu'elle était la femme du fils, elle répugnait à questionner, sur le père, un étranger, fût-il un vieil ami de la famille, et très bon.

Elle se taisait donc.

M. Pantier devina-t-il cette curiosité trempée d'inquiétude ? Il était, lui, trop en veine de confidences pour se taire.

— L'âme profonde échappe. Comme vous avez raison, Madame Brangnette. Comment démêler avec évidence sous les paroles et les actions les sentiments qui

les dictent, quand la complexité de notre propre réseau sentimental nous déçoit et nous égare sur nous-mêmes ? Entre les autres et nous il nous manque une commune mesure d'appréciation. Du moins une mesure stable, comme le mètre au système métrique. Encore faudrait-il que ce mètre moral échappât à la température déformante de la passion. Cependant Jean-Josse est une âme claire, aisée à déchiffrer, une âme haute, d'une inflexible fidélité aux principes, d'un rigorisme austère et parfois inhumain. A Rome il eût été un Caton, voire un Brutus. Il y en a quelques-uns de cette trempe au village, les Soiron, les Ransonnet. Ils détonnent dans le commun. Ils sont vieux jeu, parce qu'ils prennent au sérieux leur rôle de chefs, de patres-familias. Hommes d'une foi mâle, ils sont convaincus qu'ils tiennent de la paternité divine leur éminente dignité de pères. Ils n'ont jamais admis de transactions sur les préceptes du quatrième commandement de Dieu. Jean-Josse moins que les autres. François vous a-t-il conté l'aventure du voyage à Rome ?

— J'ignorais que mon beau-père...

— Non, pas lui, coupa M. Pantier, une malice dans les yeux, pas lui, l'abbé Jean. Il avait fait, pendant sa maladie, le vœu d'un pèlerinage au tombeau des apôtres. Il omit d'avertir son père. Celui-ci, un beau matin, par une lettre de Rome, apprit en même temps le projet et son exécution. L'abbé Jean lui disait sa joie, les merveilles des églises, la messe à Saint-Pierre, l'accueil paternel de Pie IX, et que, sur sa prière, le Saint-Père envoyait à Jean-Josse sa bénédiction apostolique. Quel fut, croyez-vous, le réflexe ? Je vous le donne en mille, Madame Brangnette.



Elle attendit, avouant du geste son impuissance.

— Comment deviner ?

— Notre homme prit sa plume et, de son écriture droite, massive, aux jambages épais comme des massues, avec des queues de mots en coups de trique, il signifia au pèlerin qu'il était coupable d'insoumission et d'irrespect pour avoir exécuté, à l'insu et sans le consentement de lui, son père, un tel projet, et qu'il eût à rejoindre immédiatement son presbytère. Le voilà, sur le vif.

M. Pantier jouissait de la stupeur muette qui incurvait les sourcils d'Hélène.

— Oui, il y a de quoi vous déconcerter. Et l'abbé Jean prit la remontrance ?

— Comme il fallait la prendre avec un tel homme. Il demanda son pardon et l'obtint. Car sa haute idée de la dignité paternelle n'empêche pas Jean-Josse d'avoir des entrailles. Seulement, sa bonté, il la considère peut-être comme une faiblesse. Il aime dans le secret. Là, vous dites vrai : l'âme profonde des gens nous échappe.

\*  
\*\*

La chambre s'ouata de silence.

Blotti dans le creux de sa songerie, le vieux maître écoutait en lui-même l'écho prolongé de ses pensées. Des ombres chères s'éveillaient. On eût dit des âmes qui voulaient dans un murmure révéler leur secret, musique lointaine, rumeur imprécise, frémissement de feuillages sur des tombes. Les tombes, là-bas, où dorment les siens.

Pour Hélène d'autres images se dessinaient dans le silence pathétique. Les hommes de son petit village de

Villery lui paraissaient plus humains, les pères plus paternels, les enfants non moins obéissants et respectueux, quoique d'autre façon. François tremblait devant son père. Cette attitude supposait une longue suite de contraintes et d'empêchements, une enfance triste, yeux fuyants et bras levé. Pauvre François. Quel arriéré d'affection lui était dû ! Comme elle se promettait de lui faire un foyer chaud et confiant ! D'autre part, sa fierté de femme se cabrait. Aux heures difficiles, toutes les femmes sentent le besoin d'un refuge et d'un soutien à leur faiblesse. Si un conflit surgissait ? Si un orage éclatait sur la maison ? Si, par quelque aberration de son âme dominatrice, le père se dressait un jour entre elle et son mari ?

Encore une fois, comme par une secrète divination, le vieux maître d'école répondait, poursuivant sa pensée.

— N'en doutez pas, Madame Hélène, Jean-Josse adore ses fils. Il en est fier. Si vous entendiez les éloges qu'il fait d'eux aux étrangers ! Si vous saviez comme il est fier de vous ! Son caractère, ses manières vous seront peut-être une cause de souffrance. Mais je pense aussi que la venue des beaux enfants attendus, en vous conférant une dignité nouvelle, vous assurera dans son affection une place privilégiée. En vous il vénérera la maternité. François lui-même montera à ses yeux dans l'échelle de la grandeur. Que voulez-vous ? C'est le plan où il se place. Il voit les choses, il les juge sous l'espèce de la grandeur. C'est par quoi il a mérité ce sobriquet de « glorieux » que les gens d'ici lui ont donné. Et d'être « glorieux » de cette façon, dites, Madame Hélène, ça ne vaut-il pas mieux que de se pencher vers ce qui est bas et vulgaire ?



Hélène souriait, apaisée. Cette attitude lui plaisait en effet. Elle craignait seulement d'en souffrir, elle et son mari.

Son beau-père ne lui ménageait pas les éloges et les marques d'affection. Tout de même, à de menus signes, à des étonnements à peine manifestés, à des mots inachevés, à des coups d'œil aussitôt repris, elle soupçonnait entre elle et lui des heurts, une hostilité latente.

Hostilité ? non. Le mot est excessif. C'était plutôt le quant à soi des deux êtres ombrageux, tous deux jaloux de leur dignité.

Son sentiment du devoir et sa volonté de bien faire lui commandaient le silence, tant que sa seule personnalité serait en jeu. Mais si la personne de son mari ou les intérêts de la communauté venaient à pâtir, comment se taire ?

Aussi bien les choses allaient leur train normal. La campagne promettait. François accroissait le nombre de ses manœuvres. Tous les soirs, les hommes rentraient pleins de fatigue et de contentement. Les blés mûrissaient. Les tiges encore vertes des pommes de terre annonçaient une récolte abondante. Les vergers ployaient sous les fruits. Les premiers prix de la saison enchérissaient sur la saison dernière.

Jean-Josse louait Dieu, et, associant dans son esprit la présence d'Hélène et l'espérance d'une année de rapport, il n'était pas loin de penser qu'une permission de la Providence liait les deux événements.

\*

\*\*

Des pas sur la route.

— Je crois que voici vos gens, dit M. Pantier. Faudra que j'aille voir si la soupe est prête.

Le père et le fils étaient entrés comme M. Pantier parlait encore. Et tout en se débarrassant de ses outils :

— Pas avant qu'on ait bu ensemble un petit verre de mirabelle, Monsieur le Maître, dit Jean-Josse. On l'a bien gagné n'est-ce pas François ?

— Sûr, répondit François. Le soleil tapait dur.

— Il travaille pour toi, mon petit, répondit le vieux maître, pour toi et pour ta charmante femme avec qui j'ai eu bien du plaisir à causer.

Sur la table, un parfum délicat montait des verres d'eau de vie, un parfum doré comme la chair des mirabelles mûres dans un beau soir d'été.



## CHAPITRE V

Depuis deux jours, des rafales de neige tordaient, dans un ciel de plomb, la mousseline blanche des grands rideaux pour le recueillement de l'hiver.

Comme le temps coule !

Aux champs, les semaines bleues de l'été, les semaines dorées de l'automne se ruent d'un rythme vertigineux, dans un halètement ininterrompu. Les soleils se bousculent dans l'azur. Ils se montrent. Ils jettent des ordres. Ils commandent des corvées. Les nuits mêmes, écourtées par les deux bouts, n'ont que des sommeils hâtifs, avec des rêves inquiets.

Les foins à peine rentrés dans les greniers, c'est le tour des seigles, des froments, des avoines. Les faux crissent dans l'or des chaumes, kriss, kriss... Les gerbes s'ordonnent dans les éteules en dizeaux jaunes, pareils à des tentes.

Après, c'est les regains, on voit sur les routes de claires théories de faneuses, le rateau à l'épaule et coiffées de hâlettes dont les bavolets battent des ailes sur le cou, froutt, froutt... Les prairies rases comme des pelouses de parc, se peuplent du troupeau gris des meulettes, accroupies en ligne.

Un autre jour, le fermier revient d'une visite aux champs de pommes de terre. Les tiges jaunissent. Vite fourbissez fourches et hoyaux, rassemblez les sacs. Derrière des équipes de manœuvres, hommes et femmes au dos courbé sur les plants, les routes de tubercules jaunes sèchent au soleil entre deux jonchées de fanes.

Enfin c'est l'heure des fumiers et des emblavements.

A la crête des collines, sur le fond mauve du ciel, se découpent des silhouettes noires d'attelages et de laboureurs, grandes ombres chinoises sur un écran d'améthyste, et qui peuplent le crépuscule d'apparences fantastiques.

Pas de répit, chaque heure est pleine jusqu'au bord. Le soleil ou la pluie commande. Il faut obéir. Il faut courir. Point de place aux autres préoccupations. Inquiétudes du cœur, soucis de l'imagination, discussions intimes, tout chôme. L'amour même attend les loisirs de l'hiver, où naîtront, dans la douceur tiède des veillées, les fleurettes pour les épousailles du printemps.

Hélène a participé à cette fièvre. Outre les besognes coutumières du ménage, elle s'est chargée de la surveillance des manœuvres, pendant les absences des maîtres retenus par les charrois. Sa présence apportait aux champs des Brangnette un enchantement qu'ils ne connaissaient plus. L'allégresse de l'équipe doublait le rendement des manœuvres.

On appelait manœuvres, en ce temps-là, de petits cultivateurs, dénués d'attelages, et qui recouraient pour le labour de leurs terres et le charroi de leurs denrées à quelque possesseur de chevaux ou de bœufs.

La coutume nouait entre eux une solidarité plus stricte, faite de l'échange des services. Le patron labourait et charriait pour ses manœuvres. Ceux-ci s'acquittaient de leur dû par des prestations en journées de travail sur les terres ou dans les granges du patron. Il y avait là une manière d'association, souvenir de la *gens romana*, une sorte de grande famille d'élection, dont les membres étaient unis par une communauté d'intérêts et de sympathies. Nulle servilité, nul vasse-



lage. Des hommes libres inféodés par un libre choix, n'acceptant que les dépendances imposées par la coutume, mais fidèles au contrat tacite.

Un manœuvre qui louait ses services à un autre fermier le jour des foins, des blés, des pommes de terre du patron ou de la lessive de la patronne, se déconsidérait dans l'esprit de tous. Un patron qui, par négligence ou le souci de son propre intérêt, laissait périr les denrées de son manœuvre, perdait la confiance et l'estime du village.

Châteleine comptait six de ces maîtres laboureurs. Ils formaient une sorte de patriciat paysan, orgueilleux de sa richesse et de sa puissance, dont les membres, à tour de rôle, occupaient les postes de commandement au conseil municipal. Chacun d'eux avait sa clientèle de manœuvres proportionnée au crédit et au savoir-faire du chef.

Celle des Brangnette avait décliné depuis les malheurs de Jean-Josse. Il ne lui restait que des petites gens, qui cultivaient de maigres lopins, mais la serviabilité de François, sa science des choses de la terre, sa facilité aux accommodements et aussi la bonne mine et la grâce de la jeune fermière ramenaient les transfuges. Les Bréviolle étaient revenus. Et les Ravet, mécontents du père Louette qui avait laissé germer leur blé dans l'éteule, parlaient de regagner au printemps prochain le bercail des Brangnette.

— On tuera le veau gras, disait le fermier qui aimait les allusions bibliques.

\*  
\*\*

— Cette fois, voilà l'hiver. Il y en a plein le ciel.

C'était M. Pantier qui arrivait pour la veillée. Il secoua la vaste écharpe de laine dont il s'emmitouflait. Les flocons tombés sur les dalles fondaient aussitôt dans un étoilement mouillé.

D'autres suivirent. Le Rouquin, avec la Rouquine et les deux garçonnets ; Nauser, le meilleur faucheur du canton, qui se dandinait sur ses longues jambes, gardant dans sa démarche le balancement de la faux ; les Thirion, mari et femme, encombrés de toute une marmaille aux joues gonflées, aux mains rougies par le malaxage des boulets et des bonshommes de neige. On les entendait battre leurs sabots dans le tambour, pour détacher les semelles adventices de neige durcie. Ils traversaient la cuisine, éclairée seulement par un lumignon à l'huile, et pénétraient dans la salle.

— Bonsoir la compagnie !

— Bonsoir !

— Bonsoir !

De leurs manteaux et leurs capelines émanaient des bouffées froides et humides, d'une odeur fade, qui prenait aux narines. Ils s'attardaient un moment près du poêle, leurs grosses mains rouges tendues dans la chaleur ambiante. Et dans un remuement de chaises, ils s'installaient au gré de leurs prédilections.

Près du feu, les femmes. Guiton à son rouet. La Rouquine tricotait des bas de laine grise. Les Nauser faisaient au crochet des châles, des capelines, des mitaines. La Thirion, de ses mains gourdes, brodait gauchement des lettres gothiques dans l'angle d'une taie. L'ainée de ses filles, Georgette, taquinait, dans les coins, le vacher de la ferme, un gringalet de dix-huit



ans, long comme une gaule et maigre comme une couenne de lard frit, ce qui lui valait le sobriquet La Couenne qui lui allait bien. Son nom était Joseph Blin. De leurs agaceries mutuelles montaient des rires étouffés, traversés parfois par un cri aigu de la fille, qui faisait lever les têtes.

Près de la table, sous le cône d'or de la lampe, Hélène ravaudait le linge et les vêtements.

Du côté des hommes, les fumées des pipes s'éployaient en nuages bleus dans les coins d'ombre. Le père Thirion cordelait des pailles, de quoi bâtir les corbeillons pour la pâte et les picotins. Nauser épluchait l'aubier des coudriers, longs rubans que l'on tresse en bannes pour le linge des lessives, et la manipulation des pommes de terre. François, improvisé bourrelier, tantôt bourrait de crin les colliers, tantôt recousait de fil empoissé le cuir déchiré des brides ou des licous.

A côté de M. Pantier, Maître Brangnette, entouré d'un cercle d'enfants, leur montrait les belles images d'une vieille bible. On y voyait Adam et Eve chassés du paradis et, devant la barrière de la porte, l'archange à l'épée flamboyante, le défilé des bêtes à l'entrée de l'arche, les moutons de Jacob épars dans les prés et Joseph vendu aux marchands d'Egypte, Moïse et les cornes d'or de son front, Ruth la glaneuse parmi les moissonneurs de Booz.

Ces scènes pastorales, pareilles aux scènes de la vie coutumière, les petits les transportaient dans le cadre des paysages de chez eux. En ces personnages du pays de Chanaan, ils reconnaissaient des hommes et des femmes de leur village lorrain.

Quand les feuillets tournés montrèrent le vieux Job

sur son fumier, les enfants, à la dérobée, levèrent les yeux sur Maître Brangnette dont ils savaient le sobriquet. Mais vite ils les abaissèrent, dans la crainte d'être surpris avec cette pensée irrévérencieuse. Ils s'étonnaient du calme du vieillard devant cette image, pour lui si chargée de sens.

Hélène, surprenant leur jeu, souriait doucement.

Parfois les enfants quittaient le vieux livre. Le nez écrasé contre la vitre, ils s'émerveillaient de la glissade humide des flocons sur la fenêtre du jardin. Ou les regards perdus dans le fourmillement blanc qui donnait à la nuit une vie étrange, une âme miraculeuse, ils rêvaient de noëls pleins d'enchantements et de musiques. Les bavardages des femmes, les mots sentencieux des hommes ne les distraient guère. Ils se retournaient parfois, l'oreille tendue vers la porte, comme dans l'attente.

Ils attendaient en effet.

Deux habitués manquaient : Milien le conteur et sa femme Marie la rieuse.

\*  
\*\*

Quand on ne les attendait plus, ils entrèrent.

— Ah ! dit Maître Brangnette, les petits s'impacientaient.

— Un loup-garou nous barrait la route, répondit Milien en déroulant son écharpe. Il voulait à toute force embrasser la Marie.

Un gazouillis de rires dégringola de la gorge opulente de la femme, des rires en gammes descendantes, coupées de soupirs, avec des notes aiguës aux reprises. Son gros



ventre soubresautait par petites saccades comiques qui secouaient son jupon.

— Et voilà, continua Milien. Je lui ai poussé mon poing par la gorge à travers le corps. Et, la queue empoignée, d'un coup sec je vous ai retourné la bête, vivement, comme un sac. Ha ! Ha !

De sa grosse moustache sortait une voix grave, profonde, toute en trémolos, mais en trémolos pleins d'un volume de tempêtes.

Quand il fut assis, les enfants requièrent des histoires.

— Il y avait une fois Jean de Mady...

C'était son conte préféré.

Il ne dédaignait pas les Fées, les bonnes et les méchantes, celles qui ont enseigné aux hommes les arts de la terre, remettent sur la bonne route les voyageurs égarés, dotent de qualités précieuses les enfants aux berceaux, et les autres qui jouent des tours malicieuses, trompent les curiosités, dupent les cœurs avides, abaissent les superbes. Les fées se plaisent au pays des beaux arbres. C'est les voix des fées lorraines, disait-il, que Jeanne d'Arc entendait sous les chênes.

Mais sa pente naturelle l'inclinait à des fables d'un sel gaulois. Il se reconnaissait un peu dans ce Jean de Mady, joyeux drille, gavroche montmédién, qui, avec sa Jeanne de femme, incarne la grosse joie du peuple rustaud, la gouaille des fabliaux anciens, celle de Panurge et qui se plaît aux turlupinades d'une plaisanterie terre à terre, d'une verve satirique un peu basse, qui secoue de rire les ventres des vilains aux dépens des seigneurs et des matrones.

Ses facéties manquent d'élégance, non d'à-propos. Son esprit fleure le crottin. Il est peuple autant qu'on

peut l'être. Revanche du pauvre diable, du cul terreux, contre tout ce qui dépasse par quelque endroit la commune misère. Ses goinfreries même et ses ripailles ne sont qu'une représaille de l'instinct contre les grandes faims et les grandes soifs du passé. Contre celles de l'avenir aussi peut-être. Sait-on jamais ce que demain apporte au pauvre homme ? Pour le ventre aussi le souvenir est une nourriture, quand le rire l'assaisonne.

— Dites-nous Jean de Mady, Milien, prièrent les enfants.

— Oh ! oui, Milien, supplia Georgette que la Couenne laissait tranquille depuis un moment.

— C'est bon, acquiesça la grosse voix du conteur.

Toutes les têtes se tendirent. Les mains s'arrêtèrent de coudre, de broder, de tricoter, de tresser. Les corbeillons et les bannetons pendirent sur les genoux. Une petite flamme passa par l'œil du poêle au bas de la porte. On n'entendit plus que le ronflement des bûches, le tic tac de l'horloge, et le tremblement des vitres de la fenêtre fouettées par la rafale.

La grosse voix de Milien commença :

— Il y avait une fois Jean de Mady qui était suisse en l'église de Dampicourt, un beau suisse avec un pantalon à bande rouge, un dolman brodé d'or, un bicorne de cérémonie crêté de duvet blanc et une hallebarde. Il faisait la police des offices. Et jamais le curé Bibimus n'avait vu ses paroissiens si appliqués à leurs prières et les enfants si tranquilles dans leurs bancs. Une vraie perle de suisse, que je vous dis. « Et homme de bon conseil » affirmait le curé. Or Monsieur le curé Bibimus craignait les voleurs. Il ne les craignait pas pour son église, où les troncs thésaurisaient plus de boutons de



culotte que de gros sous. Il les craignait pour son presbytère, parce que la porte ne fermait pas. La serrure était rouillée depuis longtemps. Quand vint Noël, M. le curé tua son porc gras et il ne savait où cacher le saloir avec les jambons, le lard et toute la cochonnaille.

« Parbleu, lui dit Jean, je le mettrais à la sacristie. Les voleurs savent bien qu'il n'y a rien à rapiner dans votre église. » — « Il sera à la garde du bon Dieu » consentit le curé. Mais la veille de la Naissance, la Sophie du curé vint chercher les os de l'échine pour sa soupe aux choux. Voilà qu'ils n'y étaient plus. « On est venu à notre saloir » qu'elle dit. « Pas possible, fit Jean, c'est que votre cochon n'avait pas d'échine ». « Il faut être un sacrifiant, grondait Monsieur le curé, pour voler jusque dans la maison du bon Dieu. » Il laissa tout de même le saloir à la sacristie. « Je les aurai » déclara Jean de Mady. Le matin suivant, il manquait un jambon. « Il y a de la sorcellerie là-dessous, fit le suisse, je veillerai toute la nuit, M. le curé ». Il veilla. Le lendemain, quand M. le curé Bibimus pénétra dans la sacristie avant sa messe, qu'est-ce qu'il vit ?

Milien fit une pause. Il avait coutume de piquer ainsi les curiosités.

— Je crois que ma pipe s'éteint, dit-il. Il faut que je la rallume.

— Oh ! firent les enfants, dites vite qu'est-ce qu'il vit Milien ? Qu'est-ce qu'il vit ?

Il prit son temps. La flamme de l'allumette devait ses pommettes et dansait devant son œil droit où brillait une malice.

— Il vit, reprit-il, pas dans la sacristie, mais dans

l'église où le mena son suisse, devant la crèche de Noël, il vit Saint Joseph qui tenait dans sa main droite une côtelette et les Rois Mages de qui les lèvres et la barbe étaient barbouillées de saumure. « Vos voleurs, les voilà, M. le curé. C'est vrai qu'ils arrivent d'un long voyage, les braves gens » dit Jean de Mady. Mais la Sophie en furetant dans la cuisine de la Jeanne du Jean de Mady découvrit la crosse du jambon. Et c'est depuis ce temps-là qu'il n'y a plus de suisse en l'église de Dampicourt.

Milien tira une grosse bouffée de sa pipe et il suivait dans l'envol bleu des volutes la fuite de Jean de Mady sur les routes, en quête de nouveaux tours et de nouvelles dupes.

— Il est étrange, opina Maître Brangnette, qu'on prenne toujours plaisir à entendre ces vieilles histoires de Jean de Mady. Des calembredaines. Leur héros est en fin de compte un méchant drôle, et bien vulgaire. Je me demande quels sentiments éveillent au cœur des enfants ses drôleries.

— Elles font rire, dit Hélène. On ne leur demande pas autre chose. Et le rire est bon aux enfants. Aux hommes de même. Il les délivre pour un moment de leurs soucis. La joie donne des ailes. Le rire est un envol. Ne le pensez-vous pas, M. Pantier ?

Elle s'adressait au vieux maître d'école, par ménagement pour les susceptibilités de son beau-père.

— C'est vrai, répliqua le vieux maître. C'est vrai que Jean de Mady est un méchant drôle. Il incarne la bête plutôt que l'ange. Mais il est drôle. Et Madame Brangnette a raison. Le rire est un envol, même le gros rire



des vieux conteurs. C'est le vol lourd et gras de la caille en septembre, mais il a des ailes.

— On sait bien, remarqua le Rouquin, que c'est des contes.

— Les enfants aussi le savent, reprit M. Pantier. S'ils rient de ces calembredaines, ils les tiennent pour des calembredaines. Ils rient de même à Guignol de voir le rustre rosser le garde-champêtre. Ça ne les empêche pas de reconnaître l'autorité du père Trique et de le craindre. Pas vrai, la Couenne ?

Les yeux se tournèrent vers le coin d'ombre où se tenaient Georgette et le vacher. Il en sortit un petit rire d'agacerie et un grognement. La Couenne s'était fait prendre avec ses vaches dans la luzerne des Ransonnet. Un vrai hasard. Une malchance. Il n'aimait pas le rappel de cette mésaventure qui lui avait valu une rude semonce de Maître Brangnette.

Milien demeurait absorbé dans sa rêverie. Il connaissait les idées du maître de céans. Si, dans son for intérieur, il les raillait comme manies et sornettes, il se gardait pourtant d'offenser les scrupules du fermier et réservait pour d'autres veillées ses histoires les plus bouffonnes.

\*

\*\*

Les enfants redemandèrent un conte.

— A vous, Maître Brangnette, dit Milien.

— Je vais, dit le fermier vous conter l'histoire du Seigneur Jésus et des deux hôteses.

— Une histoire qui est arrivée ? demanda Louis Thirion.

— Une histoire qui est arrivée il y a bien longtemps

dans un village d'Alsace. Il y avait une fois Notre-Seigneur, vêtu en mendiant, qui se présenta à la porte d'une pauvre veuve demandant le gîte pour la nuit. La femme était couchée. Elle se releva, ralluma sa petite lampe à huile et voyant cet homme fatigué, lui prépara en hâte un bon repas. Elle avait dans sa cave un petit tonneau de vin que des braves gens lui avaient donné. Elle n'en buvait un peu que les dimanches et jours de fête. Cette fois elle remplit la cruche et la posa devant le pauvre homme. Puis, tandis qu'il se restaurait, elle lui prépara dans la chambre voisine une paillasse et une couverture de laine. Le lendemain matin de bonne heure, il remercia la bonne hôtesse et lui dit : « La première chose que vous ferez, ma brave femme, sera pour vous une source de bénédictions. » Cependant la pauvre veuve avait prêté peu d'attention à ces paroles. Quand le mendiant fut parti, elle s'avisa de reporter à la cave et de reverser dans son tonneau le peu de vin que le mendiant avait laissé. Et voici que, par un miracle, la cruche ne voulait pas se vider. Elle continua à se remplir même quand il n'y eut plus de place dans le tonneau, si bien que la brave femme dut se procurer d'autres barriques qu'elle remplit d'un excellent vin. En peu de temps elle devint riche. Elle ne manquait jamais de remercier le Seigneur et partageait ses biens avec les malheureux.

— C'est le moins qu'elle pouvait faire après une pareille aubaine, remarqua la mère Thirion.

Son mari ajouta :

— J'ai dans ma cave un tonneau à peu près vide. Si des fois Notre-Seigneur passait à Châteleine...

— Il y passe, n'en doutez pas, reprit Maître Bran-



gnette. Mais on le méconnait sous ses apparences de pauvre homme.

Il continua son histoire.

— Une seconde fois Notre-Seigneur revint dans le village d'Alsace et frappa à la porte de la veuve. Celle-ci se jeta à ses pieds pour le remercier de ses bienfaits et lui parla du désir de la meunière de le recevoir dans sa maison. Car la nouvelle du miracle avait révolutionné les gens. La meunière ne dormait plus de jalousie. Elle désirait à son tour obtenir une même faveur. Notre-Seigneur se rendit chez elle, qu'il savait riche et avare. Que d'embarras elle fit en le voyant ! Elle se précipita à la cuisine, alluma quatre feux à la fois et servit à son hôte des pigeons, des poulets et des gâteaux. Le pauvre homme n'en revenait pas devant une telle abondance de mets délicats et mangeait du bout des dents. Le lendemain matin, il dit à la meunière les paroles tant espérées : « De la première chose que vous entreprendrez vous serez récompensée avec surabondance. » Aussitôt elle courut à sa chambre pour prendre dans l'armoire une bourse pleine d'écus. Elle se proposait de les compter à n'en plus finir. Mais dans sa hâte elle cogna une carafe pleine d'eau et la renversa. L'eau se mit à couler à gros bouillons et blanche écume, remplit les caves et la maison, inonda le village et les champs où les blés du meunier furent noyés. Il fallut qu'un homme pieux prît la carafe et l'allât jeter dans la Moselle.

Comme il achevait l'histoire, un claquement bref se fit dans la maison et la porte de la salle s'ouvrit au large, laissant entrer le hurlement de la rafale et un courant d'air froid. Les enfants se pelotonnèrent der-

rière les hommes. La Marie jeta un cri. Hélène sentit pâlir son visage et regarda François qui s'était levé et s'en allait vers l'ombre de la cuisine. Si un mendiant était entré en ce moment, nul doute que les veilleurs n'eussent reconnu en lui le Seigneur Jésus. Tous se taisaient, le cœur serré, dans l'attente de la visite miraculeuse.

On entendit le bruit de la clenche du tambour que François assujettissait par un clapet de fer. Quand il reparut dans la lumière chaude de la salle, des flocons fondaient accrochés à sa veste et ses yeux gardaient un papillotage étrange. Car il n'avait pas échappé au trouble commun.

— C'est un coup de vent qui a ouvert le tambour, dit-il. Un vent à décorner les bœufs.

— Il ne fera pas bon cette nuit sur les routes, fit Milien, pas plus pour Notre-Seigneur que pour Jean de Mady.

— Ni pour personne des errants, dit Maître Brangnette. Ce pauvre Minique qui était ici l'autre jour ! Dieu sait où il gîte en ce moment.

Une cloche sonna. Sa voix assourdie par la neige de la bourrasque semblait venir de loin.

— Voilà la retraite qui sonne, dit le fermier.

On déposa les ouvrages. A genoux sur le parquet, les coudes appuyés au siège de la chaise, Hélène récita la prière du soir à quoi répondaient les veilleurs, petits et grands. Cela faisait dans la salle un ronron de *pater* et *d'ave*. Mêlé au ronflement du poêle et au tic tac de l'horloge, il berçait les plus petits qui bientôt s'endormirent.

Départ. Un emmitoufflement de châles et d'écharpes.



Des groupes d'ombres noires qui s'en vont dans le vent et la neige avec des « bonsoir » que la rafale emportait dans son tourbillon.

Pendant que François faisait le tour des étables et de l'écurie, Hélène monta dans sa chambre, toute saisie de la fraîcheur de l'air.

Avant de se mettre au lit, elle s'attarda un moment devant la fenêtre, à suivre, comme les enfants, le jeu passionné des flocons annonciateurs de Noël.

Dans sa pensée se levait l'aube blanche d'un autre Noël, celui de l'enfant qu'elle attendait et dont la venue lui conférerait aux yeux de Maître Brangnette le rang de reine de la maison.

## CHAPITRE VI

Ce fut peu après la naissance de Pierrot que se révélèrent, par de menues fissures au calme apparent de la vie, les glissements souterrains des sensibilités en discordance latente. Menues fissures qui ne manqueraient pas de s'élargir au premier événement. Jusque-là, malgré de petites impatiences, des réponses un peu vives, des bouderies assez courtes, Hélène et le vieux fermier, dans leurs relations quotidiennes, affectaient de garder, ou dans la soumission ou dans le commandement, une attitude volontairement mesurée. Entente assise sur une volonté de paix, mais que minaient sourdement des incompréhensions réciproques et des susceptibilités malades.

Le jour de la naissance du petit avait été un jour d'allégresse.

Tandis que Madame Véron et la sage-femme procédaient à la toilette du poupon, Jean-Josse était sorti.

Sa joie débordait.

Il passa par l'écurie et les étables. Il allait d'une bête à l'autre, leur annonçait la bonne nouvelle, leur promettait un supplément de provende. Les chevaux, les vaches tournaient vers lui leurs gros yeux calmes où lui-sait de la tendresse.

Pourquoi les bêtes, dont l'instinct profond sent passer la mort, n'éprouveraient-elles pas aussi l'allégresse d'une vie jeune qui s'éveille ?

Il courut à la forge, où un groupe d'hommes regardaient ferrer des roues. Le Rouquin savait déjà. Com-



me les nouvelles vont vite ! Les heureuses comme les mauvaises ! On le félicita. Un fils ! Souhait de roi.

De là il prit le chemin des champs. Un besoin de mouvement lui tirait les jambes. Il marchait vite, dans la boue noire du dégel, entre deux talus d'une neige bleuissante d'où coulaient des filets d'eau. Un soleil pâle se mirait dans les flaques, avec les branches noires des arbres. Une buée noyait les emblavements mouillés que rayaient de blancheur les barres de neige aux sillons de drainage. L'humidité de l'air trempait les lointains du ciel, leur donnait une demi-transparence gris-perle, dont la teinte moite lui rappelait l'iris à peine entrevu des yeux de l'enfant.

Un garçon ! Maître Brangnette l'annonçait aux épines noires des haies, aux herbes rousses des prairies, à la marne brune, sommeillante, où bientôt la vie nouvelle pointerait par des milliers de fléchettes vertes et roses.

Il lui semblait que les choses le comprenaient, toutes ces choses de la terre à qui le long travail des hommes a donné une apparence humaine, une sorte d'âme sensible, étrangement palpitante.

Avec le passé de la terre, son passé à lui se réveillait.

Il se revoyait enfant, dormant dans sa voiturette, à l'ombre d'un buisson au bout du champ de blé ou de pommes de terre. Il entendait le crissement des houes mordant le sol, les bavardages et les rires des manœuvres, les commandements sonores de son père. Des papillons voltigeaient autour de sa tête. Des alouettes montaient avec de petits cris, scandaient leurs bonds, montaient toujours à une échelle sans fin, grisollant leurs tirelis, plus haut, toujours plus haut, si haut dans l'azur que les yeux les perdaient dans un éblouissement et que

leur chanson semblait une lointaine friture du soleil. Des paysans passaient sur le chemin, échangeant de rares propos avec les travailleurs un instant accoudés sur le manche de l'outil. De brefs abois de chiens trouaient la paix de la campagne. Les branches du buisson, agitées par le vent, dessinaient, sur les couvertures du berceau roulant, des ombres mouvantes.

Toutes ces sensations qui peuplent d'un monde singulièrement sympathique les imaginations des enfants des champs, il les revivait dans le décor glacé de cette fin d'hiver.

Elles lui expliquaient ses attaches sentimentales, son grand amour de la terre.

Elles avaient nourri l'une des passions de sa vie.

L'autre, c'était la route.

Du haut de la colline où il marchait, sa vue s'étendait au loin, par delà les bois, masses noires des arbres nus, bordées du feston blanc des dernières neiges. Il suivait sur la crête des mamelons, les rangées de hauts peupliers, cierges hiératiques qui veillent au long des routes et font au paysage un style singulier, la grandeur recueillie d'une contrée monastique. Région fermée désormais pour son petit-fils comme pour son fils.

Savait-on pourtant ?

Sans doute le temps des diligences était mort. Au loin, dans la vallée, un immense panache de fumée se déployait au vent au-dessus d'un convoi de wagons noirs. Les routes étaient veuves, désertées, il n'y fallait plus penser.

Restait la terre, la bonne terre maternelle.

Déjà les comptes de la dernière campagne laissaient un gain. Hélène tenait avec soin le journal des achats



et des ventes, le livre des labourages, des charrois et des journées de manœuvres, veillait minutieusement à la dépense, parcimonieuse pour elle-même comme pour les autres. Il y avait dans l'armoire une bourse de toile dont le ventre s'arrondissait. Année par année, François épargnera de quoi combler les trous du passé, assurer l'espérance de l'avenir. A l'enfant il lèguera un patrimoine restauré, agrandi, une maison florissante. Avec lui, les Brangnette recouvreront leur rang de maîtres laboureurs, opulents et considérés.

Espoir, confiance en la vie, vieille chanson des hommes, musique née avec le monde et que le cœur du plus misérable entonne à son heure pour bercer sa misère. Le vieux fermier la fredonne. En sourdine, dans la crainte de réveiller le sort mauvais. Avec des silences, pendant lesquels il croit surprendre en son inconscient le chœur des inquiétudes et des craintes. Ces voix troubles dénoncent l'influence grandissante d'Hélène, de qui la sagesse insinuante enserre François de son emprise. Elles rappellent les nouveautés introduites dans la maison et les petites escarmouches engagées à leur sujet. Aujourd'hui, il refuse à ces voix son audience. Il ne veut se livrer qu'à la joie et à l'espoir. Tels les champs, délivrés du réseau glacé de l'hiver, sourient à la joie prochaine du printemps.

Il rêve ainsi en redescendant vers le village.

En plus de l'église et de l'école, il compte cinq grosses maisons plus hautes que les autres. L'une d'elles est la ferme Brangnette dont l'importance jure maintenant avec la déchéance de la famille. Mais un enfant lui est né qui sera le sauveur.

Des hommes mènent les bêtes à l'abreuvoir. Maître

Brangnette s'attarde un moment auprès d'eux, avec les compliments d'usage.

— Quelles nouvelles, Jean-Josse ? Va-t-on bientôt mettre les bêtes en pâture ?

— Peut-être bien dans une huitaine. Dans les prairies sèches, s'entend.

— Et votre François ? Ils ont un garçon, qu'on dit. A la bonne heure. Les garçons ça vous donne de l'aide dans la culture. Ça vous fait un valet sans gages.

Car ces hommes de la terre voient les choses et les événements d'abord sous l'angle de l'utilité.

— Un valet ! Maître Brangnette les quittait, mécontent.

Il rentra par l'écurie.

Le vieux Bijou, le hongre de selle et de voiture, qui jadis en tête de l'attelage guidait la diligence, tourna son œil humide vers son maître. Celui-ci lui caressa le front de petites tapes amicales.

— Bijou, vieux compagnon, nous avons un petit-fils, un vrai Brangnette ! Hé la ! Hé là !

Et Bijou hocha la tête, comme s'il comprenait.

\*  
\*\*

On consulta le grand-père sur le choix du parrain et de la marraine. C'était la coutume à Châteleine que le premier né fût porté au baptême par les grands-parents. Il y avait là une marque d'honneur, fort prisée, et comme un hommage au droit des ancêtres. L'enfant recevait, dans cette cérémonie, en même temps que la grâce du sacrement, l'investiture de tous les dons et vertus des générations précédentes.

Aussi Maître Brangnette dit-il à la mère d'Hélène :



— Ça nous revient, Mame Véron. Ça nous revient de par la tradition ancienne.

— Certes, répondit la bonne femme avec une inquiétude dans les yeux. Ça nous revient. Et ça nous ferait bien de l'honneur. Cependant, pour ma part, je céderai volontiers mon droit à ma fille Mathilde qui m'en a priée.

Le fermier s'étonna :

— Vous cèderiez votre droit ?

— Oui, j'y suis disposée. Voyez-vous M. Brangnette m'est avis que la tradition a tort. Je vous le dis comme je le pense. Un parrain et une marraine, si j'en crois le catéchisme, c'est fait pour tenir la place des père et mère au cas où ils manqueraient. Et n'est-il pas dans l'ordre des choses que nous manquions les premiers ? Nous n'avons plus vingt ans, M. Brangnette.

— Sans doute.

— Et alors cet enfant-là n'aurait plus personne dans la vie pour le reprendre et le guider.

Jean-Josse n'avait pas eu cette pensée. Elle lui parut inspirée par le bon sens même. Etre parrain pour l'honneur. Cela flatte la vanité. Mais si l'on est empêché de remplir les devoirs de la charge.

Il reprit :

— Mais alors, moi-même...

— Vous agirez selon votre sentiment, M. Brangnette. On sait bien que personne dans la maison ne songe à vous faire violence. Peut-être y aurait-il sagesse à céder votre droit à l'abbé Jean,... une supposition. Un prêtre. Quel honneur pour le petit ! Et plus tard, quelle sauvegarde !

Le fermier se tourna vers son fils, qui écoutait en silence, comme d'habitude.

— Quelle est ta pensée, François ?

Mais il n'était pas dans sa nature de s'aventurer.

— Oh ! vous savez, papa. Je voudrai ce que vous voudrez. Ce que vous ferez sera bien fait.

— On sait bien, reprit Madame Véron, que les parents s'en rapportent à vous, M. Brangnette. Ils vous aiment. Ils vous vénèrent. Si ça vous peine trop... Quand j'ai dit ma décision à ma fille, elle a protesté aussi. La tradition. La coutume à Châteleine. Elle a protesté. J'ai répondu : Le titre de grand'mère me suffit. Il y a plus de dignité dans ce titre que dans celui de marraine, je pense.

Cette considération de la précellence du titre le décida.

— Au fait, vous avez raison. Il y a plus de dignité, Mame Véron.

La conviction manquait. Les mots y étaient, non pas l'accent. Peut-être le village s'étonnerait-il du manquement à la tradition. On jaserait. Il décida de prendre sous son bonnet la décision. Il imposerait silence aux mauvaises langues. Il restait bien au fond de lui-même une hésitation vague, un malaise confus qu'il n'osait exprimer.

Si la suggestion venait de sa belle-fille ? Si l'affaire était la suite d'une manigance des deux femmes ? Ce soupçon levait en lui. Il interrogea.

— Que dit Hélène, François ?

— Ce qu'elle dit ? Elle ne dit rien. Elle s'en remet à vous, papa. Vos préférences seront les siennes.

Maître Brangnette songea encore un moment, ballotté par l'indécision. Puis il fit ;



— Ce sera donc à votre désir, Mame Véron. Nous nous contenterons du titre de grand-père et grand'mère.

— C'est le plus beau, M. Brangnette.

Il se leva, peiné tout de même et mâchant sa peine en silence.

— Et puis, dit encore Madame Véron, comment va-t-on l'appeler ce mignon ? Si nous renonçons au titre de parrain et marraine, peut-être tiendra-t-on compte, sur ce point, de nos désirs.

Maître Brangnette répondit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Pour ce qui est du nom, j'imagine que personne ne trouvera mauvais le nom de mon aïeul Jean-Pierre, l'ancien maire, que les gens nommaient le grand Brangnette.

— C'est un beau nom, acquiesça Madame Véron s'adressant ensemble à Jean-Josse et à François.

— Oui, fit François, c'est un beau nom.

— Et puisse-t-il, conclut Madame Véron, devenir lui aussi un grand Brangnette !

\*  
\*\*

En attendant qu'il réalisât ce vœu, d'ailleurs formulé du bout des lèvres et par déférence aux idées du grand-père, Pierrot se mit à pousser tant qu'il pouvait, à l'émerveillement de la maisonnée.

Hélène le nourrissait.

Le soir, autour de la table où l'on couchait l'enfant pour l'emballoter, c'était des exclamations sans fin où le grand-père et Guiton faisaient leur partie.

— Il a des yeux gris-vert, notre Maître,

— Gris-bleu.

— Mais non, gris-vert, comme les vôtres.

— A qui ressemble-t-il ? A sa mère ? A son père ?

— Voyez, disait Maître Brangnette.

Il montrait du doigt un daguerréotype fané, encadré d'acajou terni, où le grand ancêtre, l'ancien maire, présidait aux effusions familiales.

— Il a son front large.

— Et les deux bosses à la racine des cheveux.

— Et une bouche pareille.

— C'est le vieux maire, tout craché ! affirmait Guiton.

François souriait, jouissait du bonheur d'Hélène, se rengorgeait, faisait l'important.

Il parlait davantage et parfois même haussait le ton.

\*  
\*\*

Cette année-là un retour offensif de l'hiver avait retardé le printemps. Il survint subitement avec de précoces chaleurs. En quelques jours, les mirabelliers bourgeonnèrent et fleurirent. Une bousculade de travaux enfiévrâ le village. Le soleil durcissait les terres argileuses où le coutre et le soc des charrues s'ébréchaient. Il fallut hâter les labours pour les emblavements des avoines et les semailles des pommes de terre.

Les bestiaux erraient dans les pâtures rousses, ou affolés par les piqûres des taons, se débandaient dans les buissons. Les anciens pronostiquaient un de ces étés secs où l'on menait les bêtes dans les bois paître les dures laiches des taillis.

Une inquiétude chaque jour croissante étreignait les cœurs, creusait les faces, explosait en lamentations. On quêtâ pour faire chanter des messes. A chaque office le curé récitait l'oraison « Ad petendam pluviam ». Les



bonnes âmes promettaient des pèlerinages à Notre-Dame de Wachet ou à St Donat. Le ciel, d'un bleu désespérant, demeurait implacable.

Ah ! ce fut une triste campagne que celle de la naissance de Pierrot. On eût dit que la roue tournait de nouveau vers le malheur.

Quand Hélène et Guiton s'en allaient parquer la terre au verger-potager que les Brangnette possédaient proche du village, l'enfant restait à la garde du grand-père.

M. Pantier lui tenait compagnie.

Tous deux devisaient de la misère des temps. Le vieux maître d'école énumérait les mauvaises campagnes d'autrefois, citait des dates, rappelait les années de famine, où l'on devait abattre les bestiaux faute de foin, où les hommes dépérissaient faute de blé, les années d'invasion, champs dévastés, maisons incendiées, quand Dieu s'était retiré du pays pour la punition des péchés du monde.

D'autres fois, Hélène emmenait Pierrot dans sa voiturette. Elle lui choisissait un endroit ombreux, sous la tonnelle de charme, près des mirabelliers. A chaque instant, elle levait les yeux de dessus son ouvrage, surveillait les entours, accourait au moindre cri.

Saoûlé de grand air, de lumière, de parfums, l'enfant reposait dans sa couchette. Quand il ne dormait pas, ses yeux grands ouverts fixés sur l'arceau de la tonnelle observaient les trous d'or entre les feuilles. De rares appels des travailleurs, des ramages de chardonnerets à la cime des sapins, des roulements lointains de chariots sur les routes passaient dans le vaste silence de l'après-midi somnolente, assoupie dans du soleil.

Hélène se penchait. Il lui semblait entendre le cœur de son Pierrot battre à l'unisson du cœur de la terre, et que sa petite vie encore tout instinctive chantait, humble note déjà frémissante, dans la large musique du monde.

Humble note, mais de quel accent et de quelle résonance sentimentale au cœur de la mère !

Qu'importait en ce moment la mauvaise humeur des hommes, désespérés de la longue sécheresse, des blés maigres, des avoines compromises, des regains manqués ! Toute à la joie première de sa maternité heureuse, elle eût voulu s'y absorber, ne plus songer aux tracas domestiques, oublier la détresse imminente. Le pouvait-elle ? Si elle ne craignait pas les sacrifices pour elle-même, elle les redoutait pour les autres, pour son mari, pour l'avenir de Pierrot.

\*  
\*\*

C'est la nuit, dans la chambre close.

La flamme de la veilleuse fait au plafond un halo dansant de lumière jaune. Parfois Hélène se soulève, le coude sur l'oreiller, et se penche vers le berceau, écoutant le souffle égal de l'enfant qui dort. Il est seul à dormir. François se tourne et se retourne dans son lit, en quête d'un sommeil qui fuit.

— J'ai vu notre luzernière aujourd'hui. Nous y faucherons peut-être une meule de fourrage. Autant dire rien. Quel malheur tout de même !

— Ne désespérons pas, François, l'année sera mauvaise pour tout le monde.

— Mince consolation.

— Ce n'est pas une consolation. Nous aurons bien du mal. Nous vivrons dans la gêne. Qu'y faire ? Sel



résigner. Garder son courage pour l'avenir. L'avenir sera meilleur.

— Peut-être. Et les bêtes ? Comment les nourrir sans fourrage, sans avoine ?

— Avec de la bonne volonté on en sortira tout de même. Gémir ne guérit pas.

— Comment, mon Dieu, comment ?

— D'abord nous allons vendre une vache et la vendre tout de suite, avant la chute profonde des prix. Les Ransonnet vendent aussi. Et les Soiron. Nous garderons Grisette qui est bonne laitière.

— Ça ne fera qu'une bouche de moins.

— Ça en fera déjà une. Après...

Un silence. Elle hésite à poursuivre, sachant bien qu'elle va toucher des cordes sensibles. Les yeux ouverts, François la regarde, dans l'attente.

— Après ?

— Eh bien, oui, après, nous devons nous défaire de Bijou.

François sursaute.

— Tu dis, Hélène ?

— Je dis que nous devons vendre Bijou. Ces vieux chevaux sont des gouffres. Ça mange, ça mange. Et ça ne rend plus de services. Puis, avec notre petite culture, trois chevaux, c'est trop, François. Il faut être raisonnable.

Les mots cruels dansent une gigue effrénée dans la tête de François. Il n'en croit pas ses oreilles.

— Est-il possible que tu aies cette pensée ? Bijou, né dans l'écurie des Brangnette, il y a vingt-cinq ans, vieux serviteur, cheval de selle de mon enfance. Non, ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

— C'est très sérieux, mon pauvre ami. Je sais. Je te fais de la peine. Je déchire en toi des attaches sentimentales, d'un sentiment délicat et généreux. Pourtant...

La volonté de François se réfugie en son dernier argument.

— Papa ne consentira jamais.

Elle sait que là est l'obstacle. Elle le craint aussi. Mais une pensée plus forte que sa crainte, une pensée mauvaise, qu'elle se refuse à analyser, commande en elle, impérieuse. Elle est jalouse de l'ascendant gardé par son beau-père. L'assentiment de François à sa proposition lui fournirait la preuve de sa propre puissance. Aussi bien ce qu'elle veut c'est le bien de la maison. Qu'à ce désir se mêle une petite satisfaction d'amour-propre, n'altère pas le caractère raisonnable de son acte. Elle insiste.

— Tu lui parleras, François. Tu lui parleras demain. Je serai là, près de toi. Il faudra bien qu'il comprenne. Il ne répondit plus.

— Et puis tâchons de dormir.

— Ah ! dormir ! soupire le pauvre homme.

Il laissa retomber sa tête sur l'oreiller contre l'épaule de sa femme. Celle-ci, d'une caresse de sa main douce lui abaissa les paupières. Et par cette imposition tendre de la main sur la tête enfiévrée, un influx de confiance et de paix filtra dans l'âme inquiète et lasse.

Hélène parviendrait-elle à galvaniser cette volonté en sommeil, anéantie par une longue déshabitude de vouloir ?

On aurait pu croire que le mariage d'abord, la paternité ensuite, par l'afflux de responsabilités nouvelles et pressantes, sortirait François de sa coquille.



Il avait manifesté quelques velléités d'indépendance. Mais on ne se libère pas aisément d'une longue emprise. L'habitude de la soumission totale, aveugle, avait trop profondément ankylosé une énergie, qui, sans intérêt désormais au choix des décisions, se contentait de les exécuter, d'ailleurs avec une large dépense d'activité et de labeur.

Il était vite revenu, à l'égard de son père, à cette sorte d'aboulie passive, qui passait aux yeux de tous pour une exagération de respect. Mais une jeune femme comme Hélène, élevée dans une plus grande liberté, selon des méthodes plus humaines et plus tendres, y présentait une lâcheté de caractère.

Elle s'en désolait. Cette désaccoutumance invétérée de vouloir trahissait François dans ses relations avec les autres, le livrait désarmé aux roueries des marchands et des maquignons.

Non qu'Hélène sous-estimât ses fortes qualités de loyauté, de générosité, de vaillance. Elle l'eût voulu seulement plus mâle, plus résolu, capable, une fois pesé le pour et le contre d'un projet, d'agir spontanément pour le bien de la maison.

Ce rôle de chef, une âme de femme en redoute la charge et le risque. Il fallait pourtant qu'elle le prît. Sa maternité le lui imposait davantage. Son renoncement amènerait une catastrophe.

\*  
\*\*

Le lendemain, François remit jusqu'au souper le moment de parler à son père. Il ne savait par quel biais introduire la chose. Un grand découragement l'envahit. Il tournait vers sa femme des yeux implorants.

Comme Guiton s'apprêtait à desservir, il se décida. Il comptait procéder par de prudentes insinuations sur la misère des temps. Mais à la manière des timides, incapables d'user de ménagements et de détours, il fonça droit sur la question.

— Nous allons vendre Rougette, papa.

Le fermier releva la tête, le visage fermé, les yeux inquiets.

— Tu dis ?

— Nous allons vendre Rougette. Nous n'avons pas assez de fourrage pour l'hiver.

Maître Brangnette ne répondit pas tout de suite. Cette décision, prise en dehors de lui, déconcertait ses habitudes. En outre il craignait le décri villageois.

— Que diront les gens ?

— Les gens savent bien que le foin manque. Les betteraves aussi. L'année est trop dure.

— J'en ai connu de plus dures, riposta le fermier. Enfin ! conclut-il.

Ce mot était un acquiescement et un regret. Maître Brangnette mettait la main au dossier de sa chaise pour quitter la table. Un peu encouragé par ce premier succès, François l'arrêta.

— Il faudrait aussi, dit-il...

Le père reprit son attitude expectante. Comme certains mots sont durs à prononcer ! Ils arrachent la gorge.

— Eh bien ?

— Il faudrait aussi nous défaire de Bijou.

Maître Brangnette se dressa d'un bond. Dans le silence qui suivit on n'entendait que le piétinement sourd de l'écurie.



— Voyons, François. Je n'ai pas bien compris. Tu n'oserais pas répéter.

— Ah ! papa ! ça me fait assez de peine.

— Mais tu n'as donc pas de cœur. Vendre Bijou ! Mon vieux compagnon des routes et des champs. Mon vieux serviteur qui n'a jamais failli. Tu n'y penses pas. Quelle abomination ! Quelle ingratitude ! Ah ! on peut dire que les hommes d'aujourd'hui valent moins que les bêtes. Tu as entendu, vieille Guiton ? Vendre Bijou ? Non, mais. Et ma dignité qu'en fais-tu ? Que fais-tu de la dignité des Brangnette ? Vas-tu la vendre aussi, la dignité des Brangnette ? Après cela, tu ne trouverais pas même quelqu'un pour la première mise.

Il allait, il allait, emporté par son indignation, arpentant la cuisine. Guiton tremblait sous le manteau de la cheminée. Il bousculait les chaises, s'arrêtait près de la table du souper, devant la consternation de François, qui, le nez dans son assiette vide, jouait machinalement avec sa fourchette.

De l'autre côté de la table, Hélène, un peu craintive tout de même, suivait de ses yeux tranquilles le déchaînement de passion, une passion noble d'ailleurs, d'une valeur morale qu'elle percevait nettement, qu'elle admirait, émue, malgré sa volonté de ne pas faiblir, par l'expression du sentiment généreux, humain, qui soulevait le vieillard, reconnaissance des services rendus, fidélité à l'amitié du vieux compagnon, crainte de déchoir dans sa propre estime et dans l'estime de ses pairs.

Elle sentait tout cela, l'âme remuée, la volonté ébranlée malgré qu'elle en eût, un picotement d'aiguilles dans les yeux. Déjà elle envisageait dans son cœur une concession que démentait sa raison. Elle allait peut-être

consentir à garder Bijou, quand une parole trop dure de son beau-père la redressa en la fouettant.

Il venait d'interroger François :

— Elle est de toi cette idée-là ? Mais non. Elle ne peut pas être de toi. Cette idée là n'a pas germé dans la tête, encore moins dans le cœur d'un Brangnette. Ce n'est pas possible. Allons, avoue, avoue qu'elle n'est pas de toi.

Le pauvre François ainsi interpellé se détourna. Il regarda sa femme avec une imploration muette. Le fermier comprit. Une flambée de colère bleuit sa face convulsée et ses lèvres mauvaises, tordues par un spasme, crachèrent l'insulte :

— Saprée rosse !

Du coup François se cabra. Mais déjà, Maître Brangnette, les bras gesticulants, s'évadait vers l'écurie.

Le beau visage d'Hélène, très calme, avait pâli sous l'outrage. François debout, pétrifié, indécis entre l'insulteur et l'insultée, perdait contenance. Seule Guiton, en larmes, s'approcha.

— Pardonnez-lui, notre dame, pardonnez-lui. Il est vieux. Il ne sait plus ce qu'il dit. Le pauvre homme ! Il doit être par là, dans l'écurie, à pleurer sur le cou noir de Bijou.

— C'est bon, fit Hélène qui se ressaisissait. Je comprends et je pardonne. Il faudra tout de même en arriver là.

Pendant les huit jours qui suivirent, Jean-Joseph ne parut plus à table. Il guettait le départ d'Hélène, se faisait servir rapidement, mangeait debout près de la cheminée. Puis il s'en allait dans la campagne ou dans les bois, conter sa peine à ses champs que Bijou avait



labourés, aux arbres qui l'avaient vu charrier les cordes de bois ou les fagots d'écorces, à la grande route qu'il avait parcourue tant de fois, dont Bijou connaissait tous les accidents, si bien qu'il revenait la nuit d'un pas sûr, le maître étendu et ronflant dans la carriole. Ou bien il s'épanchait auprès de M. Pantier ou du Rouquin, maudissant le jour où il avait reçu chez lui cette étrangère qui prétendait gouverner la maison. Il la détestait maintenant. Au vrai, il ne l'avait jamais aimée, présentant la lutte inévitable.

— Voyez-vous, M. le curé, disait-il à son voisin qu'il avait fini par aller voir dans sa détresse, j'aurais dû prévoir ça quand notre abbé Jean la vantait à tout propos. Une femme de tête ! Une femme de tête ! Il en avait plein la bouche.

L'abbé Mignet, un saint, qui pratiquait l'homme depuis dix ans, tentait de lui faire entendre raison :

— Oui, M. Brangnette, une femme de tête et une bonne femme. Remerciez Dieu de l'avoir donnée à François, un brave garçon, oh ! très brave, mais bien timoré, n'est-ce pas ? Quand vous ne serez plus là, comment conduirait-il sa barque, sans ce bon pilote ? Et dans le cas présent, réfléchissez, M. Brangnette. Avec la mauvaise campagne qui nous afflige, c'est d'une femme avisée de vouloir vendre les deux bêtes. C'est dur, de se séparer d'un vieux compagnon. Oui, c'est dur. On le sait bien. Mais c'est raisonnable. Madame Brangnette a pour elle la raison. Croyez qu'elle éprouve de la peine aussi à voir votre peine. Soyez bon pour elle, Jean-Josse. Elle souffre, car elle aime la paix. La paix dans la maison, quelle grâce de Dieu ! Priez-le. On ne le prie jamais en vain.

La paix ! Ce n'est pas de cette façon que la comprenait ce petit fils du grand Brangnette, grand lui-même, Job le Glorieux. Mais au temps du Maître Jean-Pierre, l'ancien maire, la prospérité de la maison justifiait les prétentions du chef à l'autorité suprême.

Ce temps-là, qui le reverrait ?



## CHAPITRE VII

Au printemps suivant naquit une petite Agnès. Puis deux autres printemps, deux autres filles, Emeline et Madeleine.

La famille croissait, imposant des devoirs et des besoins nouveaux. Au travail des champs, peu rémunérateurs en ces années de misère, il fallut joindre une entreprise de charrois de sable pour la coulée des fontes aux forges de Torcy.

Jean-Josse s'en réjouit, comme d'une seconde conquête par les Brangnette de cette route qu'il avait tant aimée. Il en estima davantage son François.

Celui-ci voyait dans l'entreprise une source de profits réguliers, dont il avait grand besoin, mais aussi quel surcroît de labeur. Au fort de la saison, pour ne pas négliger ses foins, ses blés, ses avoines, ses regains ou ceux de ses manœuvres, il prenait sur ses nuits une part du temps nécessaire à ses voyages.

Une fièvre d'activité physique l'emportait dans un tourbillon, le laissait, chaque soir, fourbu, épuisé. A le voir trimant de la sorte, sans repos ni trêve, un observateur inaverti l'eût pris pour un de ces infortunés qui, dans la fatigue excessive du corps, cherchent un dérivatif à l'afflux des souvenirs mauvais, peines secrètes ou remords anciens. Comme il se fût trompé ! L'âme de François Brangnette était simple et nue.

Un seul scrupu'e, constant celui-là : dérober à la vigilance d'Hélène des concessions continuelles aux volontés, parfois même aux caprices déraisonnables du vieux père. Son impuissance à réagir lui était une seconde nature.

Quand elle surprenait une de ces soumissions intempestives, Hélène dévisageait son mari, avec un sourire, tendre sans doute, coloré de bonté presque maternelle, où se fondait pourtant une nuance de pitié.

François fuyait ce sourire.

Il le fuyait en s'évadant de la maison vers quelque rude besogne, par quoi le tâcheron de la glèbe cherchait à se faire pardonner sa faiblesse tout en témoignant de sa capacité à vouloir lui aussi, non à la façon impérieuse des grands Brangnette qui prétendaient imposer aux autres leur loi, mais à sa façon à lui, par le don complet de soi-même à cette servitude paysanne qui requiert beaucoup de sacrifice et beaucoup d'amour.

Cette condition si proche de l'esclavage, sujette aux exigences des bêtes et des choses, aux contraintes de la terre et des saisons, il ne l'avait pas choisie. Elle lui avait été assignée par son milieu et par les circonstances.

Cependant, il en acceptait toutes les obligations comme s'il avait été le seul arbitre de sa destinée.

Il pensait que l'homme n'est pas le maître absolu de son choix. Une volonté suprême ordonne la vie de chacun selon ses desseins souverains, mystérieux, qui échappent aux curiosités inquiètes des hommes et commandent impérieusement la soumission totale et sans réserve.

François se soumettait. Il allait jusqu'au bout de la soumission, confiant dans une Providence sage, dispensatrice des biens et des maux à la mesure non des désirs de chacun, mais de ses nécessités spirituelles.

C'est pourquoi, malgré les années dures, malgré le poids et le nombre des tâches, son âme jouissait d'une



quiétude toujours égale, dans la joie de trimer pour sa femme et ses enfants.

— Dieu nous a donné de beaux enfants, disait-il. Il faut bien les nourrir.

— Dieu, répliquait Hélène, n'ordonne pas qu'on se tue à la tâche. Ménage tes forces, François.

Elle le plaignait et l'admirait tout ensemble, émue par ce dévouement si humble, cette abnégation si fervente.

— Le revenu de mon sable, continua-t-il, me fournira le prix de la belle terre à blé que je convoite au Terrier du Renard. Je l'aurai, foi de Brangnette. Seras-tu fière de ses belles moissons ! Et Pierrot, plus tard, en sera-t-il fier ! Et notre père, dis, Hélène, quelle joie pour lui de voir prospérer la maison.

\*  
\*\*

Quelle joie pour lui !

De cet accroissement du patrimoine, le brave homme n'avait-il pas le droit d'espérer une éclaircie dans l'humeur noire du vieux terrien ?

L'affaire de Bijou n'était pas oubliée. Ç'avait été d'abord un grand malaise. Maître Brangnette restait morne, soucieux, fantasque. Un mutisme d'enfant gâté le murait, à l'écart des autres. La maison ? Une mortuaire, le corps présent, où l'on ne parle qu'à voix basse. Le corps, c'était un fantôme. Le fantôme de Bijou ? Peut-être. Peut-être aussi la fantôme du Jean-Josse d'autrefois. Celui d'aujourd'hui se sentait découronné, plus qu'au moment de sa ruine. Il en souffrait. Sa souffrance s'évadait en débordements de paroles amères, en grondements de brefs orages.

Toutes les averses, c'était François qui les essuyait. L'exaspération d'Hélène n'y faisait rien. Elle s'exaspérait de la docilité de son mari à plier l'échine, même pour des faits dont elle seule était responsable. Néanmoins, elle échappait aux bourrasques.

Parce qu'elle était femme ?

Surtout parce qu'elle était mère. M. Pantier avait raison de dire que son vieil ami s'inclinerait devant la dignité souveraine conférée à sa bru par la maternité.

Les enfants d'Hélène, propres dans leurs tabliers bleus, les joues nettes, la chevelure bien peignée, se distinguaient des autres petits villageois par un air de correction et une mine d'intelligence éveillée qui enchantaient Jean-Josse. Leur mère avait reporté sur eux son goût ancien de coquetterie. Eux-mêmes ne choisissaient leurs compagnons de jeux que parmi les garçonnets propres et les fillettes bien mises, tenant les petits souillons à l'écart par une moue dédaigneuse.

— L'air des Brangnette ! Ils l'ont déjà, m'au-  
daient les commères.

Ces propos vaguement entendus réjouissaient le grand-père.

Tout de même, il ne pardonnait pas à sa bru ce qu'il appelait son usurpation des pouvoirs. S'il retenait sur sa langue l'explosion des paroles acrimonieuses, il ne manifestait pas moins son dépit maussade par des critiques détournées, des insinuations réticentes, des haussements des épaules, à propos de tout, à propos de riens. Artillerie en vérité inoffensive, mais dont les coups répétés, lancinants, jetaient la jeune femme dans des crises d'énervement et de larmes.

Elle sentait bien qu'elle n'avait pas cause gagnée. Non



qu'elle soupçonnât de méchanceté le vieillard égaré par la passion. Elle le devinait buté dans son orgueil, dans le sentiment de sa dignité, comme il disait, qu'il fondait sur une mystique religieuse, sur sa conception du rôle de chef, tenant de Dieu même sa loi et ses devoirs.

Il n'avait pas abdiqué. Il n'y songeait pas, pas plus que n'y avaient songé les grands ancêtres, qui ne renonçaient que sur leur lit de mort. Il demeurait, il voulait du moins demeurer le maître, jaloux d'une primauté que le malheur survenu à sa maison n'avait pas ébranlée. La pensée même de ce malheur affectait son amour-propre d'une sensibilité malade. Il éprouvait le besoin de se répéter à lui-même : « J'ai bien agi. J'ai agi selon mon devoir. J'ai agi pour bien faire. »

C'était vrai. Ses intentions, issues d'une conscience scrupuleuse, tendaient au bien. Mais ses actes trahissaient ses intentions, sans qu'il s'en rendît compte. De là les malentendus et les heurts dont pâtissaient les siens, souffrances d'autant plus aiguës qu'il n'y avait pas de remède.

Hélène le comprenait. A chaque instant elle redoutait la crise de nouveaux conflits douloureux.

\*  
\*\*

Il allait en surgir un du même ordre que celui de Bijou, où la méconnaissance de l'intérêt de la maison tiendrait au sentiment de sympathie que Jean-Josse gardait pour les errants de la route.

— Des inutiles, des propres à rien, grommellent les paysans laborieux, qui n'ont que du mépris pour la paresse, du mépris et peut-être au fond du cœur une pointe d'envie. Le serf rivé à la glèbe sent mieux sa

chaîne, dès qu'il voit passer, en marche vers on ne sait où, les amants de la libre aventure.

Eternelle nostalgie du cœur humain !

Frémissement de l'aile intérieure, impatiente des rêts qui l'emprisonnent, avide d'un essor à tire d'aile vers l'horizon lointain où l'appellent des voix.

Quand un de ces camps-volants fait halte au coin d'un bois, près d'un village, autour d'une misérable roulotte que traîne une bique efflanquée, les jeunes villageois qui passent près des nomades, la porte au creux de leurs regards, comme une lueur trouble, cette nostalgie des pays qu'ils n'ont pas connus et qu'ils ne connaîtront pas. Et le soir, quand ils suivent des yeux le mince filet de fumée au-dessus des campements, quel déchaînement de songe bouleverse leur imagination passionnée.

Jeu d'âmes neuves, éprises d'une vie large et forte, Maître Brangnette s'y plaisait encore, malgré son âge. Était-ce un legs de son père Jean-François, l'homme des fugues ? Cette passion s'était-elle nourrie par les habitudes de vie de l'ancien maître de la diligence. Tous les errants trouvaient en lui un ami.

Ce jour-là, il dit à Pierrot :

— Viens, petit, nous irons voir la tribu des Bohémiens.

Des enfants avaient vu leurs roulottes sous les tilleuls du Bon Dieu de Pitié. La nouvelle aussitôt ébranlait les imaginations, réveillait les vieilles terreurs des histoires contées aux veillées, raptés d'enfants, vols de bestiaux, pillages des denrées, sorts diaboliques jetés sur les maisons inhospitalières.

La curiosité l'emportait sur la crainte. Les garçons accompagnés de quelques fillettes audacieuses s'en



allaient vers le Bon Dieu de Pitié, en admiration devant les maisons roulantes, avec leurs portes vitrées, où l'on accédait par un escalier de bois entre les brancards, leurs fenêtres minuscules, l'une à rideaux cramoisis et persiennes vertes, l'autre à rideaux jaune sale et petits volets bleus, leurs habitants étranges, galopines et galopins demi-nus, peaux de bronze foncé, tignasses de jais, regards de braise, femmes aux chevelures plates, noires comme des ailes de corbeaux, sur des figures de sorcières, à pommettes saillantes, à nez d'aigle, et qui se déhanchaient sous la draperie des châles en loques, en des attitudes de déesses, hommes noirs, broussailleux, vêtus d'oripeaux bigarrés et qui, malgré la friperie de leurs habits prenaient des airs de grands seigneurs.

Seulement les curieux se tenaient à des distances respectueuses et, si l'un des bohémiens faisait mine de les approcher, les plus braves comme les poltrons se débandaient en des galopades essoufflées.

Pierrot faisait le brave. Il était sous la protection de son grand-père. Avec lui, il s'approcha du chef, un grand flandrin sanglé dans une tunique bleue à brandebourgs noirs, qui se dandinait avec nonchalance devant sa roulotte, une cravache à la main.

— Bonjour, camarade, fit Maître Brangnette. On a fait bonne route ?

Un étonnement vague passa dans les yeux de l'homme, de beaux yeux de velours brun avec des reflets de cuivre. Il porta sa main fine au chapeau.

— Bonjour, bourgeois, la route est toujours bonne à qui vit sur la route.

— On vient de loin ?

— De par là.

— Et l'on va ?

— Par là.

D'un geste indolent, la cravache montrait deux points imprécis, le premier dans le bleu limpide de l'ouest, le second dans le poudrolement d'or de l'orient.

Qu'importe à ces migrants éternels les appellations géographiques ! Ils les ignorent. Ils les dédaignent. Leur caravane cahotante traverse des villes et des villages sans en retenir les noms. Ils vont de la plaine à la montagne, de la montagne à la plaine, dociles au caprice de l'heure, séduits par l'appel de la route qui les mène vers des cieux toujours nouveaux, vers des hommes toujours pareils.

Leur songe n'a pas de frontières. Leur cœur n'a pas d'attaches. Leur demander les noms des lieux où ils ont campé, autant interroger sur les familles botaniques les deux rossinantes qui paissaient l'herbe du talus.

Entre les deux roulottes les femmes préparaient un feu. Un ours noir se dandinait lourdement, attaché à la roue, et tirait sur sa chaîne. D'osiers blancs tressés, un vieillard fabriquait des plats rustiques, des « volettes », dit-on, en Lorraine, sur lesquels on sert à la fête les tartes. Une jeune fille aux longs doigts maigres et bruns rangeait sur un tambourin des cartes poisseuses. Deux gosses, aux têtes de caniches noirs, tournaient autour de Pierrot, qui s'accrochait à la jambe de son grand-père.

Celui-ci s'approcha des chevaux, tapota doucement la peau flasque sur les os de la croupe.

— Ils ont de l'âge, fit-il.

— Ils marchent encore, répondit l'homme.

Et voici que soudain une vision d'une tristesse infinie



s'imposait à l'imagination du fermier. Sur un talus pareil à celui-ci, auprès d'une misérable roulotte, son vieux Bijou, mué en une haridelle décrépite, broutait l'herbe étrangère. En ces yeux vitreux des bêtes errantes qui le considéraient, des yeux ternes avec une chassie jaunâtre aux coins des paupières, il retrouvait un regard connu, un regard chargé de souffrance et de reproche, sur un fond d'attendrissement amical. Il lui semblait y lire un appel lointain de son vieux compagnon de route. Et cette pensée lui poignait le cœur, avec un tel jaillissement de remords et de pitié qu'il ne put s'empêcher de faire une offre secourable.

— La pâture est maigre au talus.

Le chef haussa les épaules. Pourquoi se soucier de cette misère ? Sous le couvert de la nuit, il trouverait quelque provende pour ses rosses efflanquées. En attendant, elles s'amusaient.

— Vous voyez la luzernière, là-bas, reprit Maître Brangnette. Elle est à moi. Vous pouvez y mettre vos bêtes. Je vous le permets.

— Dans la luzernière ? Elle est à vous ?

— Elle est à moi. Vous pouvez. Ces bêtes ont faim.

— Ah ! bien, alors, fit l'homme peu accoutumé à de telles libéralités paysannes. Il fit un signe. La jeune fille prit de ses deux mains les licous et, tandis qu'elle tirait les deux rosses vers la pâture, les galopins, les femmes et le chef considéraient avec une stupéfaction mêlée de crainte le bourgeois qui avait pitié des chevaux errants.

Pierrot lui-même contemplait avec admiration la majesté sur la face de son grand-père.

\*  
\*\*

Dans l'élan de sa pitié, Maître Brangnette a suivi la pente de son cœur, qui l'incline à la bonté et au geste de la magnificence.

Mais sur le chemin du retour, tandis que Pierrot trotte à ses côtés, dans l'émerveillement de la belle aventure, où son grand-père joue le rôle d'un génie puissant et secourable, le vieux terrien déroule en lui-même des réflexions importunes.

— Glorieux tu es, se dit-il ; glorieux tu seras, toujours pareil. Tu ruineras tes enfants comme tu t'es ruiné toi-même. Et pour qui ? Pour des manières de païens ou d'hérétiques.

— Pour des hommes, répond son démon familial. Tu as fait la charité à des frères plus pauvres. Tu as bien agi. Tu es le maître.

Le maître ? L'est-il encore ? Il redoute les commentaires et les remontrances de sa belle-fille.

Les hommes du village qu'il rencontre, pourquoi ont-ils en le regardant, des mines renfrognées ? Ils saluent à peine, d'un ton bref. Est-ce un désaveu de sa prodigalité, une protestation au nom de la solidarité paysanne, en garde contre la rapine ambulante ? D'où lui vient donc à lui Jean-Josse, le ruiné, ce besoin d'étaler sa munificence dans la commune parcimonie terrienne ?

Maître Brangnette s'attarde à la boutique du Rouquin. Il flâne avec le père Louette qui revient des champs. Pierrot le tire vers la maison, dans le désir de raconter la prouesse.

On la sait déjà.

A voir la mine grave d'Hélène, l'affairement de



Guiton, les yeux fuyants de François qui s'absorbe dans la réparation d'un rateau, le fermier pressent l'orage.

Hélène commande à l'enfant :

— Va jouer au jardin, Pierrot. Va vite.

Puis elle tourne vers son beau-père son visage de madone douloureuse et courroucée.

— Je ne veux pas que cet enfant entende ce que je vais vous dire, fit-elle d'une voix qui tremble un peu.

— C'est donc grave ? répond l'aïeul esquissant un sourire difficile.

— Vous agissez mal avec nous, père. Je parlerai, malgré tout le respect que je vous dois. Je parlerai, parce que François ne parlerait pas et qu'il le faut pour le bien de la maison. Je sais bien qu'une botte ou deux bottes de luzerne, c'est peu de chose. Mais pour celui qui n'a plus qu'une petite luzernière, c'est quelque chose, père. Parce que nous sommes de pauvres gens, nous devons y regarder, comme on dit, regarder à tout. Il n'y a pas d'économies négligeables. Et permettre à des malandrins de pâturer notre luzerne, c'est mal, père, c'est une dilapidation.

— Dirait-on pas, protesta le fermier, que je leur ai donné le Pérou à ces pauvres gens, que vous appelez des malandrins ?

— Vous leur donnez quelque chose qui ne vous appartient plus, père. Vous n'avez pas le droit.

— Cette luzernière, c'est de moi que vous la tenez, jette-t-il d'une voix que gonfle la colère.

— Nous la tenons de vous, père. Je le sais. Je sais aussi qu'elle était grevée d'une hypothèque, quand nous nous sommes mariés. Ce champ-là et des autres. C'est nous qui avons purgé les hypothèques. C'est François

qui a porté l'argent chez le notaire, notre argent, pas le vôtre, père. Vous l'oubliez.

Les plis se creusent au front de Maître Brangnette. Au rappel de sa ruine, il se laisse tomber dans le fauteuil d'osier, près de la cheminée. L'oublier ? Il le voudrait bien. Il ne peut pas. Il n'oublie pas. Cela lui fend le cœur.

Dans un balbutiement il gémit :

— Dans ma maison... Je ne m'attendais pas... tout de même...

Il détourne la tête, cherche fiévreusement François qui se tait, la gorge serrée d'angoisse.

Hélène a pitié :

— Pardonnez-moi, père, si je vous rappelle des souvenirs pénibles. J'en souffre moi-même. Dieu m'est témoin que je ne veux pas vous offenser. Je fais mon devoir. Puisque François est trop faible pour gouverner la maison, il faut que je prenne le gouvernail. L'abbé Jean m'a fait pressentir cette obligation. Il me l'a imposée, comme un devoir.

Maître Brangnette se redresse, les mains crispées aux bras du fauteuil.

— Notre abbé Jean ?

— Sans doute, notre abbé Jean.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, crie-t-il en se levant. Jean me connaît. C'est le seul qui me ressemble. C'est le seul qui ait de grandes idées, une grande âme. Non, ce n'est pas vrai.

Il marche à grands pas maintenant, comme s'il cherchait une issue et ne la trouvait pas, secoué par la honte et la colère, humilié et plein d'une révolte sourde qui s'échappe en bégaiements spasmodiques où éclatent



des mots qui lui sont familiers : grandeur... respect... dignité... devoir... autorité. Puis il se tait. Et son silence accablé le referme sur une rancœur fiévreuse.

\*  
\*\*

— Hélène, tu as été dure.

François erre comme une âme en peine autour de sa femme. A l'étage, Guiton met coucher les enfants. On perçoit le dernier gazouillis avant le sommeil. Avec le balancement rythmé du berceau, où s'endort la petite dernière, la mélodie tendre d'une berceuse ancienne descend insinuante, apaisante, enveloppant de sa caresse la vieille maison.

— Tu as été dure, Hélène, répète François.

— Je ne sais pas. Il le fallait, répond la femme dont la voix s'attendrit d'humilité et de douceur. Il le fallait. J'irai jusqu'au bout. J'ai déjà fait avertir le garde champêtre. Demain, les gendarmes expulseront ces malheureux.

— Ah ! je prévois une nouvelle scène, quand il saura.

— Ces scènes me brisent, François. Dieu sait pourtant que j'aurais préféré la paix. J'aurais voulu me confiner dans mon rôle de femme et de mère, comme les autres femmes. Pourquoi faut-il que j'aie la charge de tout ?

— Tu sais bien, Hélène que moi, je ne peux pas.

Il alluma la lanterne et s'en alla vers les étables.

Hélène s'occupa encore un moment dans la cuisine, allant de l'évier au buffet, touchant un objet, la laissant aussitôt, sans savoir ce qu'elle faisait, dans le grand désarroi, où revenait obstinément la même pensée, la même question :

— Pourquoi faut-il que j'aie la charge de tout ?

Elle monta enfin dans la chambre où les enfants dormaient.

Le lendemain matin, Guiton annonça :

— Notre maître est parti au petit jour. Il a pris la route de Villery au Bois.



## CHAPITRE VIII.

Le persbytère de son fils aîné était à Maître Brangnette un refuge en ses désarrois.

La nuit dernière rongée d'insomnie, il avait décidé de partir sans revoir François, ni sa bru, ni les enfants.

L'aube fondait à peine ses larges coulées d'opale sur la grisaille du ciel qu'il grimpait déjà le raidillon de route qui monte entre les jardins vers le bois. Quand il se retournait, il voyait s'éclairer les ardoises bleues et les tuiles roses des toits, les fumées du matin rejoindre pour s'y mêler les traînées blanches des brumes, les champs se déployer de l'autre côté du village dans l'escalade des collines, et là-bas, le dôme majestueux des tilleuls du Bon Dieu de Pitié près duquel campaient les nomades.

Ils devaient être encore là. Les gendarmes viendraient tout à l'heure. Et les pauvres gens, sans comprendre pour quelle faute on les chassait, reprendraient, avec les vieux chevaux et les roulottes cahotantes, la route. Malheur tout de même !

Passé la haie du dernier jardin se dressait le mur du cimetière. Deux rangs de hauts épicéas l'entouraient. Selon son habitude Jean-Josse poussa la grille. La vue des tombes ne lui inspirait aucun trouble. Il pensait que bientôt son corps connaîtrait aussi le bon repos de la terre dans le carré entouré de grillage, sépulture de la famille Brangnette où dormaient sa femme et les anciens. Que n'était-il mort plus tôt, avant sa ruine, surtout avant sa déchéance dernière ! Quel visage montrerait-il à présent ? Quel homme serait-il parmi les

autres hommes qui commandent et à qui l'on obéit ? Plutôt être là étendu, immobile et muet.

Autour de lui tout était silence et immobilité. Les rumeurs de la vie se fondaient dans le bruissement continu des myriades d'aiguilles vertes par où s'échappaient comme des ombres de soupirs. La rigidité des croix de pierre et de fonte imposait à sa conscience des idées de station solide, définitive. Les plantes mêmes des tertres, cordons de buis taillés, immortelles jaunes aux pétales métalliques gardaient, à l'abri du vent, une émouvante inflexibilité. Point de vie. Point de mouvement. Sinon parfois la courbe rapide d'un vol d'oiseau.

Maître Brangnette considérait tout cela. Il était pareil à ces plantes, créature vivante en qui la vie se fige au milieu du silence, pareil à ces croix, les souvenirs de sa grandeur passée burinés dans sa chair. Pourquoi, Seigneur ? Pour quelle faute inexpiée ?

A genoux devant la tombe des siens, il récita une dizaine d'*ave*. Il ne pouvait appliquer son esprit au sens des paroles prononcées. Inconsciemment ses yeux lisaient sur la plaque de marbre des noms en lettres d'or : Marie-Hélène, épouse de Jean-Josse Brangnette ; Jean-François Brangnette, Jean-Pierre Brangnette. Ses pensées suivaient ses yeux. Jean-Pierre Brangnette, le grand ancêtre, ce n'est pas lui qui aurait baissé pavillon devant une femme, laissé le sceptre se muer en quenouille. Il fut puissant, riche, et mourut debout comme un chef. Il gît maintenant avec les autres. Un peu de terre suffit à chacun.

En sortant du cimetière, Jean-Josse quitta la route et s'engagea dans le raccourci du bois. Le sentier court d'abord, feutré d'aiguilles brunes sur lesquelles glisse



le pied, à travers les pins sylvestres qui ourlent de leur dentelle bleue la forêt. Puis il pénètre dans la futaie, sinuant à travers les buissons, les fougères, les laiches, coupé par l'éclair d'un ruisseau, contourne les troncs des chênes et des hêtres, traverse des clairières aux maigres bruyères, égayées de la grâce des bouleaux. Une mince buée s'attardait dans les branches des taillis, bleuissait les trous entre les buissons de coudriers et de charmes, accrochait des dentelles aux larges chapes des chênes. Un geai cajola.

Des bruits furtifs, remuements de brindilles sèches, froissements de feuilles, frôlements de tiges, dénonçaient la fuite soudaine d'une bête effrayée. La vie mystérieuse de la forêt se révélait confuse, présente au passant par mille sensations fugaces, aussitôt effacées que perçues, mouvements d'ombres, nuances des feuillages et des fleurs, chants d'oiseaux, cris indistincts des lointains, odeur des champignons et des terreaux humides, fraîcheur de l'air, autant de sensations qui affectent d'une touche légère comme une succession rapide de frémissements les sens en éveil.

Le fermier connaissait cette vie, sœur de la vie des champs, avec le mystère en plus et la peur tapie dans les trous d'ombre. Il avait si souvent parcouru la forêt. Enfant, c'était pour la cueillette des fraises, des framboises, des myrtilles, des noisettes. Les myrtilliers en massifs serrés portaient déjà sur leurs feuilles minuscules les taches de sang, annonciatrices de l'automne. Ou c'était la recherche des nids de pies, de geais, de tourterelles. Un souvenir riait en lui, de ce beau dimanche où il était resté suspendu par le fond de la culotte à un moignon de branche au haut d'un hêtre. Il n'avait pas lâché

le nid, mais la culotte avait craqué. Une si belle culotte, toute neuve ! Il entendait encore les claques sonores de son père sur ses fesses. Plus tard il y était venu avec ses domestiques charrier les coupes de bois pour le chauffage, les grands fûts pour la scierie, les fagots d'écorces destinées à la fabrication des cuirs dans les tanneries, les immenses bannes de feuilles sèches, rouges comme du cuivre et bruissantes, qui servaient l'hiver de litière aux bêtes quand la bruyère n'avait pas donné ou que la paille manquait. Les roues des chariots et des fardiens creusaient de profondes ornières où stagnait une eau rouge. Hardi, les chevaux ! Quels coups de collier il fallait pour désembourber les attelages ! C'était le bon temps. Le grand Brangnette dirigeait la manœuvre. L'écho répétait ses commandements auxquels personne en ce temps-là, ni ses domestiques ni ses fils, n'eût osé désobéir. C'était le bon temps. Chacun observait la loi. Chacun restait à sa place dans la forte discipline de la tradition paysanne.

Les souvenirs de la forêt, comme ceux des champs, de la route, de la maison, se levaient dans l'âme de Jean-Josse. Il les reconnaissait. Il sentait à leur présence l'angoisse de son abaissement. Il vivrait d'une vie découronnée, comme certains arbres, les plus hauts, à la cime arrachée par la foudre ou la tornade et qui, debout encore en attendant le bûcheron, ne nourrissent plus que des rameaux malingres issus de bourgeons latéraux à leur tronc. Végétation privée du large élan des sèves, incapable de se dresser vers l'appel d'or de la lumière, elle laisse pendre vers le sol ses ramules accablées de leurs feuilles comme d'un fardeau. N'était-il pas semblable à ces arbres dévastés ? L'âme découronnée de son bandeau de chef, comment pourrait-il maintenir pour lui-même



l'attitude de grandeur où il s'était complu ? Son corps même défaillait, se courbait sous la blouse bleue à larges plis. Il marchait pesamment dans le sentier humide. Les mousses spongieuses s'enfonçaient sous les souliers ferrés.

Au pied d'un chêne, sous la niche verte d'une madone, il se reposa, cassa la croûte.

Le soleil plus haut à présent jouait dans les feuillages, dessinait sur le sol des ronds dansants, papillons d'or de l'ombre, qui se posaient avec complaisance sur les humbles champignons du sous-bois, animant de leurs ailes de lumière la chape de pourpre des fausses oronges, la bure brune des cêpes, la coiffe jaune des girolles. Jean-Josse suivait leurs jeux, la tête vide, les yeux vagues, perdu dans une rêverie lointaine, plus lointaine que ses souvenirs, dans l'abîme infini du passé. Redevenu conscient, il retrouvait là la pensée des premiers Brangnette, hommes pauvres et humbles, défricheurs des garrigues, manœuvriers de la glèbe.

Comme les Brangnette avaient monté, jusqu'à lui !

De cette tourbe une rumeur, non pas une voix mais un chœur de voix aux intonations confuses aux sonorités imprécises, comme la houle des bruits venue des confins du sous-bois, assaillait l'âme de Jean-Josse. Percevait-il un sens à cette rumeur ? Ou si s'éveillaient en lui d'anciennes pensées longtemps assoupies ?

— Bienheureux les pauvres... Bienheureux les humbles de cœur... Malheur aux superbes... les premiers seront les derniers...

Ces bouts de phrases, éclairs dans la nuit, se détachaient de la confusion des voix. Les paroles forçaient la barrière de la passion, trouvaient le chemin du coin secret du cœur où, dans le silence des faux-semblants

et dépouillée des apparences vaines apparaît la vérité vraie.

Quel homme ne possède en lui cet *hortus conclusus*, ce jardin clos, refuge aux heures de détresse morale et sentimentale, où il se retire et se voit nu comme Adam au jardin de l'Eden ? Là siège un tribunal scrupuleux et inflexible. Faux témoins, les ignorances consenties, les erreurs caressées, les passions chères. L'évidence les chasse. Les actes seuls et les pensées, mères des actes, sont entendus. Comparution pathétique, où le juge, en même temps accusateur et accusé, prononce sur lui-même une sentence sans appel.

Le fermier avait repris sa marche. Il se sentait plus léger. La grande respiration de la forêt donnait au souffle de sa poitrine une vertu ravigorante. L'ascension droite des hauts fûts dans leur élan vers l'azur lui inspirait des désirs de rectitude, de loyauté avec lui-même. Serait-ce donc vrai ? Devait-il s'accuser de complaisance dans l'orgueil ? Est-ce pour ce crime qu'il était frappé ? Maintenant qu'il s'éloignait du village et de la maison, l'angoisse de son cœur se desserrait à mesure qu'il voyait plus clair en lui, comme au sortir d'un bois touffu, quand s'ouvre une clairière sous le soleil. Sa vie se déroulait dans ce coin ensoleillé du souvenir. Un homme, Jean-Josse Brangnette, Job le glorieux, y marchait dans une lumière surnaturelle qui pénétrait le corps jusqu'à le rendre translucide et montrer l'âme invoilée. Ame tout imprégnée d'orgueil, elle remerciait Dieu, comme le pharisien de l'Évangile, de l'avoir faite différente des autres. L'homme qu'il voyait, en qui il se reconnaissait, s'était sous des apparences diverses nourri du péché d'orgueil. Il en était pétri. Il s'enorgueillissait des avan-



tages et de la robustesse de son corps, de la vivacité et de l'ingéniosité de son esprit, de la gentillesse et de l'élégance de ses manières. L'abondance de ses troupeaux, la fécondité de son domaine, la prospérité de sa maison, la beauté, la grâce et l'intelligence de ses enfants, tout lui était sujet à superbe. Tous les dons de Dieu, il s'en glorifiait. Même les prières et les actions de grâces qu'il adressait au Seigneur, malgré la sincérité de sa gratitude et la vigueur de sa foi, l'esprit d'orgueil les habitait, un esprit cauteleux et surnois, dissimulé sous l'humilité des paroles.

Etait-ce possible ? Ce n'est point cela qu'il avait voulu. Il projetait de mener une vie simple, droite, dans la ligne du devoir, dans la fidélité à la tradition et à la loi divine, avec la sauvegarde d'une dignité, d'une grandeur qui lui semblait inhérente au respect de la personne humaine, créature privilégiée rachetée par le sang du Christ. Telle était sa conception. Tel, le dessein de son vouloir. Avait-il dévié ? Avait-il été entraîné par les artifices du Malin qui séduit l'homme selon la pente de sa nature ? Il connaît la faiblesse de sa victime anémiée par le virus de la faute originelle. Jean-Josse avait-il vraiment succombé à ces pièges ? Son obstination à garder le poste de commandement dans la famille de son fils, sa facilité à disposer, pour la gloriole, d'un bien que François et sa bru faisaient fructifier, son humeur chagrine et récriminante, tout cela, oui, tout cela ne serait-il que la victoire du Malin, éternel ennemi des hommes ?

Le sentier s'élargissait sous les derniers arbres pour se poursuivre en un chemin de terre à travers les prairies et les champs cultivés. Au sortir de la pénombre des bois, la grande lumière éblouissait. Les paupières de Jean-Josse

s'abaissèrent, se fermèrent et il eut l'impression pénible du regard de nouveau replié sur lui-même. Peu à peu, il dessilla ses yeux, se rhabituait à la scintillation ardente de l'air, et son amour de la terre s'échauffa devant la beauté des récoltes. « Dieu est bon, songea le vieillard, et les hommes reconnaissent mal ses bontés ».

Des champs de blé aux houles d'or alternaient avec des rectangles de betteraves ou de pommes de terre. De l'autre côté, l'herbe poussait pour les regains, fleurie de trèfles blancs et de lotiers aux cornes jaunes veinées de sang.

Jean-Josse saluait les paysans en manches de chemise, les paysannes au visage rouge sous la hâlette, les complimentaient de l'opulence de leurs moissons, avec des congratulations sur l'embellie de la saison. Et tous répondaient avec le sourire de gens heureux et fiers. « Quelles pensées portent-ils en eux ? » se demandait-il. Et il enviait leur force tranquille et la paix qu'il leur supposait.

Il arriva au village. Près de la vieille église romane aux murs lépreux, à la tour trapue, un jardinet fleuri de géraniums et de dahlias donnait accès au presbytère. Il tira la patte de lièvre ! Une sonnette tinta.

— Quelle bonne surprise, M. Brangnette ! s'exclamait la servante. Vous nous amenez le soleil. C'est M. le Curé qui sera content ! Entrez donc. Vous le trouverez au bureau. Entrez, M. Brangnette.

La fille, une grosse fille des Ardennes, rustaude et courte sur pattes, s'empressait. Elle savait la vénération de son maître pour son vieux père et qu'il ne fallait point lui manquer.

— Vous avez chaud, M. Brangnette. Vous prendrez bien un petit verre de mirabelle ?



— Vous êtes bien honnête, Mélie, remercia le vieillard. Merci, merci ! Je n'ai besoin de rien.

Il frappa.

Les deux hommes s'embrassèrent.

Ils étaient de la même taille, le père épaissi par l'âge, la peau de la face plus foncée, tannée par l'action continue de l'air, des vents et des soleils, les yeux gris perdus dans les orbites, le fils plus fin, élancé, grandi encore par la ligne droite de la soutane, mais c'était bien la même tête, les mêmes yeux gris sous les fortes arcades sourcillères, les mêmes lèvres fines à la courbe adoucie par le sourire, le même visage austère marqué de volonté, et dans l'attitude et les gestes, la même distinction avec une apparence de raideur facilement traduite en un hautain contentement de soi.

L'air de famille. De l'abbé Brangnette aussi ses paroisiens disaient : « Il a grand air » et c'était sur leurs lèvres un éloge, nullement une critique ; car on le savait bon, charitable à l'excès, sévère pour lui-même comme pour les pécheurs, et un air de dignité grave ne messied pas à l'homme chargé d'une fonction éminente.

Aussi Jean-Josse aimait son aîné d'une dilection particulière. François manquait d'énergie. Auguste tenait de sa mère une complexion de bonté et d'humilité qui l'inclinait au bon garçonisme. Seul l'abbé Jean réalisait parfaitement le type d'homme au modèle de Jean-Josse.

— Un fier curé ! disaient encore ses ouailles.

M. Brangnette traduisait :

— Un digne prêtre !

L'abbé s'informa.

— Tout va bien, à Châteleine ?

— Tout va bien, oui. Moi pas trop. Un peu patraque. Les années...

Il souriait, d'un sourire navré.

— Oh ! les années ! protesta l'abbé. Vous vous tenez jeune... Et solide comme chêne.

— Un chêne qui attend le bûcheron. Je serai bientôt mûr pour la cognée. On croit ça. On est jeune. Et on va, on va. Puis un jour... Enfin, j'avais besoin de sortir un peu. Je suis venu.

— Voilà qui est sage, papa. Vous êtes ici chez vous. Commandez Mélie à vos désirs. Et restez-nous à votre volonté.

L'abbé Brangnette devinait les motifs de la visite : Quelque malentendu, quelque chicane, sur une question de préséance ou de commandement. Si souvent déjà il avait dû servir d'arbitre. Rôle délicat, dont il s'était tiré en prenant les choses de haut, en les transportant dans le plan du divin, où nos affaires humaines apparaissent si misérables.

C'était sa manière avec ses paroissiens. Il leur montrait Dieu. Commentant le répons du petit catéchisme de Fénelon : « Où est Dieu ? — Ici, aux champs et partout, » il montrait Dieu présent près de chacun, dans la maison au milieu des occupations quotidiennes les plus humbles, dans les étables, dans la respiration des bêtes domestiques, dans les champs, dans la fleur qui s'ouvre, le grain de blé qui germe, l'insecte qui bourdonne, dans la splendeur de toutes les petites vies qui nous entourent, manifestations visibles de la grande présence invisible.

Les paysans graves, familiarisés avec les miracles journaliers de la vie dans la nature, conscients de toutes les



forces éparses, actives et réglées par une intelligence et une volonté à quoi l'homme n'a pas de part, sentaient plus qu'ils ne comprenaient la présence auguste. Ce sentiment leur inspirait en même temps la connaissance de leur petitesse et la confirmation de leur grandeur.

Il parlait de même à son père. En de longues conversations affectueuses sous la tonnelle du jardin, il informait de sens divin les nécessités humaines, les rapports de créature à créature, les relations d'homme à homme et jusqu'à ces conflits d'autorité qui jettent douloureusement les uns contre les autres les membres d'une même famille.

Le Devoir ne change pas. Quel que soit l'âge, quelles que soient les circonstances, l'homme doit accomplir son devoir. Ce qui change c'est les devoirs, les obligations dérivées des occurrences imposées par la vie, et par là même les droits corrélatifs. Il est des heures où l'homme doit obéir, d'autres heures où le même homme doit commander.

Volontairement ces colloques s'élevaient à la considération de cas généraux et toujours la pensée du souverain ordonnateur des choses les informait de sa vertu.

Jean-Josse écoutait. L'abbé Jean évitait avec soin tout ce qui aurait pu froisser l'amour-propre ombrageux de son père. Celui-ci lui en savait gré. Mais sa méditation dans la forêt l'avait prédisposé à l'acceptation des leçons du prêtre.

Il voyait plus clair en lui. Une sérénité nouvelle s'installait dans son âme.

L'abbé Jean Brangnette écrivit à sa belle-sœur

« Je suis content, ma très chère sœur, très content. Réjouissons-nous dans le Seigneur. Il lui a plu de vous éprouver. Rappelez-vous que je vous l'avais prédit, quand, avant votre mariage, je vous enseignais vos devoirs et vos droits d'épouse et de mère chrétienne. Vous avez accompli les uns avec courage, maintenu les autres avec résolution. L'acceptation de l'épreuve vous vaut aujourd'hui la récompense. Car je puis vous annoncer la fin du conflit domestique qui vous affligeait. Dieu en soit loué !

« Cette petite aventure de la semaine passée semble avoir produit une heureuse secousse. Vous avez parlé avec fermeté. Notre père en reste pantois. La réflexion venant ensuite lui a ouvert les yeux sur lui-même et sur les nécessités du foyer. Il abdique. Le mot est de lui et le peint. Il aime la noblesse dans les mots comme dans les âmes, attitude sentimentale que vous ne pouvez vous empêcher d'approuver, étant ce que vous êtes, parce qu'elle est une sauvegarde contre la vulgarité. Désormais donc, sauf peut-être des récidives momentanées, pour lesquelles je vous demande votre indulgence et fais appel à votre charité, vous n'aurez plus à redouter des empiètements sur un terrain qui est le vôtre et celui de François, le vôtre surtout, puisque vous assumez la plus grande part de responsabilité dans l'administration de la maison.

« Vous gouvernerez, et, si je puis emprunter à notre père un mot de son vocabulaire, il règnera. Il règnera dans la maison, objet du respect, de la vénération et de l'amour. Ce sont hommages auxquels il a droit aussi bien de la part de vos serviteurs que de vos enfants.



Hommage de soumission aussi dans les choses qui intéressent la sauvegarde des vertus familiales et l'honneur du nom des Brangnette. Vous savez quels sacrifices il a consentis, dans ses malheurs, pour maintenir la ligne de la tradition chrétienne dans sa maison, qui est devenue la vôtre. Il règnera surtout dans le cœur de vos enfants, dont il est si fier, et à qui ses préceptes, ses conseils et ses exemples seront d'une haute valeur pour leur éducation.

« Ma lettre menace de finir en sermon. Vous n'en avez nul besoin, ma très chère sœur. Je souhaite que Dieu vous accorde toutes les grâces que frère Auguste et moi lui demandons chaque jour, pour vous et la famille ».





DEUXIEME PARTIE.

---

LE JOURNAL DE JEAN-PIERRE.

---





## CHAPITRE I

...Cette aventure des Bohémiens est restée célèbre dans la maison. Elle marquait une date. Elle fondait une ère ou une hégire. Le soir, mon père et ma mère en parlaient entre eux, comme d'un événement heureux et considérable. A mes questions personne ne prenait la peine de répondre. Ça ne regardait pas les enfants. On me défendait même d'y faire la moindre allusion devant grand-père, de peur de le peiner. Pourquoi, grand Dieu ? Quel mystère ténébreux enveloppait ces hommes noirs ? De quel danger inconnu leur départ avait-il préservé la maison ?

Je ne compris que plus tard. Pourtant je tins ma promesse, et, quand je compris, combien je me félicitai de mon silence !

Une circonstance étrange avait fixé dans ma mémoire le souvenir de l'aventure. Le lendemain de notre visite au camp-volant, grand-père étant parti pour Villery, chez l'oncle Jean, je méditais de retourner au Bon Dieu de Pitié. Ma curiosité m'y poussait, et aussi l'attrait singulier de jouir de notre bonne action. Car ma vanité m'attribuait une part du mérite. J'étais persuadé que les nomades m'exprimeraient de quelque manière leur reconnaissance. Ils diraient, par exemple, avec l'éclair de leurs dents blanches dans un sourire : « Tiens ! voilà le petit garçon de la luzernière ! ». Cela flatterait ma suffisance et me vaudrait les yeux ronds de Torine Massier et de Louis Thirion.

Comme la prudence ou la peur ou peut-être encore le chatouillement de ma vanité me conseillait un compagnon, j'étais sur la porte à chercher Louis ou quelque

autre garnement, quand mes gens débouchèrent sur la grande route.

Ils s'en allaient. La stupéfaction me cloua sur place. La jeune bohémienne traînait par la bride la haridelle attelée à la première roulotte. La pauvre bête brimbalait misérablement, l'échine fléchie sous ses harnais raccommodés de cordes, les jambes raides, ces pauvres jambes noueuses, pelées, flageolantes. Derrière la voiture, dont les planches grinçaient, l'ours noir dodelinait sa grosse tête de vieux bonhomme grincheux. Puis venait, entre deux gendarmes, la tunique à brandebourgs bleus du chef. Quel crime avait-il commis ? L'homme n'avait plus son air indolent de la veille. Il portait beau, se rengorgeait, rejetait en arrière sa fine tête bronzée sous le feutre verdâtre du chapeau, et, quand il m'aperçut, il tendit vers moi son poing noir, avec un dégoulinement de mots d'une langue inconnue. Le gendarme lui rabattit le bras. Je m'enfuis vers la maison, poursuivi par la malédiction de la voix furieuse.

L'épouvante me serra la gorge toute la journée. Je ne quittai guère les jupes maternelles. L'homme n'avait qu'à s'échapper, revenir. Il m'enlèverait, me tordrait les membres dans des instruments inconnus, par quoi se fabriquent les monstres, bancroches, nabots ou culs de jatte, pour l'attendrissement des curieux dans les foires. La nuit, des cauchemars m'arrachèrent des cris d'angoisse. Mon père et ma mère, en chemise, penchés sur mon lit, s'effrayaient : « Qu'est-ce qu'il a, cet enfant ? »

Cet enfant avait peur. Heureusement ces effrois se dissipèrent avec le noir de la nuit. La paix rentra dans mon cœur avec le matin clair. Et la vie continua. D'autres images me sollicitèrent. Les regards furieux de l'homme



noir et ses vociférations s'enlisèrent peu à peu dans la tourbe mouvante de l'inconscient où grouillent les sensations anciennes.

\*  
\*\*

Un lundi matin, grand-père rentra.

On lui fit fête. Nénette et moi, nos bras enlacés autour de ses cuisses, nous suivions en riant sa marche embarrassée par nos étreintes, dans l'attente de quelque don mystérieux, comme il avait coutume. Il sortit de sa poche deux croûtons secs, reliefs de son viatique.

— Du pain de coucou, trouvé dans la forêt, annonça-t-il.

Et nous, à qui le pain rassis tirait des moues, nous croquions à belles dents les croûtons durs, à quoi nos imaginations donnaient une saveur étrange.

O magie de l'enfance !

Il n'y eut rien de changé dans les habitudes de la maison. Du moins, dans les apparences. Les choses allaient leur train ordinaire, les champs, les charrois de sable, les bêtes, les marchés.

Parfois une mesure projetée, qui dérangeait les usages anciens, provoquait des remontrances de grand-père. Il ne fallait pas déroger à la coutume des Brangnette. La tradition a sa noblesse. Elle est à nos actes un guide sûr, instruit par l'expérience et qui a les yeux et le cœur de plusieurs générations. Seulement, ses paroles n'avaient plus le ton d'autrefois, ou, si elles l'avaient, ne le gardaient pas. La voix dominatrice s'infléchissait du commandement au conseil. Elle explosait encore en éclats brusques, en accents de colère, jetés par le prime-saut de la nature qu'interrompaient d'aussi brusques si-

lences, comme après les sautes du vent les accalmies dans les arbres du jardin.

Guiton s'en étonnait. Elle disait à ma mère :

— Maître Brangnette a quelque chose qui le travaille, en dedans, Mame Hélène. Faudrait peut-être voir à quérir le médecin.

Ma mère la tranquillisait :

— Ce n'est rien, Guiton, non, ce n'est rien. C'est l'âge.

Et elle paraissait si sûre d'elle-même, elle vaquait avec un calme si serein aux besognes coutumières, que Guiton se rendait avec de petites mines pitoyables :

— C'est vrai qu'il prend de l'âge, notre Maître ! Ah ! si vous l'aviez connu, il y a vingt ans, du temps de la diligence et de l'hôtellerie ! Quel homme c'était, Mame Hélène !

Ce naïf compliment de Guiton m'inspirait une joie mêlée d'orgueil.

J'aimais tendrement mon père et ma mère, mon père d'une vaillance si constante au travail, d'un caractère sans aspérité, d'une bonté si profonde — il ne grondait jamais, toujours prêt aux condescendances à l'égard de tous, même de ses enfants — ; ma mère si vigilante et digne, d'un esprit si cultivé, d'une âme si forte, qui avait un air de sainte en un vitrail. Je leur ai voué un culte. Leurs images rayonnent dans mon souvenir comme deux icônes dorées dans leur chapelle. Mais je ne les voyais guère qu'aux heures des repas, l'un retenu au dehors par ses charriages et ses labours, l'autre occupée au foyer par le ménage, la couture, et les soins des plus jeunes, Emeline et Madeleine.



Grand-père était mon compagnon de tous les jours et de toutes les heures.

Je l'admirais. Il apparaissait à mon imagination comme un de ces patriarches de la bible illustrée à qui Dieu parlait du milieu d'un buisson de feu ou du haut de la montagne, parmi les éclairs et les tonnerres. Quand Guiton disait « Il prend de l'âge, notre Maître », je souriais, incrédule. Grand-père était immuable et beau. Je l'avais toujours vu pareil.

Nul autre à Châteleine, ni M. Pantier, ni M. Soiron, ni M. Ransonnet, ne l'égalait en majesté. Ils étaient petits auprès de lui, et sauf M. Pantier, qui osait amicalement le contredire, s'inclinaient quand il avait parlé.

Il m'avait fait danser sur ses genoux, en me chantant l'histoire de Colas Robin et de la servante qui ne sait pas danser. Et maintenant il me menait avec lui dans les prés, dans les champs, dans les bois. Et il me baignait dans la poésie de la terre.

\*  
\*\*

Un jour il me dit :

— Petit, La Couenne est malade — La Couenne était le sobriquet du vacher qui, pour six sous par jour, menait paître nos vaches et les gardait — Il a le typhus. Le voilà dans son lit pour longtemps, s'il en réchappe.

Je ne savais pas ce qu'était le typhus et je n'aimais pas La Couenne qui ne manquait jamais une occasion de me faire des pieds de nez en me tirant la langue. Une manie qu'il avait. Elle me mettait hors de moi. Tout de même le typhus ! Je m'efforçai de prendre une mine de compassion, tel un St Jean au pied de la croix, mais je me sentais une pitié plus grande pour les vaches que pour La Couenne. Qui les mènerait à la pâture ?

Grand-père reprit.

— Veux-tu, Petit, que nous allions nous deux garder les vaches ? Ce sera une façon de nous rendre utiles.

Si je voulais !

Grand-père prit son bâton des champs, un rondin d'épine, noué au poignet par une cordelière de cuir. Je portais le fouet comme un sceptre. Grisette et Rougeaude se comportèrent comme des personnes graves, qui connaissent le prix du temps. Seul, le veau, qu'on appelait Gaston, s'écarta des chemins, courut de ci de là dans les betteraves ou les éteules, me donna des suées. Une fois au pré, il s'assagit et suivait sa mère en mordillant les herbes.

Quand je me rappelle cette première garde au pré des Pinsons, cette première garde et les autres qui suivirent pendant l'automne — car La Couenne, réchappé de son typhus, ne put reprendre qu'au printemps son service — c'est dans mon cœur une ronde de matins bleus et de soirs mauves où mon grand-père prend le visage d'un de ces pâtres de Théocrite ou de Virgile qui plus tard ont déchaîné dans mon imagination une rêverie passionnée.

Avec lui, je cherchais, dans la mousse, qui ronge la prairie, les nids d'abeilles sauvages, et leurs gâteaux de miel ronds comme une pelote. Ou bien il m'apprenait à fabriquer de minuscules selles de jonc et à tresser les osiers en forme de corbeilles de poupée.

Les coudriers me fournirent des arcs et des flèches, les sureaux des canons à air dont les projectiles étaient des fibres de chanvre mâchées en boules, les saules des sifflets à trois trous, rustiques flûtes de Pan, d'où



je tirais des musiques monotones qui me semblaient divines.

D'autres fois, de minces palettes fixées sur un axe de bois, je construisais de mignonnes roues de moulin, qui, suspendues par deux petites fourches, tournaient au fil de l'eau. Et je demeurais des heures, accroupi dans les plantes aquatiques, à contempler le giroitement continu de ces aubes lilliputiennes, bercé par les maigrelets borborygmes du courant.

Les aigrettes brunes des joncs frissonnaient. Les feuilles réniformes des populages tremblaient sur leurs tiges grasses. Et les sagittaires secouaient leurs carquois de sagettes vertes, au fer tendu vers l'azur.

Toutes ces sensations, entrées en moi profondément, comme elles renaissent à mon appel, avec leurs nuances délicates, leurs mouvements harmonieux, leurs musiques magiciennes ! Après tant d'années leur enchantement émeut ma sensibilité jusqu'à me faire redevenir le petit garçon de jadis.

Quand venaient les soirées fraîches, on allumait des feux et on faisait la « cuite ». La forêt proche fournissait les genêts, les brindilles, les rondins de bois sec ; le champ voisin, les pommes de terre, qu'on cuisait sous la cendre en robe des champs et dont on mangeait, toutes chaudes, la chair jaune, fumante, et même les pelures en écailles à demi-calcinées. Des brumes blanches tissaient leurs écharpes au-dessus du ruisselet. La fumée montait, droite, comme celle des camps volants, pour se mêler aux ombres mauves du soir. Assis devant le feu, les flammes plaquaient des reflets rouges mouvants sur le visage tanné de grand-père, qui prenait des airs de mage oriental.

D'autres fumées se levaient dans la campagne, d'autres feux trouaient de leur œil de bœuf sanglant les murailles de la nuit. On entendait des cris, des appels, des grondements de chariots roulants et, tout près, les déchirures répétées de l'herbe sous la dent de Grisette et de Rougeaude.

Nous étions seuls, loin du village, perdus comme les premiers hommes dans la solitude du monde. Les paroles échappées de nos lèvres semblaient s'enfoncer aussitôt et chavirer dans le silence.

Un son lointain de cloches. Les *ave*. On s'en retournait vers la maison, laissant derrière soi un petit tas de cendre grise sur le plateau de terre noire et, plus on approchait du village, plus on percevait nettement la rumeur des hommes et des bêtes, avec les rectangles jaunes que dessinaient les fenêtres éclairées et le fumet âcre des oignons roussis pour la soupe et des lards frits pour les platées de pommes de terre.

Dieu ! que la soupe était bonne, après cela, et le sommeil plein, peuplé d'abeilles, de flûtes et de moulins d'eau ! Et combien je souhaitais que le typhus emportât à jamais La Couenne qui me faisait des pieds de nez en me tirant la langue.

Mais grand-père me gronda. Je commettais un péché grave en souhaitant du mal à mon prochain. Et, sans trop comprendre comment cette méchante Couenne pouvait être mon prochain, je ne parvenais pas à arracher de mon cœur le souhait homicide.



## CHAPITRE II

Une après-midi, quand, les regains engrangés, la coutume ancienne autorise à laisser paître les vaches à vau les prés, comme au temps des pâtures banales, grand-père me conduisit dans la forêt.

Ce n'était pas la première fois que j'y pénétrais. Je m'y étais aventuré au printemps, avec Torine Massier et Louis Thirion, à la cueillette des fraises et à la quête des nids. Mais nous n'en quitions guère la lisière, épouvantés par les ombres qui dessinaient sur l'humus leurs formes bizarres, les branches qui nous fouettaient les joues et les voix qui nous hélaient, des voix inconnues et profondes, lointaines. A chaque instant, nous raccourions à l'orée lumineuse où, réconfortés par la vue des champs, des hommes, des maisons, nous secouions, avec les brindilles emmêlées à nos cheveux, toutes nos terreurs.

Cette fois, c'était l'automne.

— Regarde, Petit, m'invita grand-père.

Du haut de la colline, notre œil découvrait un vaste panorama.

Au-dessus, le vaste ciel, rond comme une cuve de turquoise renversée, avec de larges filets mauves sur les bords, A nos pieds, la dégringolade brune par l'escalier des talus, des champs dépouillés, la dolente paresse verte des prairies, la draperie bleu sombre des sapins qui se dressent à l'orée du bois, gardiens vigilants du mystère. Au-delà, c'était la mer immense des feuillages, aux vagues mouvantes et rousses, avec des trous d'ombre où s'éteignait le regard, des crêtes arrondies cas-

quées de cuivre et d'or, que le soleil faisait flamber, et l'indéfini moutonnement qui se prolongeait très loin, là-bas, pour se fondre dans une buée violette.

— Est-ce beau ! disait grand-père. Quelle grandeur !

Je courais à ses côtés par le raidillon. A mesure de la descente, les confins lointains s'effaçaient, et le bois semblait monter vers nous, droit comme un mur.

— Vois-tu, Petit, continuait mon guide en son monologue, les terriens de chez nous ne connaissent pas la beauté de la forêt. Parce qu'elle leur fournit leur affouage pour l'hiver, le charme pour les manches de leurs outils, le chêne pour la charpente et le meuble, le coudrier pour leurs bannes, la bruyère et la fougère pour la litière des étables, bref tous les produits forestiers de quelque utilité prochaine et pratique, ils en apprécient les profits sans en admirer la splendeur. Dans leur cœur la passion du gain étouffe le sentiment du beau et du grand. S'ils le pouvaient, ils défricheraient la forêt pour en faire de la terre à blé, de la terre qui rapporte et qui paie. Pourtant...

Il se tut, poursuivant en lui-même sa songerie. La forêt approchait. Nous entendions maintenant sa houle bruissante, comme une large symphonie, musiques mystérieuses, fascinantes comme la magie d'un charme, et qui tirait à elles nos pas muets sur la terre molle. A peine dépassés la pineraie et les premiers taillis, l'ombre violette nous enveloppa et la rumeur bourdonnante ferma nos oreilles aux bruits des champs. Solitude. Recueillement. Impression instinctive de mille présences invisibles. La compagnie de mon grand-père bannissait de mon cœur la crainte. Cependant j'avançais, les yeux



aux aguets, prêt, dès la moindre alerte, à me jeter dans ses jambes.

— Regarde, disait-il.

Je ne reconnaissais pas sa voix, amplifiée par le silence et par l'écho, et pourtant étouffée comme par le recul de l'éloignement.

— Regarde la splendeur de ces feuilles qui vont mourir. Quelle variété de tons et de nuances ! Le brun foncé des chênes, taches de sang caillé, le roux ocreux, des hêtres, plaques de cuivre battu, le rouge incarnat des cornouillers, lancéoles de flamme, le jaune pâle des bouleaux, lamelles d'or allié d'argent, et ce bleu vineux des chèvrefeuilles, pareil aux veines d'un homme à l'agonie. Comme elles se font belles pour mourir, les feuilles ! Regarde, Petit. Comme si elles avaient la pudeur de mourir en beauté avant la putréfaction de l'humus.

Si mes yeux s'émerveillaient de cette féerie des couleurs, mon esprit ne comprenait pas le sens des paroles de grand-père. Pourtant ces paroles pénétraient en moi, se posaient dans mon inconscient, où je les retrouve avec leur signification prophétique. Lui aussi rêvait de finir en beauté, grand devant la mort comme il l'avait été durant sa vie.

— Crois-tu, reprenait-il, qu'ils se soient jamais penchés sur ces merveilles, les autres ? Des feuilles mortes, ça n'est bon qu'à ramasser, si le garde des bois le permet, pour remplacer la paille des paillasses ou la litière des étables. Le reste, pourriture et fumier pour les arbres. Ils ne voient que ça.

Est-ce vrai qu'ils ne voient que ça ?

Depuis, j'ai interrogé des hommes cultivés qui ont vécu toute leur vie parmi les terriens. Ils m'ont répondu.

— C'est vrai et ce n'est pas vrai. Les paysans sont des hommes comme les autres, avec des sens, un cerveau et un cœur. Ils aiment les belles choses et les bonnes choses. Mais leur vie est trop encombrée, soumise à trop de servitudes vulgaires, entraînée dans un tourbillon de besognes mécaniques et pourtant nécessaires. Ils n'ont pas le temps de se regarder sentir et vivre. S'émerveiller devant la beauté du monde est un luxe que leur misère ne connaît pas. Ça ne veut pas dire qu'ils ne sentent pas cette beauté. Ils la sentent. Ils la respirent. Elle entre en eux inconsciemment. Elle leur fait une richesse sentimentale, inexploitée, inexprimée, jusqu'au jour où quelque fils prédestiné par son étoile ou par la muse entonne sur la flûte de roseau le chant divin. Ce jour-là, c'est tout le trésor amassé dans l'inconscient de plusieurs générations, trésor enfoui au fond des cœurs, trésor ignoré, mais réel, qui se révèle dans les œuvres d'or d'un Virgile ou d'un Mistral.

De quel ancêtre grand-père tenait-il son sens de l'exaltation devant la beauté du monde ? M. Pantier lui disait parfois :

— Que n'avez-vous étudié, Jean-Josse. Vous avez l'âme d'un poète.

Grand-père souriait et ne répondait pas.

Nous longions le petit ruisseau de la Rouge Eau. La fuite claire de son cristal courait sur un lit de cailloux ferrugineux dont la teinte rougeâtre a donné son nom à la rivelette. Parfois une feuille de hêtre ajoutait sa tache de rouille dansante aux reflets du fond. Des épilobes aux épis écarlates, en touffes sur les bords, et qu'al-



lumait à travers les feuillages un rai de soleil, complétaient de leur nuance sœur la merveilleuse symphonie.

Soudain à un détour du sentier nous pénétrâmes dans une manière de cirque ouvert seulement d'un côté par une gorge étroite. Des rochers en constituaient les gradins abrupts, vêtus de mousses et de lierre. De grands hêtres enfonçaient entre les fentes des pierres leurs racines noueuses. Leurs troncs verts montaient vers le ciel, dominateurs et magnifiques, avec la majesté de prélats chapés de pourpre. Ici la solitude s'épaississait. A part la maigre chanson de la Rouge Eau et, au-dessus de nos têtes, la rumeur des feuilles, nul bruit ne pouvait nous atteindre. Nous étions comme perdus dans une mer de silence infini.

Nous nous assîmes sur la mousse et, tandis que, j'écaillais des faînes, grand-père me parla.

— Regarde, Petit, le grand hêtre du milieu. Tâche de le comprendre. Une faîne a germé là, dans la fente du rocher, elle a taraudé la pierre, sa mince racine a pénétré toujours plus avant à la recherche de l'humus, et sa tige grêle d'un gris argenté a tendu vers la lumière ses feuilles comme des ailes. Des hivers ont passé. La pluie, le vent, la neige, le gel, les bêtes ont attaqué le jeune plant. Il a résisté. Quelle volonté de vivre ! Quelle persévérance dans son ascension ! Il était limité par le roc même dans les éléments nécessaires à sa subsistance, à sa croissance, à son épanouissement. Il a fendu le roc. Et quand il n'a pu le fendre... Regarde cette grosse racine. Elle a rampé sur la pierre trop dure maintenant prisonnière de son bras noueux. Elle est venue s'enfoncer dans le sol meuble et riche. Et son fût ? Vois comme il est droit, sans une déviation ni



d'un côté ni de l'autre. Parce qu'il est raciné dans la pierre. on lui pardonnerait une défaillance dans la forme. Il n'en a pas. Il ne l'a pas voulu. Ses feuilles par leur légèreté et leur soif de lumière ont aidé à son élan. Maintenant qu'elles ont accompli leur office annuel, elles vont tomber sur le sol, l'enrichir pour la poussée des sèves du printemps et d'autres feuilles viendront, et après elles d'autres encore qui toutes par leur fidélité au devoir de leur fonction contribueront à faire de ce hêtre un arbre sain, puissant et beau.

Si j'écrivais ces notes de souvenirs pour d'autres que moi, on serait tenté de s'étonner que de tels propos sortissent de la bouche d'un terrien, fût-ce d'un grand terrien d'autrefois, à qui l'expérience de l'âge, l'habitude de la méditation et le commerce des hommes cultivés avaient pourtant valu un singulier affinement de l'esprit et une haute élévation du cœur. Mon père, ma mère, M. Pantier, M. l'Abbé Mignet, tous ceux qui ont vécu près de Jean-Josse Brangnette, reconnaîtraient dans ces paroles ses pensées, ses sentiments et jusqu'au son grave de sa voix

Devant le hêtre du cirque de rochers où nous étions assis, quand grand-père exposait le déroulement de sa méditation sur les conditions de la vie du bel arbre, c'est encore à sa propre vie qu'il songeait. Lui aussi avait subi les âpres nécessités de l'existence, enduré les gênes du dehors et celles, plus obscures, du dedans, supporté souvent sans patience les déboires, les tribulations, les deuils. Et lui aussi, obstinément, avec sa volonté tenace et son espoir toujours vert, avait vécu une vie droite, imprégnée de grandeur et de noblesse. Acceptation



stoïque d'une part, d'autre part élan de l'âme qui impose un redressement continu.

Plus tard je suis retourné au cirque de rochers près de la Rouge Eau, dans la forêt. J'ai retrouvé le beau hêtre dans la joie du printemps ou la gloire de l'automne. La même rumeur infinie berçait mes souvenirs. Et s'y mêlait la voix grave qui déchaînait en moi une musique large et frémissante.

En ce temps-là j'admirais sans comprendre, mais les âmes d'enfant ont un tel don d'émerveillement que la beauté et la grandeur les ravissent et, en les ravissant, les inondent de lumière.

Nous poursuivîmes notre promenade. En passant, grand-père inclinait des plants de coudriers pour me permettre d'y cueillir les noisettes oubliées. Ou il m'enseignait les champignons comestibles, les girolles, les bolets, les cêpes, les clavaires, et les vénéneux, les tue-mouches, les chanterelles orangées, les satans. Nous suivîmes les sentiers de la tenderie, organisée en commun par M. Mignet et M. Pantier, qui étaient friands de grives. Parfois nous arrivait avec des échos répétés le bruit d'un coup de fusil qui me faisait tressaillir, et figeait un instant mes pieds sur la mousse.

Sur une éminence couverte de bruyères fanées, un amoncellement de larges moellons gris dénonçait les ruines d'un vieux donjon. Quelques substructions seules, enfoncées dans le sol, subsistaient, marquant le dessin de l'édifice. Des fougères, des scabieuses, des linaires s'accrochaient aux déjoints des pierres. Des buissons croissaient à l'emplacement des cours et des pièces de l'habitation. La forêt avait reconquis son domaine. Sur le plateau d'un soubassement de tour, se dressait un

magnifique épicea, ébranché jusqu'à hauteur d'homme et qui montrait sur son écorce rouge des signes tracés au couteau, à moitié effacés par des coulées de résine. Grand-père les déchiffra. C'était des lettres majuscules. Elles formaient deux noms : PIERRE-MARIE, encadrés d'une bordure également découpée dans l'écorce.

Un amoureux sans doute, bûcheron ou pâtre, prenant l'arbre pour confident, les avait gravés là.

Grand-père riait.

— Tu vois, Petit, l'homme éprouve de quelque manière le besoin de durer. Les uns font graver leurs exploits dans le marbre ou l'airain. Celui-ci a gravé lui-même sa pensée d'amour dans l'écorce de l'épicea. L'inscription a grandi avec le tronc. Les lettres se sont amplifiées en hauteur et en largeur avec les années. Elles finiront par s'effacer, comme s'est écroulé ce vieux donjon, autrefois gloire d'une famille puissante. Ah le temps est un maître redoutable, à qui nul n'échappe. Heureux qui a profité des années...

Presque toujours ses propos finissaient ainsi par une phrase où se guindait la pédanterie d'une leçon. Manie de chef un peu hautain et dédaigneux, elle provoquait, chez ma mère, des agacements dont je fus bien souvent le témoin interdit ? Mon père, par l'effet de l'accoutumance, n'y voyait pas malice. Quant à moi, la solennité que grand-père donnait à ces leçons m'inspirait une haute idée de mon importance. J'en concevais un orgueil puénil. Je m'en glorifiais auprès de ma sœur Nénette et de nos compagnons de jeu Torine Massier et Louis Thirion, à qui je répétais à ma manière les propos glorieux.

Le soleil baissait. Les ombres des grands arbres s'allon-



geaient dans les clairières, et, dans les sous-bois l'ombre épaisse semblait monter de l'humus noir avec la fraîcheur de l'air.

Il nous fallait regagner les prairies, retrouver Grisette, Rougeaude et Gaston dans le vaste troupeau des bêtes non gardées. Sortirions-nous de la forêt avant la nuit qui tombe vite en cette saison et qui ménage aux égarés des bois les surprises de son épouvante ? Je nous croyais perdus très loin. En trottinant la main dans la main de grand-père je jetais à la dérobée des regards en arrière. Des bruits furtifs, la chute d'une feuille, le frôlement d'une branche ou le saut d'un lapin sur la mousse, tout m'inquiétait comme si j'avais eu à mes trousses les sylvains et les fées de la forêt du soir.

En quelques minutes nous arrivâmes à la pineraie. Encore une fois, à la vue des champs, des bêtes qui paissaient d'un air tranquille, de trois vachers dont on n'apercevait que les faces rougies par les reflets d'un feu, toutes mes terreurs s'évanouirent. Je ne gardai plus dans mon imagination que l'enchantement de la sylve automnale.

### CHAPITRE III

Cet hiver-là on décida de me mettre à l'école du maître.

Pendant deux ans j'étais allé avec Nénette m'asseoir sur les bancs de la petite classe, que tenait Sœur Casimir, une grande femme au masque anguleux, qui gardait de son vieux village du pays messin, avec une voix rude, une prononciation déformée par le patois allemand.

Elle nous faisait peur. Elle avait pourtant des yeux bleus très doux. Et parce qu'elle prodiguait des soins aux malades — car elle connaissait les simples et en composait des tisanes magiques — le pays l'aimait et la vénérait. Mais quand son signal de buis frappait le pupitre et qu'elle nous ordonnait de dormir, toutes les têtes ébouriffées se nichaient au creux des bras repliés sur le banc. Elle récompensait les plus sages par un bon point de carton enluminé ou par un beau doigt. Cela consistait à plonger son doigt mouillé dans une boîte de bonbons roses en menus globules qui adhéraient aux deux premières phalanges de l'index.

— Un beau doigt, maman, j'ai eu un beau doigt.

— Bravo, Pierrot. Tu es un brave garçon. Et Nénette ?

— Oh ! Nénette, elle en a eu deux. Parce que ses doigts sont plus petits. N'est-ce pas, Nénette ?

Tout de même, j'étais trop grand maintenant et insupportable. Tracer des bâtons sur l'ardoise, ânonner des ba be bi bo bu et dormir surtout, dormir au commandement comme un mioche, j'en étais venu à mépriser Sœur Casimir, cette grande bringue, amie de la schlague



et les filles, peureuses et toujours battues dans les jeux de mains.

— Jeux de vilains ! criait la Sœur.

Un matin, grand-père me conduisit à l'école du maître. J'avais eu beau protester que je voulais devenir un laboureur comme papa. Grand-père m'avait sermonné.

— Crois-tu donc, Petit, que pour être laboureur il faille rester nigaud ? Veux-tu demeurer ignorant comme La Couenne, qui ne sait ni lire ni écrire, et ne sera jamais qu'un valet. Un Brangnette ! Et un Jean-Pierre Brangnette ! Voyez-vous ça ?

Que répondre ? Je vous le demande.

On m'avait donc fait faire par le charpentier une boîte en bois blanc pour mes cahiers, mon ardoise et mes livres. On me l'avait mise sur le dos retenue à l'épaule par une courroie. Et de la sorte affublé, pareil à un corporteur des grandes routes, je montai avec grand-père les marches de pierre qui mènent à l'école.

Le maître était jeune et sévère. Je sens encore la brûlure de sa règle sur le bout de mes doigts et mes joues ont gardé le souvenir de claques retentissantes. C'est par le bout des doigts et les tissus génaux qu'il nous faisait entrer dans le corps l'orthographe et l'arithmétique, l'obéissance et le respect.

Il faut convenir que la méthode avait du bon. Elle me réussit. Grand-père se rengorgeait. Il énumérait avec fierté mes succès.

— Jean-Pierre deviendra quelqu'un, disait-il à M. Pantier. Il fait des progrès rapides. Il est doué pour les études. Il fera honneur aux Brangnette.

A quoi M. Pantier répondait :

— Vous en ferez un instituteur.

— Un prêtre, disait l'oncle Jean.

Ma mère se taisait. Mais elle me regardait avec des yeux humides, pleins de lumière, en me caressant les cheveux.

— En tous cas, reprenait grand-père, il ira loin. C'est moi qui vous le dis.

Pauvre grand-père ! Il est allé loin en effet, ton petit Jean-Pierre, mais non dans le sens de ta pensée. Bien souvent, aux heures moroses de la grande ville, il rêve du temps passé, avec la nostalgie du vieux village, de la ferme et des champs.

*O Fortunatos nimium...*

\*  
\*\*

Quand je rentrais de la classe, après les batailles de neige et la griserie des glissades sur la glace, je courais à la grange — Ta pa Ta pa, Ta pa Ta pa — quatre fléaux battaient le grain. Les hommes, les manches retroussées, avançaient et reculaient deux par deux, observant la cadence et frappant les épis. Le blé d'or sautait. Ses jets brusques me piquaient les joues, et les batteurs riaient du geste de mes mains abritant mes yeux. On liait la paille. Je me vautrais sur les bottes amoncelées en imitant le hennissement des jeunes poulains. Et dans le coin de la grange le blé mêlé aux balles montait en un cône doré.

Un jour il y eut cinq batteurs au lieu de quatre.

La neige avait tombé en abondance. Elle couvrait les bois et les champs d'une couche démesurément épaisse, qui dérobait les lignes du paysage, comblait les creux des ravins, effaçait les contours des talus, si bien que les collines voisines s'arrondissaient comme



d'énormes ballons blancs, d'un blanc bleuté, sous le ciel gris. Elle avait aussi aboli les chemins et même les grandes routes. Seuls les hauts peupliers, coulées de givre blanc sur la neige blanche, en marquaient les vagues linéaments. Plus de rouliers. On avait bien essayé de dégager la route par le travail des sorcières. Ces sortes de traîneaux à double soc suffisaient aux neiges ordinaires. Les sorcières restaient enlisées aux deux bouts du village. Nous allions les voir comme des curiosités. Bientôt elles ne furent plus visibles dans leur sépulture blanche.

C'est au début de cette étonnante tombée de flocons, que l'on a longtemps appelée la grande neige, que Minique était arrivé à la ferme.

La soupe du soir fumait sur la table. Les batteurs en grange assis avec mon père et mon grand-père se signaient du bout de la cuiller, quand la porte s'ouvrit et l'on vit, dans le tambour d'entrée, une forme qui secouait la neige de sa houppelande, de son chapeau et de son sac. Ce bonhomme Noël, c'était Minique. Il dit :

— Bonsoir Maître Brangnette et la compagnie.

Ses joues creuses d'un bleu violet jetaient avec peine les mots essouffés. A chaque poil de sa barbe tremblait une goutte de neige fondue. Les cils de ses yeux, mouillés aussi, battaient vivement. Et aussitôt entré il se laissa choir sur une chaise de bois près de la porte.

— Fourbu, souffla-t-il, je suis fourbu. Je ne pourrais plus faire dix pas. Excusez-moi.

Grand-père se leva.

— Voyons, Minique, voyons.

Il lui tapotait doucement le dos.

— Ce n'est guère du temps pour cheminer, me semble. Le chemineau fit un effort, leva la tête. Ses mâchoires claquaient dans le tremblement de sa barbe.

— Non certes, M. Brangnette, ce n'est pas du temps.

— Cet homme va tomber, dit un batteur.

— Une goutte le remettra, fit un autre.

Guiton apporta la goutte. Minique en avala deux coup sur coup.

— Bien le merci, ça va mieux.

Il se redressa. Mais on voyait qu'il était épuisé, fourbu, comme il disait, malade peut-être.

Ma mère n'avait pas quitté la cheminée. Quand je m'en aperçus son indifférence m'étonna. Car elle était charitable et je l'avais toujours vue accueillir avec bonté les pauvres. J'ai su plus tard que Minique n'était pas un pauvre comme les autres et que sa présence avait de quoi inquiéter la maison. Pourtant elle commanda à Guiton d'ajouter une assiette, ce que fit la servante en rechignant, tandis que grand-père posait longuement vers la cheminée un bon regard chargé de bienveillance.

Je m'étais rapproché. Les hommes lampaient leur soupe épaisse, parlaient du travail de la journée, vantaient l'abondance du blé battu. Des coups de la rafale secouaient les vitres. A chaque coup Minique bombait le dos, comme s'il se fût encore trouvé dehors.

— Demain il n'y aura plus de route, dit quelqu'un.

— Temps du diable, fit Minique. La route n'est déjà plus praticable dans la vallée.

Et il se mit à conter la détresse des villages, séparés maintenant du reste du monde, les communications coupées, des maisons même ensevelies que les maires avaient ordonné de dégager par des corvées d'hommes armés



de pelles. Lui-même s'était égaré dans les bois. Il savait pourtant les chemins et les sentiers. Il avait cru y laisser sa peau. Ses jambes ne le portaient plus. Ce n'est qu'en arrivant près du Bon Dieu de Pitié qu'il avait reconnu sa route et vu flamber la lumière aux fenêtres de la maison des Quoire. Il n'était que temps. Il s'était traîné jusqu'à la ferme Brangnette, mais, tonnerre du diable, non sans peine. Il remerciait la bourgeoise de sa bonne soupe qui l'avait retapé. Il finit en bénissant le temps passé où l'on avait des jambes de vif argent.

— Pas vrai, Maître Brangnette ?

— C'était le bon temps, répondit mon grand-père. Et il répéta : Oui, c'était le bon temps.

\*  
\*\*

Le lendemain matin tandis que, dans la salle, je préparais ma boîte pour l'école, j'entendis par la porte entrouverte de la cuisine ma mère et grand-père qui parlaient.

Ils étaient seuls, Minique encore couché dans le fond de l'écurie sur la paillasse des valets, mon père déjà dans les étables avec Guiton pour le soin des bêtes.

La neige avait encore monté pendant la nuit. Dans le jardin, son niveau atteignait le milieu de la première vitre de la fenêtre. Les moineaux voletaient, éperdus, d'un cheneau à un autre cheneau, sans nourriture.

— Hélène, disait mon grand-père.

— Père ?

— Je voudrais vous demander... Ce pauvre homme de Minique.

Il hésitait, fit une pause. Un bruit de casseroles remuées combla le silence. Ma mère, de la voix qu'elle prenait pour me gronder, répondit :

— Un pauvre homme ? Dites : un fainéant, Père, un propre à rien qui a toujours abusé de votre bonté.

— Pauvre homme, tout de même. Et le mettre à la porte par cette neige...

— Vous ne comptez pas nous l'imposer ici, et le nourrir, pendant des semaines ! Ce n'est pas à faire.

Un silence encore pendant lequel des pas allaient et venaient dans la cuisine. Puis de nouveau la voix de grand-père :

— Hélène, vous êtes pourtant une femme charitable. Les pauvres...

— Qu'il travaille ! coupa ma mère. Nous avons là trois manœuvres qui battent avec François. Nous les payons, ces hommes. Et celui-ci on le logerait, on le nourrirait à regarder les autres ! Non, Père, non, et encore non.

— Et s'il travaille ?

— Le voudra-t-il ? S'il le veut, le pourra-t-il ?

A ce moment, je pénétrai dans la cuisine. Tous deux se turent. Debout près de la table, grand-père se grattait le front. Ma mère se penchait sur ses casseroles.

\*

\*\*

Ta pa ta pa ta, ta pa ta pa ta. J'avais perçu déjà à la cadence allongée d'un ton qu'il y avait à la grange cinq batteurs au lieu de quatre. Minique était le cinquième. Il avait donc consenti au travail. A chaque coup de fléau, il ahanait sous l'effort. Des gouttes de sueur coulaient sur son front et sur ses joues, plaqués



de poussière, et parfois il manquait son coup, déterminant dans le rythme une rupture que soulignaient les rires des hommes et les quolibets.

— Hé ! Hé ! Minique, à l'ordre !

— Tu bats mieux la semelle que le fléau.

— Sapré rentier !

— T'auras des ampoules tout à l'heure.

— Métier du diable ! ripostait Minique. J'aime mieux...

Mais il n'achevait pas et recommençait l'airée nouvelle.

Quand le monceau conique devenait encombrant, on apportait le van. C'était un de ces vans nouveaux avec une roue de palettes enfermée dans un tambour, qui soufflait l'air dans les cribles. Une manivelle actionnait en même temps la roue et imprimait aux cribles un mouvement de va-et-vient. Minique emplissait les corbeilles, les vidait dans l'entonnoir. Les balles et la poussière volaient d'un côté, le beau grain jaune coulait derrière avec un bruit doux. Et mon père, doré de poussière et de paillettes, souriait à la coulée blonde et se frottait les mains.

Une nuit, le vent tourna. La neige fondait par en-dessous. On entendait dans les rigoles des gargouillis d'une eau qu'on ne voyait pas. La couche croula peu à peu. Les sorcières découvertes reprirent leurs services sur la grande route et bientôt livrèrent aux chariots un passage libre entre deux murailles de sucre fondant.

Chaque matin Minique observait le ciel, examinait le coq du clocher, suivait les progrès de la fonte. Il n'avait plus le cœur à l'ouvrage. En vérité il ne tra-

vaillait qu'à son corps défendant. Mon père et ma mère tentaient de le chapitrer.

— Voyons, Minique, le pain gagné à la sueur de son front n'a-t-il pas meilleur goût au palais ? Vous êtes encore robuste, Minique. Et il y a de l'ouvrage à la ferme. Nous vous gagerions à l'année. Au moins vous ne devriez rien à personne. Et vous connaissiez la fierté d'être un bon ouvrier, un homme, quoi.

Grand-père souriait, sans rien dire, et regardait Minique. Le chemineau, mal à l'aise, se déhanchait sur son siège comme un enfant pris en faute et qu'on tance. La prunelle élargie de ses yeux fixait devant lui le cadre de la fenêtre. De gros flocons sans hâte, comme en une flânerie blanche, se collaient aux vitres, y dessinaient des étoiles de cristaux, étoiles mouvantes qui descendaient pour s'éteindre sur le rejet d'eau, d'autres s'allumaient de même, d'autres encore, dans un scintillement renouvelé, provocateur.

La poitrine de Minique se gonfla et se dégonfla en un soupir.

Le lendemain matin il était parti.



#### CHAPITRE IV

Le dimanche avant la Noël, au village de Mirmont, on devait jouer le *Jeu de la Nativité*. La coutume de ces représentations s'était perdue depuis 1793, quand les Jacobins firent la chasse aux prêtres et à tout ce qui sentait l'église. Les vieux et les vieilles se souvenaient de leur enfance et parlaient du jeu avec admiration. Pendant les quinze derniers jours de décembre, des troupes d'acteurs ambulants parcouraient la région, s'arrêtaient dans les grandes fermes et les auberges, où ils comptaient trouver public complaisant et quête fructueuse. Dans les villages, ils s'adjoignaient des acteurs secondaires, la figuration des pâtres, des serviteurs et des enfants, qui jouaient pour la gloire ou une part minime du profit.

Renouvelé des confréries du Moyen âge, le jeu piquait les curiosités. L'annonce en était faite au son d'une poêle frappée d'une grosse clef, par un berger vêtu à l'antique, d'une peau de mouton, comme le Saint Jean-Baptiste des images.

En récompense de nos succès d'écoliers, grand-père promit de nous y mener, Nénette et moi. Huit jours à l'avance, cet événement enchanta notre imagination. Nous en parlions sans cesse comme d'un prodige.

Après les vêpres, nous partîmes en cabriolet pour Mirmont.

Grand-père avait son grand manteau à col de renard. Ma mère nous avait ficelés dans des châles de laine. Nénette sous sa capeline bleue, moi-même sous mon passe-montagne gris, ne montrions de notre visage que les pommettes rouges et les yeux piqués du point bril-

lant de la joie escomptée. Le cheval trotait, le bruit de ses pas étouffé dans la neige qui craquait sous les roues. Le vent du nord soufflait. Aux branches des peupliers, sa main froide cueillait des rais de givre qui se brisaient dans leur chute, étalant sur la neige durcie aux pieds des arbres leur pluie de cristaux. Grand-père tenait les rênes hautes, attentif aux oreilles du cheval, et parfois nous regardait en souriant.

— Vous n'avez pas froid ?

— Oh ! non, grand-père.

Autant que nos châles, le rêve nous tenait chaud. De l'azur cendré tombait sur la neige des collines et des bois, une lumière tamisée, très douce, vivante. Telle avait dû être jadis la lumière éparsée autour de Bethléem. Grand-père nous figurait fort bien un roi mage. Nous étions ses serviteurs. Et nous allions voir l'enfant.

\*  
\*\*

A l'auberge de Mirmont le roi mage remisa le cabriolet dans la grange, détela le cheval, le mena à l'écurie, lui servit un picotin d'avoine. La salle s'éclairait de deux lampes à pétrole. Les abat-jour versaient leurs feux jaunes sur les groupes les plus proches, mordorant le rouge des visages. Paysans en blouse, jeunes hommes en veste, jeunes filles en corsage de couleur, femmes engoncées dans des châles noirs.

L'aubergiste allait d'une table à l'autre, serrait des mains, accueillant, jovial, avec des propos plaisants et une malice dans ses yeux qui supputaient l'abondance de la recette. Deux servantes en tablier bleu, remplissaient les verres de vin rosé et les bols de café chaud.

On nous montra des bancs rangés devant l'estrade où



déjà des enfants se tenaient attentifs à la scène encore vide. Elle représentait une étable, sa mangeoire et son ratelier, le dessin d'un bœuf et d'un âne découpés dans du bois, et, au-dessus, une étoile en papier jaune, transparent, où brûlait une veilleuse.

Non loin de nous, grand-père prit place à une table auprès de trois vieux fermiers de ses connaissances qui fumaient des pipes en devisant.

Quand ils se fatiguaient de regarder l'estrade, les enfants s'amusaient du spectacle de la salle. Elle était pleine de voix, de bruits de verres et de fumée. Une chaleur moite allumait les faces que le froid avait mordues.

Des chut ! prolongés sifflèrent. Peu à peu les bruits décréurent. Le silence se fit.

Les acteurs du jeu parurent sur l'estrade. Deux anges en tunique bleue, avec une étoile de métal blanc au diadème et deux longues ailes de papier rose aux épaules, les précédaient. Ils chantaient :

Noël ! Noël !

Quiconque bon Français sera  
Point de chanter ne se feindra

Noël a grand'gorgée.

Noël ! Noël !

Et son bien lui croistra  
Tout le long de l'année.

Noël ! Noël !

Aux petites chandelles.

St Joseph suivait avec la Vierge. Le charpentier portait une barbe et des cheveux postiches grisonnants, une houppe de roulier, un gibus à longs poils. La

Vierge était en tunique blanche et ceinture de satin bleu. Elle tenait dans ses bras un Jésus emmailloté, à tête de carton peint. Elle le posa dans la mangeoire sous les mufles des bêtes ; et le dialogue commença :

Las ! ma femme, Vierge Marie,  
On refuse aux hôtelleries  
De l'Ecu d'or, du Cheval Blanc  
De loger les petites gens.  
Et à l'auberge du Bon Guide  
Il n'est pas une chambre vide.

Joseph, ne vous mettez en quête.  
Ainsi l'ont prédit les prophètes.  
Il neige sur tout le canton.  
L'étable est chaude. Il y fait bon.  
On entend déjà les saints anges  
Et les musiques des louanges.

Dans la coulisse, un accordéon chantait des *Gloria in excelsis*. St Joseph et Marie s'assirent sur des selles de bois à trois pieds, qui servent dans les étables à la traite des vaches.

A chaque instant, je me retournais vers grand-père. Je lui souriais. Il me souriait en hochant la tête. Le bronze de sa figure d'ordinaire si grave semblait se fondre dans ce sourire. Les trois fermiers de sa compagnie paraissaient aussi tout changés, comme si le jeu restituait à leur physionomie leur masque d'enfance. Nénette, blottie contre moi et perdue dans l'extase, de sa main gauche me serrait le bras. L'atmosphère de la salle se chargeait de fumées de tabac, de parfums de café et d'odeur humaine. Les visages s'échauffaient. Dans la



foule des auditeurs on sentait le mouvement d'une palpitation molle, venue de l'antique émerveillement des hommes devant le prodige.

La figuration des bergers s'avança. Le Saint Jean-Baptiste en peau de mouton, chorège rustique, réglait sur la scène étroite les évolutions du groupe. C'était des jeunes gens du village affublés de longs cabans et coiffés de feutres verts pointus ornés de plumes de geai. Ils soufflaient dans des mirlitons. Leurs regards cherchaient dans la salle les yeux mouillés des filles. Celles-ci se poussaient du coude, chuchotaient des noms : le Colas de la Zozoque, le Louis de la ferme Rudange, le Pierre du Sâça. Leur rumeur se mêlait au nasillement des mirlitons. Les bergers se rangèrent à droite de l'estrade.

A gauche parurent les Rois Mages. Ils étaient en frac à jupe large et des couronnes de papier doré ceignaient le bas de leurs gibus. Le premier portait une gerbette de beaux épis ; le second, une robe d'enfant ; le troisième à la face noircie, cirée, balançait l'encensoir de l'église. Révérences. Agenouillements. Un chant monta :

Prions Marie et son fils  
Qu'un jour en son paradis  
Il veuille mettre  
Tous ceux qui sont ici,  
Ce divin maître,  
Pour toujours avec lui.

Dans l'intervalle des chants et des dialogues, les servantes circulaient, emplissant les verres et les bols. On entendait le bruit des sous dans les poches de leur tablier.

Alors un ange entonna le vieux chant de Noël du

canton de Stenay et toute la salle en joie reprenait les ritournelles des refrains.

Tous ceux de la Neuville  
Wiseppe et Montigny  
D'Inor et d'Autreville  
Vill'franche et Saulmory  
Sassay, Milly, Charmois, Lizon, Dun et Fontaine  
Villé, Landre et Doulcon  
Don don  
Se tenant par le bras  
La la  
Ont enfilé la plaine...

Tailly, Nouard, Varennes,  
Jametz et Juvigny,  
Landzécourt, Han et Frênes,  
Y vont avec Margny  
Laferté et Margut y vont tous en cadence,  
Montmédy et Mouzon  
Don don  
Et c'est à qui fera  
La la  
Plus de réjouissance.

On cherchait des yeux, on se montrait du doigt les gens venus des villages de la chanson. On scandait les don don, les la la. Des gars s'interpellaient. Une allégresse naïve, un ravissement d'enfance remontait de l'extase des anciens âges, reflourissait dans les yeux, sur les physionomies des spectateurs à l'annonce de la bonne nouvelle, à l'attente du bonheur, éternelle illusion du vieux rêve humain.



A la façon des rapsodies du moyen-âge, le chant finissait par une moralité.

Chacun de vous s'étonne  
Qu'il veuille bien souffrir  
Qu'on voie en sa personne  
Un Dieu s'anéantir.

Du créateur des cieux l'humilité profonde  
Blâmant l'ambition  
Don don  
Veut entendre par là  
La la

L'orgueil des gens du monde.

Enfin la Vierge écoutait debout :

La Vierge fort contente  
De leur empressement  
A la troupe présente  
Fait son remerciement.

Elle terminait la strophe :

— Mon fils reconnaissant conservant la mémoire  
De votre affection  
Don don  
Vous récompensera  
La la

D'avoir soin de sa gloire.

Des applaudissements éclataient. Des anges descendent dans la salle pour la quête. On rangea les tables et les chaises le long des murs. Un orchestre de trois musiciens se percha sur l'estrade et la danse commença.

Les figurants, débarrassés de leurs costumes d'emprunt, tournoyaient. Seul, le Roi noir avait gardé son maquil-

lage. En grimaçant il s'approchait des filles et tentait d'embrasser des joues qui se dérobaient avec de longs cris.

Au milieu du brouhaha, grand-père nous fit servir du café chaud et un gâteau de Noël en forme de poupon avec un Jésus en sucre rose collé à la pâte.

A regret nous quittâmes la fête.

\*  
\*\*

Le cheval partit au trot. Le bleu foncé du ciel se piquait de milliers d'étoiles. Dans la nuit froide, leur scintillement paraissait immobile. Il n'en était pas moins vif. Nénette et moi suivions des yeux le chariot de David qui se déplaçait à l'allure du cabriolet. Nous nous taisions devant la sereine majesté de ce fouillis de feux.

Lequel avait guidé les Rois Mages vers l'étable ? Qui nous le dirait ?

Il nous semblait que si nous le savions, nos yeux ne pourraient de toute la nuit s'en détacher.

Nous entendions la voix de grand-père qui flattait le cheval.

— Allons, cocotte ! Allons, ma belle !

Pourquoi cette voix, toute proche de nous, semblait-elle si lointaine ?

Elle nous parlait.

— Vous n'avez pas froid, Petits ?

— Non, grand-père.

— Vous êtes contents ? C'était beau le Jeu ?

— Oh ! oui, grand-père.

Dans la demi somnolence produite par le roulis de la voiture, notre imagination revoyait la scène, les acteurs,



l'étoile. Nous entendions les « don don » les « la la » de la foule. Est-ce que grand-père rêvait aussi de ces jolies choses ?

Il demanda.

— As-tu compris, Pierrot, la leçon du vieux poète, l'humilité de la Naissance, l'orgueil des gens du monde ?

— Qui c'est, grand-père, les gens du monde ? C'est les gens des villages ?

— Ceux des villages et des villes que tente le démon de l'orgueil. Ce démon-là rôde partout, dans toutes les maisons.

— Chez nous aussi, grand-père ?

— Chez nous aussi.

Nous quitions les bois. Nous courions maintenant entre les collines. La lune s'était levée, colorant d'une teinte de cendre bleue, la blancheur éparse.

Les tilleuls du Bon Dieu de Pitié dessinaient sur la route une ombre gigantesque. Elle monta d'abord sur le cheval, puis elle nous couvrit. Presque aussitôt elle retomba derrière nous sur la route, et les premières maisons du village parurent.

\*  
\*\*

— Encore une qui s'en va, Petit !

— Une quoi, grand-père ?

— Une année pardi.

Il restait debout devant la fenêtre à regarder passer les heures. Les plis raides de sa blouse bleue de coutil le figeait en une apparence de statue. Il se tenait droit, la tête bien posée sur le haut col qui gagnait le cou jusqu'au maxillaire et largement cravaté de noir.

— Oui, encore une qui s'en va !

Il répétait ces paroles mélancoliques, dont je ne saisis pas alors la mélancolie, et jouissait de la stupeur déchaînée dans mes yeux d'enfant.

L'enfant ne perceoit guère la tristesse des choses qui finissent. Il est opulent de vie. La vie fait dans son âme un concert qui l'empêche d'entendre les pensées moroses. Il ne regarde pas les ombres derrière lui, mais, devant lui, la joie de vivre qui danse dans la lumière.

Noël était passé à peine. Encore sous l'enchantement du Jeu de la Nativité dont les personnages peuplaient mon rêve de leurs gestes, de leurs paroles, de leurs musiques, je revoyais l'étoile en papier jaune, au fond de la grande pièce noire de l'auberge. L'étoile luisait. Elle luisait aussi dans la petite église où j'avais chanté, sans les comprendre, les invitations adorantes des « *Adeste fideles* » l'exaltante évocation du « *Puer natus* », où j'avais retrouvé en miniature l'étable de chaume, avec Joseph, Marie et l'enfant, avec les bergers et leurs moutons blancs à jambes de bois rouge, avec les mages, ces mages qui font rêver à des pays lointains pleins de prodiges. Tout cela, je le retrouvais chaque matin à l'église.

Qu'importait que l'année finît !

Telles se déroulaient mes pensées. Je les gardais en moi. Sauf quand il m'interrogeait, j'hésitais à parler devant grand-père. Il était le chef, le maître, nourri d'expérience, gardien de la sagesse ancienne, d'une si grande noblesse d'attitude qu'il imposait à tous un respect religieux.

Je restais près de lui, mes regards curieux fixés sur sa bonne figure souriante.

Rien n'était changé autour de nous. Les bûches crépi-



taient dans le foyer. Posée entre deux colonnes sur un étage du poêle, une pomme cuisait avec un petit bruit de friture. La vieille horloge radotait, grignotait de la dent de son tic tac les dernières minutes des derniers jours. Le disque du balancier passait et repassait devant la vitre ronde. D'autres bruits s'étouffaient presque dans l'ouate neigeuse du soir : piétinements des chevaux sur les dalles de l'écurie, meuglements longs, ennuyés, des vaches à l'étable, clip clap des sabots de Guiton, remuements de casseroles et de seaux dans la cuisine, claquements des portes à l'étage, tous les bruits familiers de la maison, symphonie nuancée de songe, que traversait l'aboi prolongé et lointain d'un chien-berger à l'attache.

Est-ce que lui aussi comptait les dernières heures ?

Je l'avais entendu parfois hurler à la mort d'un homme. Allait-il hurler à la mort prochaine de l'année ?

Au vrai, je ne comprenais pas l'émoi de grand-père, ni comment l'année pouvait s'en aller.

Il y aurait les vœux. Depuis quelques jours, à l'école, le Maître écrivait au tableau noir de belles lettres que les élèves copiaient sur des papiers à fleurs. Une pour les grands-parents. Une pour les oncles et tantes. J'avais choisi chez l'épicier des feuilles magnifiques, avec des anges rouges qui offraient de leurs mains longues et pâles des bouquets de roses, de myosotis et de lilas. Des lettres d'or sur des banderoles disaient : « Bonne et heureuse année ! » Et les belles phrases calligraphiées, qu'est-ce qu'elles disaient ? Et comme je goûtais à l'avance le plaisir de les lire, tandis que grand-père et mon père et ma mère écouteraient religieusement, une larme à l'œil !

Il y aurait tous ces compliments, et les étrennes. Les



étrennes surtout. Une pièce de dix sous. Un plumier à compartiments. Des sucres d'orge. Que sais-je ?

Et puis les jours succèderaient aux jours. Je grandirais. Je deviendrais un homme, moi aussi. Un homme !

Grand-père se pencha vers moi, passa sur ma tête sa vieille main calleuse, si lourde au labeur, si légère à la caresse, et, tandis qu'il me lissait les cheveux :

— Tu ne sais pas encore ce que c'est, toi, Petit, qu'une année qui s'en va, une année que le Bon Dieu nous a donnée pour notre profit et qui s'en va chargée de nous-mêmes.

Il me parlait gravement, en des paroles dont le sens profond m'échappait, comme quand nous parcourions la forêt d'octobre ou que dans les pâtures nous allumions des feux au coin du pré.

Tout lui était sujet à des propos austères : les corolles des fleurs et les vertus des plantes, les chants des oiseaux et les rumeurs des bois, les formes des nuages et le scintillement multiplié des étoiles, toutes les choses entraient dans ses paroles avec leurs voix mystérieuses, où toujours il découvrait le grand leit-motif du divin.

Avec la connaissance des choses de la nature, il déposait en moi la science de Dieu, non pas une science sèche et didactique à la manière du maître d'école ou du curé, mais une science fleurie, musicale, vivante.

Maintenant encore chaque fois que je revois les lieux de mon enfance et que je remets mes pas dans mes pas, mon cœur se serre au souvenir des méditations du grand terrien, mon grand-père, qui versaient goutte à goutte en mon âme le vin de la sagesse.

Noble héritage d'un noble cœur !

— Tu ne sais pas, Petit, poursuivait-il. Plus tard,



quand tu seras un homme, tu comprendras. Ce n'est pas que l'année finisse qui m'émeut, c'est de savoir si j'ai bien profité de ce don de Dieu, si cette année s'en va chargée de mes pertes ou de mes gains, si elle témoignera pour moi ou contre moi. Les hommes ne vivent pas pour vivre. Ils vivent pour accomplir le bien dans la mesure où ils le peuvent. Ai-je été vraiment un homme, c'est-à-dire un enfant de Dieu ? Ai-je été bon durant cette année qui finit, fidèle à mes engagements, observateur de tous mes devoirs ?

Etait-il possible ?

J'ouvrais la bouche pour protester : Oh ! grand-père ! Comme si quelqu'un pourrait imaginer que grand-père n'eût pas été bon, qu'il eût failli à quoi que ce fût.

Des devoirs ! Encore un mot qui revenait souvent sur ses lèvres. Le Devoir ! Quel son grave comme un son de cloche !

Etre fidèle au devoir ! Qu'y avait-il donc dans ce mot si plein, d'une résonance si large, d'un sens si profond, et qui éveillait dans la nuit de ma conscience le pressentiment d'une lumière fulgurante, en même temps douloureuse et reposante, terrible et douce ?

— Chacun a ses devoirs, vois-tu, Petit. Les uns qui ont reçu des dons éminents ont des devoirs éminents. Les autres plus pauvrement doués ont des devoirs plus ordinaires. Le valet a les siens comme le maître a les siens. Le pauvre comme le riche, l'enfant comme l'homme. Tâches différentes, humbles ou nobles, petites ou grandes, mais l'obligation de les accomplir au mieux est la même pour tous, et pareil aussi le mérite de l'accomplissement fidèle. Comprends-tu cela, Petit, et qu'à la fin de l'année chacun doit examiner s'il s'est bien adapté

à la tâche quotidienne, comme un bon ouvrier qui fait avec soin, avec amour, une besogne imposée, rebutante peut-être, mais qui est sa besogne ? A la fin de la journée, quand le maître dit : « C'est bien » quelle joie ineffable chante au cœur de l'ouvrier ! A la fin de l'année, et bientôt à la fin de la vie, que dira le Maître ?

Grand-père s'était tu.

Ses soliloques finissaient ainsi sur des mots qui appelaient le silence.

La plupart des terriens que j'ai connus en usaient de même. Leur vie de travailleurs solitaires au milieu des champs les condamne aux longs silences.

Mais quels silences !

Ils se taisent comme la forêt se tait. Le silence de la forêt est une orchestration de rumeurs, de bruissements, de murmures, de grondements même. Tel est le silence du terrien. Silence vivant, plein de voix intérieures qui pleurent, qui chantent, qui adorent, à peine perçus durant l'application de l'esprit à la tâche. Mais comme elles remuent toute l'âme et se prolongent en des méditations sans fin !

Depuis lors, grand-père est entré dans le grand silence.

Ses paroles vivent encore. Elles vivent en moi. Chaque année, quand décembre incline à sa fin, elles me reviennent, rumeur lointaine, d'abord déchaînée par un mot, un geste, un spectacle, puis se détachent du fond de ma conscience avec leur intonation et leur couleur, elles se précisent, appellent l'image de l'aïeul qui fut mon maître.

— Encore une qui s'en va !



---

Je ne puis entendre ce propos banal qu'aussitôt montent à mon souvenir ces mots :

— A la fin de l'année... à la fin de la vie... que dira le Maître ?

## CHAPITRE V

Parmi les images et les musiques de mon enfance, qui m'ont fait tel que je suis, qui ont, tout le long de mes jours, déterminé mes façons de sentir et mes façons de penser, et auxquelles se mêlent la haute figure et la voix grave de grand-père, je n'en connais pas qui m'émeuvent davantage que les souvenirs des fêtes religieuses.

La maison paternelle était voisine de l'église. La foi de mon grand-père était la foi du charbonnier. J'entends une foi solide assise dans son cœur comme sur un roc inébranlable, mais non sans clartés, car la compagnie de ses fils et le commerce avec les prêtres, lui donnait le goût du raisonnement et de la controverse.

Mars avait débrouillé l'air et fondu les neiges. Des nuages d'argent et des buées grises traînaient encore sur le satin moiré du ciel. Mais aux pointes des branches, les oiseaux, du frémissement de leurs ailes, secouaient la torpeur de l'hiver et la poche de leur gorgeron se vidait en notes menues, répétées comme un solfège d'enfants. Dans la vallée et sur les collines, des attelages fumants traçaient les sillons bruns qui luisaient au soleil. Les bergeronnettes et les lavandières, en balançant leur queue se posaient sur la terre nouvelle, et leur bec fin piquait les larves blanches aveuglées par le jour.

Avec avril vinrent les Rameaux.

La veille, nous allâmes au jardin saccager les cordons de buis verts qui bordaient les sentiers, de belles bordures ma foi, taillées au ciseau, si épaisses et si bien équarries par le sommet qu'elles figuraient à mes yeux



de minuscules murailles de Chine pour la protection des légumes et des fleurs.

Quand je dis que nous les saccagions, le mot est impropre. Il fallait au contraire couper avec des précautions infinies, ne donner licence au sécateur qu'aux endroits fournis de branches, ne point ébrécher la muraille verte, maintenir la ligne.

Grand-père présidait.

— Ici, Petit. Non, pas là, ces plants ont souffert. Ici plutôt. Tranche ces gourmands qui dépassent le cordeau. Tu pourras faire un gros bouquet sans déranger la belle ordonnance des bordures.

Je coupais les branches dont la blessure jaune se mouillait aussitôt d'une goutte de sève comme une larme. Je plongeais mon nez dans le fouillis de petites feuilles rondes, d'un parfum si fort.

Oh ! ce parfum ! Ce parfum des buis du jardin de mon père ! Il me semble que je le sens encore, comme une griserie âpre, passer dans le vent du matin !

Sont-elles encore là seulement, autour des carrés aux légumes, depuis le nouveau maître, ces bordures jadis si soigneusement entretenues ?

La taille finie, j'emportais à pleine brassée la moisson verte, pour l'entrée à Jérusalem. Et, cette nuit-là, dans mes rêves, je suivais la marche de Jésus sur son âne. J'agitais mes palmes qui étaient les buis du jardin, et chantais avec mes compagnons de jeu :

— Hosannah ! Hosannah au fils de David !

Le dimanche, à la messe basse, les bancs réservés aux enfants près du chœur formaient une forêt mouvante.

On se bousculait bien un peu pour exposer sa gerbe à la bénédiction. Emulation sainte. C'était à qui rece-

vrait la plus abondante aspersion. Et M. le curé Mignet, muni d'un fameux goupillon, nous aspergeait largement nos buis et nous.

On rentrait chez soi, à pas posés, portant comme un saint sacrement sa brassée verte, qui était maintenant une chose bénite. Pour rien au monde on ne se fût livré aux galopades coutumières, ni aux jeux, de peur d'une profanation.

Ce n'était plus du buis du jardin dont l'âpre senteur emplissait nos narines. C'étaient des buis bénits, des palmes de l'entrée triomphale. Ils étaient chargés d'une pensée spirituelle, fleur mystérieuse, fleur invisible de l'Invisible.

Notre démarche prenait des attitudes de vénération.

Dans la maison, grand-père me conduisit de chambre en chambre. Il détachait de ma gerbe un brin de buis pour chaque pièce, le fixait à la tête du crucifix qui pendait au mur.

— Vois-tu, Petit, me disait-il, quand je serai sur mon lit pour ma dernière maladie, ce brin de buis trempera dans le bénitier, à mon chevet. Tous viendront m'asperger pour que la bénédiction de Dieu m'accompagne dans le grand voyage, tous, ton père, ta mère, Guiton, les valets, les amis. Toi aussi tu viendras et tu béniras mon corps.

Comme ces paroles sont restées gravées dans ma mémoire !

Comme elles sonnèrent encore à mes oreilles le jour où je lui rendis ce dernier devoir, à lui d'abord, et après lui, à mon père, à ma mère, à tous ceux des miens qui ont entrepris le voyage sans retour !

Petit buis bénit ! Petit buis du jardin de mon enfance !



---

Le jour viendra aussi, où tu tremperas dans le bénitier à mon chevet, où une main chère te tiendra dans ses doigts pour la dernière bénédiction.

\*  
\*\*

Après la grand-messe grand-père m'emmena au cimetière piquer une branche de buis bénit sur la tombe des nôtres. Des chardonnerets jasaient dans les épicéas. A la pointe d'une croix, un merle sifflait. Une sorte de réseau violet couvrait la forêt proche. Les écailles mauves des bourgeons rosissaient les dômes des hêtres. Sur les tertres mêmes des tombes les pointes vertes des herbes et les sagettes roses des fleurs dressaient leur élan vers la lumière. Des femmes, des jeunes filles, des hommes, des enfants, agenouillés sur leur besogne pieuse, arrachaient les chiendents.

Il y avait sur toutes les tombes des brins de buis nouveau.

Quelle admirable coutume, celle-là, et comme elle étreint les cœurs !

Au village, les morts sont présents. Le cimetière est là, sur la colline, près du dernier jardin. On y a passé souvent. On entre pour une prière, une visite brève. Par notre pensée vers eux, nous communiquons avec eux. Ils participent à notre vie. Ils nous dirigent. Ils nous consolent. Ils nous aident. Nous les associons à nos joies, à nos peines. Communion des Saints. Le buis nouveau planté sur leur tombe n'est-ce pas un des signes manifestes de cette communauté de pensées, de prières et de mérites, que l'Eglise nous enseigne et qui relie à ceux qui sont partis, ceux qui restent en attendant l'heure du départ.

Cher grand-père ! Penché devant la croix où, sur le marbre blanc, se lisaient en lettres d'or les noms des Brangnette, il m'indiquait du doigt la place des disparus :

— Ici, pour ta grand'mère. Là pour Jean-François. Là pour Jean-Pierre, ton trisaïeul, dont tu portes le nom.

Il ne pouvait s'empêcher d'ajouter :

— C'était le grand Brangnette.

Je plantai les buis. Et le silence nous enveloppa. Pourquoi parler ? Qu'était-il besoin de paroles ? Les tombes elles-mêmes parlaient et les inscriptions des croix, et dans la rangée des grands épicéas noirs les mille petites voix de leurs aiguilles bruissantes.

\*  
\*\*

Après vêpres, un autre pèlerinage nous pressait.

Grand-père prit son bâton d'épine. Je portais un dernier bouquet de rameaux. Nous nous acheminions vers les champs.

— Par où commencer, grand-père ?

— Par les champs de blé. Ils ont souffert du long hiver. Ils ont dormi sous la grande neige. Maintenant ils se réveillent. Leurs feuilles vertes se relèvent. Ah ! les beaux blés ! Vois comme ton père a bien fait les semailles. Pas un manque. Ah ! les beaux blés ! Que Dieu les préserve de la grêle et des maladies ! Qu'ils nous prodiguent des moissons abondantes !

Et pour que la bénédiction de Dieu fût assurée aux champs de blé, nous les parcourûmes de bout en bout, plantant de ci de là dans les sillons la petite branche couleur d'espérance.

Des alouettes se levaient à notre approche. Elles ne montaient pas encore droit dans l'azur comme aux



jours de grand soleil. Elles s'enfuyaient d'un coup d'ailes encore engourdi, se posaient un peu plus loin sur une motte, jetaient seulement quelques notes claires comme des gouttes de rosée.

Dans les champs voisins, d'autres laboureurs arpenaient leurs emblavures, échangeaient des compliments, satisfaits.

— L'année s'annonce bonne, Jean-Josse.

— Elle s'annonce bonne, grâce à Dieu.

Dans le vaste calme des champs, les voix portaient leurs ondes amples et claires.

Dimanche des Rameaux, tu me rappelles ces images et ces musiques enchanteresses.

Il m'est arrivé parfois, dans les villes, d'entendre mal dire des paysans et moquer les culs terreux. Je souriais. Je ne jugeais pas utile de contredire. A quoi bon ! Ceux qui se moquaient ainsi, c'est qu'ils ne savaient pas, c'est qu'ils n'ont pas vécu avec les vrais terriens des vieux pays, ni participé profondément à leur vie.

Moi qui les ai connus et qui les aime, je ne puis m'empêcher de les admirer. Je les envie parfois. J'envie l'éminente dignité de leur vie. J'entends de ces paysans comme mon père et mon grand-père, fidèles à la voix des ancêtres, tout pénétrés de ce mysticisme sain qui, dans les corps courbés au travail, dresse les âmes vers le ciel.

Buis du jardin de mon père, tu me rappelles tout cela, et les jours enfuis, loin, si loin !

Il me semble que mes doigts sentent encore le toucher rude de ton bois rugueux, le vernis de tes petites feuilles

rondes, et que mes narines s'épanouissent à ton parfum de sauvageon, âpre et fort comme le souvenir des jours anciens.

\*  
\*\*

Pendant la semaine sainte la « peineuse semaine », grand-père me menait aux offices, près de lui, dans le banc des hommes.

Tout le village, en ce temps-là, participait à la grande peine. Son cœur s'arrêtait de battre, figé dans une stagnation de tous les émois étrangers aux cérémonies commémoratives de l'événement sacré.

Le silence des cloches, les déchirements des crécelles, le déroulement pathétique des offices, obsession noire des âmes, les emportait loin des petites besognes et des petits soucis quotidiens, vers la grande angoisse, sur les collines grises de la Judée, dans un passé lointain, immobile...

Les Ténèbres, qui se chantaient le soir, sans lumières, semaient leur cendre dans nos âmes.

Je ne comprenais pas le sens des paroles latines du prophète, ni les cris initiaux des lettres de l'alphabet hébraïque, Aleph, Beth, Lamech, avec leurs sonorités sauvages, déchirantes, comme d'une victime humaine à la torture. Il y avait un chantre-bedeau, qui chantait du nez. Sa voix chevrotante prolongeait les cris en bêlements calamiteux qui s'enfonçaient dans notre sensibilité, comme une pierre noire dans la mare, provoquant parmi les vagues de l'instinct des remous concentriques de détresse et d'épouvante.

Chaque fois qu'au chandelier triangulaire un servant



éteignait un cierge, oh ! cette petite flamme qui tout à coup mourait !

On eût dit que les autres flammes tremblaient, attendant leur tour. Elles s'inclinaient à l'approche de l'éteignoir, se repliaient pour éviter la mort. Puis ce n'était plus qu'une petite mèche braséante, surmontée d'un souffle de fumée.

Chaque fois quelque chose se brisait en moi, une lumière s'éteignait dans un spasme. L'ombre épaissie voilait les verrières, abolissait les contours, nous jetait dans des limbes imprécises.

Là-bas, à l'autel, la voix du prêtre, et le coup de son vespéral sur la marche de bois semblaient venir de très loin, très loin, par delà les âges, d'un autre monde.

\*  
\*\*

Et puis soudain c'était Pâques.

Cette année-là ce fut des Pâques rayonnantes. Dès la veille le ciel complètement nettoyé se vêtit d'azur neuf pour accueillir les cloches. Leurs voix montaient plus pleines, ineffablement claires, ajoutaient leur or à l'or du soleil. Leurs sons avaient la cadence du bonheur et la couleur de la joie. Ils couraient sur les routes, nouaient des rondes avec les enfants, sautaient sur les toits empanachés de fumées bleues, se culbutaient dans la chanson du ruisseau, grimpaient les raidillons des collines, faisaient craquer les boutons des prunelliers et des aubépines, planaient sur les champs et sur la forêt où s'éveillaient des concerts d'oiseaux.

Comment résister à leurs appels ? Nul n'y songeait, ni les petits ni les grands, ni les pauvres ni les riches. Y avait-il encore des riches et des pauvres ? Guiton

dans sa cuisine, La Couenne dans son taudis, le valet dans son écurie sentaient leur cœur déborder d'alleluias ? Christ est ressuscité. La terre refleurit. Le monde se renouvelle. Tous les hommes sont frères. Maîtres laboureurs en larges blouses de coutil bleu luisant, sous leurs vieux gibus au poil hérissé, manœuvriers et travailleurs de la terre en blouses étroites de cotonnade, sous la casquette de soie noire, tous, du même pas balancé, avec les même faces graves épanouies et les mêmes yeux sereins, tous s'en allaient cordiaux, fraternels, oublieux des longues querelles au sujet de la borne d'un champ, oublieux de ce qui les divisait, unis dans une même pensée, une même allégresse, une même espérance.

A l'issue de la grand'messe, tandis que les ménagères se hâtaient vers les casseroles pleines jusqu'au bord du festoiment pascal, les hommes dans les auberges formaient des groupes autour des tables.

— V'là de belles Pâques, Maître Brangnette.

— Pour sûr, v'là de belles Pâques !

— Et il fait bon.

— Il fait bon.

— Votre blé du Terrier des Renards, j'ai passé devant hier. Mâtin ! quel beau blé !

— C'est une bonne terre.

— Et bien travaillée !

— Oui, François est un homme.

— La campagne promet.

— Grâce à Dieu !

C'était leur façon à eux de chanter l'alleluia : « C'est Pâques — V'là de belles Pâques — Il fait bon — Les blés sont beaux — Formules banales, mots simples et sans gloire, mais quelle richesse de sentiments y est en-



close. Leurs aïeux les ont prononcés à chaque fête de Pâques qui est aussi la fête du Printemps. Ils les prononcent de même, avec la même joie tranquille, la même espérance fervente, le même amour. Le Christ ressuscité, c'est la terre sortie du tombeau de l'hiver, fécondée par le soleil fauve, la terre en gésine des moissons prochaines. Le miracle des collines de la Judée se renouvelait sur les collines lorraines, et c'était le miracle de la vie.

— V'là de belles Pâques !

— Pour sûr, v'là de belles Pâques.

\*  
\*\*

L'après-midi comme au jour des Rameaux, grand-père m'emmena dans la campagne, par les sentiers bordés de pâquerettes, ces petites fleurs de Pâques, alleluias d'argent et d'or de la verdure.

Le ciel rayonnait. Des prairies et des labourés montait la bonne odeur de la terre humide. Les alouettes, grisées de soleil jeune, se levaient des blés verts, comme aux beaux jours de mai, bondissaient vers les rutilances du bleu, plus haut, toujours plus haut, avec des tirelis, tirelis, rires de l'air, chants de joie et d'amour, grisollements prolongés dans l'infini du ciel. Nos yeux ne voyaient plus l'oiseau. Nos oreilles percevaient encore la musique, qui semblait un grésillement d'un point perdu de l'azur.

— Il fait bon, fit grand-père.

Sur la colline, au bord du plateau, il s'arrêta devant une grande pièce de terre où l'on venait de semer de l'avoine.

— Une belle pièce de terre, Petit. Elle m'appartenait

autrefois. Elle me venait de mon père Jean-François qui la tenait du sien, le grand Jean-Pierre Brangnette. Une bonne terre. Une saison, elle nous donna dix charretées de gerbes. Et quelles charretées ! Toute la largeur de la grange. La dernière n'entrait pas. Il fallut décharger dehors.

Plus loin, à l'autre extrémité du plateau il s'arrêta encore. Nous nous assîmes sur l'herbe d'un talus. Le versant descendait vers les bouquets d'aulnes du ruisseau dans les prairies. A mi-côte, vers la droite, un bois de plusieurs hectares coupait la vue.

— Le bois des Brangnette, indiqua grand-père. Tout ce versant leur appartenait, acquis pièce à pièce, par Jean-François, Jean-Pierre et moi-même, dans mon temps. Il y avait des vignes d'un petit vin gris. Le phylloxera, deux hivers très durs en ont fait la fin. Puis tout a été vendu, quand j'ai eu mes malheurs.

Jamais, devant moi, grand-père n'avait fait allusion à sa ruine. J'en avais une notion vague. Des mots échappés à ma mère m'avaient instruit ; plus encore, des ricanelements des garçons de l'école qui me nommaient le Jobillon. Sans savoir au juste le sens de ce sobriquet, il m'exaspérait si bien qu'un jour j'avais empoigné Maurice Dubute près de l'abreuvoir et, lui maintenant la tête sous l'eau, voulu le noyer. Sa mère accourue à ses hurlements me l'avait arraché des mains en criant : « Scélérat, tu seras encore plus glorieux que le grand Job ! » Cet exploit m'avait valu du prestige. Rentré à la maison, ma mère interrogée m'avait répondu :

— Ce n'est pas l'affaire des enfants. Va faire tes devoirs.



Pourquoi aujourd'hui, dans ce beau jour de Pâques, grand-père me faisait-il des confidences ?

Les deux mains appuyées sur le pommeau de sa canne, le menton sur les mains, le corps plié comme sous une charge, son long regard suivait les linéaments des talus qui épaulaient les terres. Il se taisait. Des sons de cloches des villages voisins mêlaient leurs ondes sur le plateau.

— Ecoute-moi, Petit, reprit-il soudain en relevant la tête. Aujourd'hui le Christ est ressuscité. Après la nuit du tombeau il est entré dans la gloire. Je l'ai bien servi. Au temps de ma prospérité, je l'ai honoré dans ses pauvres, les humbles, les valets, les mendiants, les errants des routes. Maintenant que je suis pauvre, je l'honore en moi par l'acceptation de mon malheur, par la fidélité à remplir mes devoirs. Ce n'a pas toujours été facile. J'ai crié parfois vers lui, et je n'ai pas entendu sa voix. Il m'éprouvait. Mais j'ai gardé, malgré tout, le goût de la grandeur. L'homme est grand quand il se connaît enfant de Dieu.

Les cloches se turent une à une. Le soleil déclinant nous frappait de face. Vis-à-vis, les champs baignaient dans l'ombre. Je regardai le visage de grand-père. Il était complètement éclairé. Toutes ses rides apparaissaient, rayant de ravins bruns son front et ses joues. Dans ses yeux gris vert, très doux, mi-clos, les rayons du couchant éveillaient des clartés d'eau courante dans les sous-bois. Je songeai à la Rouge Eau et au hêtre de la forêt.

Nous regagnâmes le village.

Grand-père continua d'une voix attendrie, hésitante :

— Ton père et ta mère travaillent à la restauration

des Brangnette. Ils travaillent durement. Leur noble cœur s'y met tout entier. Ils remonteront la pente. Déjà ton père a payé la terre du Terrier du Renard, la prairie de derrière la Tombe. Honore ton père et ta mère, Petit. Honore-les. Imite-les. Tu portes le nom de Jean-Pierre, le Grand Brangnette. Sois grand toi aussi. Sois grand dans la prospérité. Que Dieu te la donne ! Que les Pâques de la maison Brangnette soient rayonnantes comme celles-ci ! Si vient le malheur, souviens-toi de ton grand-père Jean-Josse, qui a voulu maintenir, dans les jours mauvais, son attitude de grandeur. Cela, vois-tu, te sauvera des défaillances et des vulgarités.

Pourquoi grand-père me parlait-il ainsi en ce soir des alleluias de Pâques ? Était-ce un pressentiment ? Sentait-il obscurément que pour lui ces Pâques terrestres seraient les dernières ?

Je ne sais.

Ce que je sais c'est que dans la dure besogne de la vie que je mène, besogne plus dure que celle du laboureur derrière son attelage et sa charrue, si je n'ai pas chanté les grandes Pâques de la maison Brangnette, au moins j'ai pu maintenir dans mon esprit et dans mon cœur cette noblesse intérieure où mon recueillement aime à se complaire.

Orgueil ?

Est-ce bien de l'orgueil ?

La tête haute et le cœur haut. S'astreindre à une dignité de sentiment. Délicatesse. Non pour l'épate, mais par respect pour soi-même, parce qu'on a le souci de la propreté, de la droiture, de la beauté. « L'âme noble, a dit je ne sais quel philosophe, est celle qui a le respect de soi ». C'est cela. Grand-père sentait cette no-



blesse. Et si, dans les heures troubles de la tentation, j'ai réagi dans le sens de cette noblesse, c'est bien à lui que je le dois. Il m'en a coûté. Qu'importe ! On m'a méconnu. Qu'importe encore, si je puis me rendre cette justice que ma valeur devant Dieu a dépassé l'opinion des hommes !

## CHAPITRE VI

A partir de ce soir de Pâques où il versa dans mon âme d'enfant ses confidences et ses conseils, il me sembla que la chaîne de notre intimité se resserrait.

Grand-père multipliait les occasions de nos entretiens. Après la classe et mes devoirs finis, plus commodément encore les jours de congé, il inventait quelque raison de m'emmener, tantôt dans les champs, sous prétexte de surveillance des travaux, tantôt dans les bois pour la cueillette des myrtilles, ou des framboises, tantôt simplement sur la colline d'où nous voyions le ruban de la grande route se dérouler à l'horizon.

Parfois M. Pantier nous accompagnait. Il me montrait la botanique avec le mystère de la vie des plantes et m'apprenait les noms des fleurs, le Pas d'âne, le Bouton d'or, la Queue de rat, le Dé Notre Dame, l'Herbe au Pauvre homme, ces beaux noms inventés par l'observation et l'imagination populaires. Il tenait à ces vieux noms comme mon grand-père aux coutumes traditionnelles et plaisantait avec bonhomie les appellations prétentieuses forgées par les savants et que nous serinait le jeune maître à l'école.

C'est l'attrait de ces promenades qui a tourné de bonne heure mon esprit vers l'étude des sciences naturelles.

D'autres fois nous allions voir mes oncles.

De préférence l'oncle Jean. Était-ce la proximité de Villery, à deux heures de marche seulement ? Ou mon grand-père éprouvait-il pour son aîné une prédilection que je croyais surprendre sans la partager ? Je ne voyais alors que ses apparences sévères. Ma perspicacité n'allait



pas jusqu'à soupçonner la délicate saveur de l'amande sous la rugosité de l'écale.

Au contraire la bonhomie plaisante de l'oncle Auguste m'enchantait. Son aménité se pliait à parler aux enfants un langage puéril et aux paysans de son village le patois chantant de Lorraine, si vert des fois en ses propos. Mais la distance, quinze kilomètres de mauvaises routes et les rebuffades préméditées de la servante, une sorte de Marie Grise Mine, tyrannique et renfrognée, rebu-taient les visiteurs.

Aux vacances d'août, comme un charroi de bois appelait mon père dans la région, il nous emmena, assis sur son chargement de planches, chez l'oncle.

C'était un petit village caché dans la verdure aux confins du bassin industriel. De hautes cheminées se profilait à l'horizon. Dans la nuit, elle vomissaient des flammes et coloraient de rubescences tragiques de grands cercles du ciel noir.

A part quelques gros fermiers restés fidèles à la terre, les petits, autrefois manœuvres et ouvriers agricoles, désertaient la culture. Par groupes, ils partaient le matin, la pitance de la journée dans leur musette de toile bleue. Les femmes demeuraient à la maison. Elles s'occupaient du ménage et des enfants, soignaient le cochon et la vache, cultivaient le jardin, quelques arpents de pommes de terre et de blé, possédaient un coin de prairie pour le foin et la pâture.

L'usine payait mieux que le champ.

On voyait se multiplier, au-dessus du linteau des portes, les bouchons de génévrier. Le dimanche, les cabarets ne désemplissaient pas. Dans les jeux de quilles, les gagnants levaient des pots considérables. Des rixes écla-

taient. Un ferment de discorde agitait cette population auparavant unie et paisible. Les purs terriens méprisaient les usinards. Mépris plutôt fait de dépit, parce que la désertion de la main d'œuvre agricole lésait leurs intérêts. Ces « usinards » gardaient tout de même une attache à la terre par le lopin hérité de leurs pères. Mais déjà une infusion d'idées nouvelles adultérait l'esprit ancien.

Ces dissensions latentes créaient au ministère de l'oncle Auguste une gêne de tous les jours. Le curé penchait-il vers les terriens ? S'intéressait-il aux ouvriers ? Toutes ses démarches étaient interprétées dans un sens ou dans l'autre par les commérages des femmes. Jusque-là sa prudence avait sauvé son prestige. « Je suis le curé de tous mes paroissiens, avait-il coutume de dire, des ouvriers comme des fermiers, des riches comme des pauvres. Mon devoir m'oblige envers tous. Moi-même, je suis pauvre. »

Il était pauvre en effet. Dès l'entrée du presbytère, une impression de pauvreté misérable, un transissement d'âme vous saisissait. Sur les murs du corridor et de la cuisine, le lait de chaux bleuâtre s'écaillait par larges plaques. Dans les chambres, le papier à tapisserie, d'une teinte fanée, montrait de grandes taches jaunies et, aux trous laissés par les pitons, des éraillures anciennes. Pas de tableaux. Quelques images fixées par des clous : deux Sacrés-Cœurs, un St Augustin. Peu de meubles, et quels meubles ! Tables de bois blanc, chaises rempaillées, un prie-Dieu de sapin, pour bibliothèque de simples rayons où de gros livres brochés se tenaient de guingois.

— Pas cossu, cossu, ton installation ! constatait grand-père en un charmant euphémisme.



— Mais propre, papa, répondait en souriant l'oncle Auguste. La paroisse est pauvre. Les paroissiens et le curé, pas moins.

— Tout de même, protestait grand-père, il y a la mesure.

— Ma mesure est le nécessaire, répondait encore mon oncle. Le nécessaire me suffit. Je n'ai pas les goûts de mon frère Jean.

En effet le presbytère de Villery avait une autre allure. Pas de luxe, mais une simplicité élégante. Une bonne odeur de cire émanait du lustre des meubles. Dans la salle à manger, un Christ d'ivoire sur fonds de velours rouge en un cadre ovale, deux reproductions en couleurs de tableaux de maîtres : la Cène de Vincy, la Dispute du Saint Sacrement de Raphaël, souvenirs du pèlerinage à Rome. Dans le bureau, une bibliothèque de noyer, fermée de serge verte, un prie-Dieu avec une banquette de velours grenat. Tout cela poli, astiqué, plaisant à l'œil.

Ici rien que de terne, du délavé. La soutane même de l'oncle Auguste s'appariait au cadre de sa vie. On l'eût crue tissée de fils de suie, avec du luisant aux coudes et sur le ventre.

— Le nécessaire, le nécessaire ! répétait grand-père. Un curé est le ministre de Dieu. Il représente l'autorité. Il doit imposer le respect par la dignité non seulement de sa vie, mais du cadre de sa vie. Il y a des convenances, que diable !

Mon oncle souriait.

— Ah ! papa, le diable en effet trouve parfois son gain dans les convenances.

Puis, malicieux :

— Croyez-vous que le curé d'Ars, M. Vianney s'inquiétât de ces babioles ?

Grand-père resta bouche bée. Il connaissait par la rumeur publique le renom de vertu et de sainteté de l'humble thaumaturge du diocèse de Belley. Que ses fils lui ressemblassent avait été un de ses souhaits. Et voici que l'apparence d'une égalité dans le dénuement le décontenançait comme une messéance. Il louait dans son cœur l'humilité misérable du curé d'Ars. Le curé d'Ars était un saint, un homme, mais un saint. Et l'on sait qu'en toutes les choses de Dieu, la vie d'un saint est incommensurable avec la vie du commun. Dans le sens de leur vertu elle dépasse toute mesure. Mais, comme dit Hello parlant des saints, on la voit mieux de loin ; la proximité les cache, l'éloignement les montre. Jean-Josse Brangnette, trop rapproché de son fils Auguste, le mesurait à la mesure humaine. Et cette mesure ne le satisfaisait pas. Comment un Brangnette pouvait-il volontairement vivre comme le plus pauvre des pauvres ? Comment conformer à un tel cadre misérable la grandeur et la dignité du prêtre ? Et les hommes n'ont-ils pas accoutumé d'auner le crédit de leur semblable aux apparences extérieures ?

Ces questions, je voyais bien que grand-père se les posait et qu'elles le troublaient.

\*  
\*\*

Un mot du fermier Sabouret accrut son trouble.

Grand-père le visitait presque chaque jour, s'intéressait aux blés, aux récoltes, aux nouvelles méthodes de culture. Car on venait d'introduire l'usage des engrais



chimiques et des machines à faucher, à faner et à battre les céréales.

Pendant qu'avec une petite Sabouret ronde comme une pelote et rose comme une cerise je maraudais dans le jardin sous les quoichiers chargés de prunes violettes, les deux terriens, presque du même âge, assis sur le banc devant le fumier où grattaient et se galaient les poules, évoquaient leur jeunesse et louaient le temps passé.

Nous étions fort indifférents à leur propos. Outre les pruniers à qui nous manifestions des sympathies intéressées, il y avait au fond du jardin des ruches de paille toutes bourdonnantes de mouches à miel, devant lesquelles nous demeurions pendant des heures à observer le va-et-vient des ouvrières ; il y avait le clapier peuplé de lapins blancs aux yeux mouvants pareils à des globes de cornaline rose ; il y avait les vieux murs aux joints vêtus de fougères et sur lesquels nous nous livrions à des gymnastiques éperdues ; il y avait surtout Georgette Sabouret qui était bien la petite fille la plus fantasque, imaginant les jeux les plus abracadabrants et dont j'étais le partenaire le plus sacrifié et le plus soumis.

Pourtant fatigués parfois de nos courses, de nos cabrioles et de nos maraudes, il nous arrivait de jouer aux enfants sages près du banc où nos grand-pères dévidaient l'écheveau de leur propre sagesse.

C'est là que j'entendis Maître Sabouret dire de sa voix traînarde :

— Il y en a qui lui reprochent sa démocratie.

Je compris qu'il était question de l'oncle Auguste.

— Sa démocratie ? Qu'entendez-vous par là ?

— Ben oui, c'est un curé démocrate, qu'ils disent. Il faut aller au peuple. Et le peuple, c'est l'ouvrier. Voilà. Nous autres, les fermiers, il paraîtrait qu'on n'est plus du peuple.

— Pas moins ! s'exclame grand-père.

— Qu'ils disent, vous savez, M. Brangnette. Vous pensez bien qu'un curé est vite sur la langue des gens. Ça ne nous empêchera pas de le vénérer et de l'aimer. Un saint homme, pour sûr, et un brave homme, je vous en répons. Il donne tout ce qu'il a.

Grand-père parut soucieux. Une ride se creusa à la naissance du nez, rapprochant les arcs des sourcils, une ride verticale, profonde, d'où partait vers le front un éventail d'autres petites rides, signe d'une concentration de l'esprit sur un problème difficile et inquiétant. La face de Maître Sabouret contrastait par sa sérénité. Il regardait devant lui si tranquillement que son masque prenait le calme immobile des choses. La façade de la ferme n'était pas plus coite que le visage du fermier. Seuls les gloussements des poules sur le fumier, les ébrouements d'un cheval à l'écurie agitaient le vaste silence de l'après-midi.

Après le souper, je me plongeais dans les gravures d'une histoire sainte. Il y avait notamment les enluminures des scènes de Bethléem qui me rappelaient le Jeu de la Nativité de Mirmont. Seulement les personnages de l'imagier, comparés à ceux de l'auberge enfumée, frappaient mon imagination par une majesté plus imposante. Les Rois Mages surtout. Leurs caravanes de chameaux et de serviteurs se déployaient sous le texte et dans la marge droite de la page. Dans la marge de gauche, la route grise dessinait ses méandres, se rétrécissant



selon les règles de la perspective, dans une immensité bleue à qui le foisonnement des étoiles donnait la vibration de la vie. Les Rois portaient des diadèmes et de longs manteaux de cour. Les serviteurs étaient en turban de couleur et burnous blancs. Mon rêve partait emporté vers ces visions d'Asie.

Grand-père et l'oncle Auguste devisaient doucement. Si ma mémoire a gardé une forte empreinte ou tout au moins le sens de leurs paroles, c'est que j'avais été témoin du trouble de grand-père à la ferme Sabouret et le pressentiment d'une explication me rendait attentif. Mon rêve vagabondait sur les routes d'Asie, mon esprit veillait dans la chambre misérable du pauvre presbytère lorrain.

— Curé démocrate ? disait mon oncle. Pourquoi démocrate ? Curé suffit. Il faut rompre les mots pour en savoir le sens. Curé, c'est le vieux mot latin *curatum* : celui qui est chargé d'un soin, dans l'espèce, du soin des âmes. Et non pas de telles ou telles catégories d'âmes, mais des âmes de tous ses paroissiens, pauvres et riches, manuels et intellectuels, ouvriers et bourgeois. Mon devoir étend ma sollicitude à tous. Si elle doit être plus complète, plus paternelle, plus active, n'est-ce pas à l'égard des humbles et des pauvres, de ceux qui se débattent dans les gênes matérielles et morales de l'existence ? Et si mon action sur les âmes doit gagner en efficacité par une action sociale, par la création d'œuvres chrétiennes, d'assistance mutuelle, de soutien, de défense des intérêts professionnels, que sais-je ? mon devoir ne m'oblige-t-il pas à marcher vigoureusement dans ce sens ? L'abstention serait désertion. Elle permettrait aux ennemis de Dieu d'accaparer au profit de leurs intérêts

et de leurs brigues tous les avantages de l'action. Il ne le faut pas. Il faut au contraire mettre en avant l'idée de Dieu et que cette idée si pleine, si féconde anime de sa vertu les organismes qui cherchent les moyens de diminuer, de soulager les souffrances du peuple, de remédier aux iniquités sociales. Si c'est cela que l'on entend par cette épithète trop usurpée, eh bien c'est vrai, je suis un curé démocrate.

Grand-père écoutait, silencieux, attentif, ses yeux dans les yeux du prêtre qui était son fils, à travers lesquels transparaissaient les rayons d'une lumière intérieure. Son inquiétude pourtant persistait.

— Mais si les cultivateurs prennent ombrage de cette action en faveur des seuls ouvriers ?

— Non pas des seuls ouvriers, répliquait mon oncle. Il y a des humbles aussi et des pauvres parmi les cultivateurs. Et l'action sociale s'inspire d'un esprit de paix, non de guerre, non de division des classes, mais de conciliation. Ils font partie eux-mêmes de la grande famille du travail. Travailleurs de la terre, travailleurs de l'usine, leurs intérêts, parfois divergents, sont également respectables. Ils ont droit aux mêmes égards, à la même protection contre l'injustice, aux mêmes encouragements dans la recherche d'une amélioration. Tous tendent au bien-être, et cette tendance est légitime et sainte dans la mesure où elle s'accorde avec un perfectionnement de l'être intime sous le regard de Dieu. Là est le vrai devoir de chacun. Aider chacun dans ma paroisse à réaliser cette fin, voilà mon devoir.

— Sans doute, consentait grand-père, mais alors comment expliquer le sentiment dont le fermier Sabouret n'était que l'écho ?



L'oncle Auguste réfléchit un moment. Les yeux clos, de sa longue main blanche, il caressait son front bombé. Il répondit.

— En vérité, le fermier Sabouret comme les autres, est un homme droit, charitable et bon. Il aime les pauvres. Il les aide. J'en sais des preuves. Son bon sens et son sens chrétien l'avertissent du droit privilégié des pauvres à la sollicitude du pasteur des âmes. Seulement... Remarquez, papa, que je n'affirme pas, je cherche une explication humaine à un sentiment humain. Je crois que le mot rapporté par Maître Sabouret n'est pas l'expression d'une critique, mais d'une mauvaise humeur. Les fermiers, ceux du moins qui employaient de la main-d'œuvre étrangère à leur famille, ont un peu d'humeur à cause de la fuite de cette main-d'œuvre. Les bras s'en vont. La culture en souffre. Les cultivateurs se lamentent. Quoi de plus naturel ! quoi de plus humain !

— Et quoi de plus triste ! compléta grand-père. En vérité, ces cultivateurs qui désertent la terre lâchent une profession noble pour une profession servile, une vie simple et saine pour une existence pleine de dangers. Ils y trouveront peut-être un profit immédiat, un progrès matériel momentané. Et encore. Il faudrait voir. Mais ils se dégradent.

L'abbé leva la main en signe de protestation.

— Ne dites pas cela, papa. Ils s'exposent, oui. Ils entrent dans un monde moins stable, tout rongé de fièvres, où des mauvais bergers attisent des rancunes et des haines. Fascinés par le mirage du gros salaire, ils se trompent, je veux le croire. Ce n'est pas moi qui les pousserai à désertir la terre. Mais qu'ils se dégradent, ne dites pas cela. Le travail, quel qu'il soit, ne dégrade

pas. Il ennoblit, puisqu'il est une acceptation des exigences de la nature et de la loi de Dieu. Ce qui dégrade ce n'est pas la bassesse de la profession, c'est la bassesse d'âme, c'est le petit esprit qu'on porte aux choses. Mes ouvriers d'ailleurs et par la tradition de leurs pères et parce qu'ils gardent tout de même, par leur maison, par le lopin que cultive la femme, une attache à la terre, des racines au village, sont, moins que les pauvres gens des grandes agglomérations ouvrières et des villes industrielles, exposés à ce dépérissement du sens chrétien de la dignité humaine. Ce sens-là, qui est le sens des grandes choses, qui les aidera à le conserver, si ce n'est leur curé ?

Ce soir-là la conversation n'alla pas plus avant. Les deux interlocuteurs se taisaient dans l'attitude de la méditation. Ils suivaient en eux-mêmes les prolongements de leur pensée, comme au fond d'un bois on écoute se répéter toujours plus loin l'écho d'un cri qui va *decrecendo* s'étouffer dans la feuillée.

Quant à moi, de qui les deux causeurs avaient oublié la présence, me souvenant des confidences du soir de Pâques, je rapprochais les propos actuels de grand-père de ceux qu'il m'avait tenus là-haut, sur la montagne.

Le vieux terrien grandissait dans mon sentiment. Il s'idéalisait dans mon imagination. Cette fierté qui demande à la noblesse de la terre sa propre noblesse, comme elle m'apparaissait légitime, incarnée dans mon grand-père !

Je l'accordais alors à tous les travailleurs de la terre, aux petits comme aux grands. Une question de plus ou de moins dans l'étendue du domaine n'importait pas à mon jugement. Mon cœur m'inclinait à l'avis de grand-



père. Il me semblait que le moindre ouvrier des champs, par la pratique des humbles vertus quotidiennes à quoi l'oblige le noble labeur du faiseur de blé, s'élevait d'une ascension lente mais sûre, encore qu'inconsciente souvent, comme la tige d'or du froment qui s'élève vers la lumière jusqu'à la fructification de l'épi. D'être issu moi-même d'une longue lignée de ces faiseurs de blé j'éprouvais une joie orgueilleuse. La houle de leurs moissons, des moissons anciennes et des nouvelles, m'enchantait l'âme d'une musique d'épis et de senteurs de chaumes. J'en rêvais encore dans la nuit. Et je plaignais, d'une pitié un peu hautaine, ces petits paysans de village qui préféraient le travail de l'usine.

\*  
\*\*

Georgette Sabouret vint jouer avec moi dans le jardin de mon oncle.

Un petit jardin de curé, misérable comme le presbytère : trois carrés de légumes, quelques poiriers en pyramides ou en espaliers, un mirabellier, un reine-claudier, avec deux douzaines de reines-claude qui achevaient de mûrir. Mais il y avait au fond les arceaux d'une charmille allongée, sous laquelle des planches sur des piquets figuraient une table et des bancs.

Armés d'arcs et de flèches, nous revivions sous la charmille les aventures merveilleuses de Robinson et de Vendredi, ou les combats pleins de cris de la petite guerre. Grand-père arbitrait les coups. Il nous observa un moment. Et quand il s'en alla, à une demande des deux jeunes guerriers affamés il répondit par la permission de manger les reines-claude.

Hélas ! comme nous avalions la dernière, Marie Grise

Mine survint. Sa colère agita toute sa personne. Elle réservait ces quelques prunes pour la prochaine tournée de Monseigneur. Que dirait M. le Curé ? Sa diatribe, d'une éloquence aussi bredouillante que vigoureuse, nous chargea de deux fois douze péchés mortels et nous voua à des jeûnes prolongés dans les flammes de l'enfer. Georgette épouvantée s'enfuit. Je demeurai seule cible aux imprécations ancillaires. Hélas ! je dois avouer, à ma honte, que dans cette circonstance mon sourire témoigna d'un réel endurcissement dans le crime, indice d'une impénitence diabolique.

Comme Robinson à l'approche des cannibales, je me retirai dans ma charmille, fortin inexpugnable, et, une flèche sur la corde de mon arc, je défiai l'ennemi. L'ennemi tourna les talons. J'étais maître du champ de bataille. Mais la solitude et un vague pressentiment m'opprimaient le cœur.

Pauvre grand-père !

Si je m'attendais à ce qui allait suivre ! Je m'étais rapproché de la maison. Par la fenêtre ouverte m'arrivait la voix de mon oncle, non pas la voix mouillée d'onction de ses badinages avec ses paroissiens, mais une voix sévère de juge qui fait une remontrance.

— Je ne vous comprends pas. Vous êtes d'une faiblesse pour cet enfant. Vous lui passez tout. Voilà maintenant que vous flattez sa gourmandise.

C'étaient les reines-claude. La servante avait dénoncé notre brigandage, exigé des sanctions. Elle écoutait sûrement à la porte. Un rire me secoua et j'allais me précipiter pour surprendre son indiscretion, quand la voix continua :

— Sans compter que vous faites peu de cas du bien



d'autrui, ce me semble. Avez-vous songé à cela ? Donner le bien d'autrui !

J'entendis la voix tranquille de mon grand-père.

— Ma foi, non, je n'y ai pas songé. Je ne te savais pas si intéressé. Voilà de bien grands mots pour quatre prunes.

— Ce n'est pas pour les prunes. C'est pour le principe. Vous avez toujours été si rigoureux sur les principes. Et à juste raison. Vous risquez de déformer la jeune conscience de Jean-Pierre par de tels compromis. Quatre prunes, ce n'est pas grand'chose. Une botte de luzerne de la luzernière de François, ce n'était pas grand'chose non plus. Mais c'était le bien d'autrui.

Grand-père ne répondit plus.

Je m'enfuis. Je comprenais maintenant bien des choses et je n'avais plus envie de rire. Une compassion infinie m'envahit. Une révolte me souleva. J'aurais voulu courir, me jeter dans les bras de grand-père, me perdre avec lui dans sa détresse que je devinais à son silence.

Le soir, il me dit doucement.

— Ton père vient demain, avec la voiture. Seras-tu content de t'en retourner avec moi à la maison ?

— Oh ! oui, grand-père, je serai bien content.

Et en lui donnant le baiser du bonsoir, j'ajoutai, avec un frémissement de colère :

— Grand-père, je la déteste, la Marie.

Le vieil homme me prit la tête en ses deux mains, et, le front appuyé sur mon front, il resta un long moment perdu dans une songerie mélancolique. Le tremblement de tous ses membres me plongeait avec lui dans un abîme.

Il bredouillait.

— Brave Petiot ! Brave Petiot !

## CHAPITRE VII

Un soir de septembre, la soupe au parfum d'oignons roux fumait sur la table. Grand-père s'assit avec les autres. Puis il repoussa son assiette et refusa de manger. Il n'avait pas faim. Il se sentait drôle, avec une lassitude comme un poids sur le corps. Une louche à la main, l'autre main à la soupière, Guiton suspendit le geste commencé.

— Ah ! mon Dieu !

Tous regardaient grand-père dont le visage s'allongea, les traits tirés, les yeux battus.

— Ça ne va pas ? demanda quelqu'un.

— Pas trop. Je m'en vas coucher. Une bonne nuit et il n'y paraîtra plus. Bonsoir tout le monde !

— Si vous voulez, on ira quérir le docteur Planquette ?

— Pour quoi faire ? C'est rien. Une bonne nuit, je vous dis. Demain, sûr, je serai sur pieds.

On continua de manger en silence. On n'était pas inquiet. Les gens de la terre, habitués aux surmenages de leur dur labeur, sont lents à s'effrayer d'un malaise. La nature est une mère secourable. Ils comptent sur elle plus que sur les purges et les saignées des médecins. Un bras cassé, une blessure à vif, on sait bien que les soins d'un docteur y font quelque chose. Mais quand c'est en-dedans...

— Ça ne sera rien.

— Il ne faut qu'un froid.

— C'est peut-être seulement l'âge.

Ma mère entra dans la chambre de grand-père



Nous regardions la porte close, derrière laquelle on entendait des chuchotements.

— Il va reposer, dit-elle quand elle revint. Faites doucement. Qu'il puisse dormir. Le sommeil le remettra. Il est encore robuste.

Tout de même pendant trois jours il resta couché, se tenant les reins qu'une douleur sourde tirait. Durant les minutes d'apaisement, il s'informait des ouvriers, des bêtes, des récoltes, s'inquiétait de la pluie et du soleil et de l'avancement des travaux.

Cette sollicitude étonna. Depuis des mois il avait paru se désintéresser des choses de la ferme. A peine s'il prenait part à la conversation quand, le soir, mon père parlait de la journée, distribuait les tâches du lendemain. Grand-père ne répondait qu'à une interrogation directe. Et voici que son mal lui rendait l'ardeur d'autrefois. Sa voix même, quand on n'acquiesçait pas tout de suite à son avis, reprenait son éclat et ses brusqueries.

Le quatrième jour, il se leva.

On poussa son fauteuil près de la fenêtre, d'où il voyait la grande route devant la maison. Il surveillait les charretées d'avoine qui rentraient, gourmandait le valet sur le défaut des harnais ou de la manœuvre, suivait avec anxiété les girolements du coq d'or à la pointe du clocher.

— Il regarde l'Est. C'est du bon temps pour demain.

On avertit le médecin.

Le docteur Planquette entra comme pour une visite d'ami. Il ausculta le malade, lui posa des questions, émit ses ordonnances :

— La diète. Trois ou quatre purges. Une bouteille

pour calmer les douleurs au cas où elles reviendraient trop fortes. Quinze gouttes dans un verre d'eau. De la patience. Le mal vient à cheval, il s'en retourne à pied.

Habitué à vivre au milieu des terriens, le médecin usait comme eux de phrases sentencieuses.

— Tant qu'il y a vie, il y a espoir.

Et quand on l'interrogeait sur la nature du mal, il se retranchait derrière des mots vagues qui enveloppaient de mystère sa science confuse.

— C'est quelque chose en-dedans. Des humeurs dans les organes. Sa plus grave maladie, vous savez bien, c'est l'âge. A force de charruer, la charrue s'use. Quand toute l'huile est brûlée, la lampe s'éteint.

Bref il valait mieux prévenir les deux abbés et mander M. le Curé.

En attendant je fus chargé de faire prendre à grand-père d'heure en heure, les cuillerées de ses potions.

Une après-midi, comme nous regardions tous deux les jeux du soleil sur des fétus de paille qui traînaient aux abords de la grange, nous vîmes du coin de la maison Pantier déboucher en clopinant comme un béquillard une vieille bête de cheval, aux flancs ballants d'outre vide, à la tête pendante, au crin rare. Il tourna au cassis de la route et se dirigea vers la porte de l'écurie, où il vint buter en jetant un hennissement éraillé.

Les deux mains appuyées sur les bras du fauteuil, grand-père se souleva, tendit sa face vers la croisée, les yeux agrandis par une sorte d'épouvante.

— Bijou ! cria-t-il.

Il fit un pas pour sortir de sa chambre, mais il retomba dans son fauteuil avec un ahan de souffrance.



— Bijou ! répéta-t-il.

Etait-ce là ce bijou dont j'avais souvent entendu vanter la vivacité et la finesse ? Une vraie ruine. Des plaies sanguinolentes montraient à vif la chair noirâtre des épaules que des essaims de mouches s'obstinaient à dévorer malgré les trémoussements des muscles. La carcasse du thorax saillait sous les creux de la peau. Des éparvins arrondissaient leurs callosités aux jarrets. Des filets de chassie jaune pendaient sur les joues. Toute la bête, depuis le crâne ras jusqu'au moignon de queue épilé n'était qu'un squelette misérable flageolant sur ses pattes.

Accourus au spectacle, des gamins riaient. Des hommes s'approchaient pleins de surprise et de pitié.

Pauvre bête !

De quel enfer venait-elle ? Quel déroulement d'aventures et de misères la ramenait en cet état à la porte de son écurie ?

— Va lui ouvrir, Petit.

Bijou pénétra dans l'allée. L'écurie était vide. Il vint se ranger à sa place ancienne, la première près de la grange, et machinalement sa ganache léchait le fond de la mangeoire où traînaient des odeurs de nourriture.

On sut bientôt que des Bohémiens campaient depuis midi sous les tilleuls du Bon Dieu de Pitié. Une fois dételée et mise en pâture au talus, la bête avait reniflé l'air du pays, reconnu le dessin des collines et les silhouettes des arbres, humé les odeurs familières des écuries proches. Dans sa mémoire vacillante s'étaient levées des visions de sa jeunesse. Et profitant de l'inattention de ses nouveaux maîtres, guidée par l'instinct,

elle avait monté la grande route pour regagner l'écurie ancienne.

Grand-père se fit porter dans la grange.

Il appela Bijou, se mit à caresser le bouquet de poils gris sous la ganache. Le vieux cheval soufflait d'aise, essayait un hennissement qui ne sortait pas, posa sa tête sur les couvertures qui enveloppaient les genoux du vieux terrien, son maître d'autrefois.

Pauvre vieille bête !

Cette ruine, c'était quelque chose de l'orgueil ancien des Brangnette. De la vie passée résurgissait : l'hôtellerie, la diligence, la maison opulente, pleine de rires, d'appels et de chansons. Un ébranlement convulsif agitait le buste penché du malade, dont la main passait et repassait sur le chanfrein osseux.

Il lui parlait comme à un homme.

— Vieux compagnon ! Bijou ! Bonne vieille bête fidèle ! Te v'là comme ton vieux maître, mal hypothéqué. Pauvre ! Comme tu as souffert ! comme nous avons tous deux pâti ! Te v'là revenu à l'écurie des Brangnette. Pauvre vieux ! Pauvre vieux !

Et je ne savais si c'était à lui-même ou à Bijou, ou peut-être à l'un et à l'autre que s'adressait sa lamentation de pitié.

Il fallut s'entendre avec le bohémien qui réclamait sa haridelle. Elle resterait à l'écurie pendant la durée de la halte. On donna au nomade, une banne de pommes de terre, un peu de lard. Il riait. La pitié pour le cheval lui valait cette largesse.

Bijou s'étendit sur une couche épaisse de paille fraîche. Il soufflait, la panse creusée à chaque aspiration, la tête allongée sur les dalles, les narines tremblantes.



D'heure en heure on venait le voir. Mon père, ma mère, Guiton, La Couenne, des voisins, émus du prodige, entraient dans le cercle, comme aux veillées des malades, la mine pensive, l'œil compatissant.

Dans sa chambre, grand-père demandait des nouvelles, geignait.

— Ah ! si l'on m'avait écouté ! Bijou ! Bijou ! Misère ! Quel remords ! Il est bien bas, le pauvre. Où est le temps ? Où est le temps où l'on s'en allait tous les deux chez la mère Lanson ? Au fond des poches de son tablier, il y avait toujours pour Bijou un morceau de sucre. C'était le bon temps. Que sommes-nous devenus, tous les deux ? Finis ! Patraque ! Bijou va mourir près de son vieux maître. Vieille bête que je suis. Et moi aussi, je vais mourir. Ah ! mon pauvre Job, comme ils disent ! Le glorieux ! Ha, ha ! il n'y a vraiment pas de quoi.

C'était vrai que le mal empirait.

Grand-père s'alita pour de bon cette fois. Le docteur Planquette multipliait tisanes et potions. Le malade ne les prenait plus qu'avec une répugnance croissante et seulement de ma main qui tremblait un peu. Chaque fois ma mère m'appelait.

— Tenez, Père, voici Pierrot qui va vous donner votre cuillerée.

Grand-père souriait. Il disait :

— Jean-Pierre.

Il ne m'appelait plus « Petit » comme il avait coutume. Le double prénom sonnait sur ses lèvres comme un appel de gloire, une invocation à la race, une prière au grand Brangnette.

— Jean-Pierre !

Sa voix se faisait en même temps douce et impérieuse, enveloppement de tendresse et d'autorité. Et il buvait sa potion. Son cartilage thyroïde sautillait sous la peau du cou, un saut par gorgée, avec deux ou trois frétillements pour finir.

Puis il abaissait ses paupières.

On sortait sur la pointe des pieds, évitant les bruits qui auraient dérangé son repos. Reposait-il ? Un long frisson parfois agitait les draps. Fermait-il les yeux pour s'isoler, pour échapper aux questions compatissantes que l'on pose aux malades, pour ne pas surprendre dans les prunelles qui se fixaient sur sa face amaigrie la pensée muette, mystérieuse, immobile ?

Dans l'accalmie, la maison prenait une sérénité majestueuse. On se taisait ou l'on parlait bas. Seuls trouaient le silence les bruits venus de l'écurie ou de la grange, piétinements de chevaux, raclements de chaînes aux mangeoires, avertissements d'un valet aux bêtes, ou les rumeurs de la route, grondement d'un lourd chariot, appels d'enfants, sonnerie de la corne de la porchère, chute lente des heures du clocher. A celles-ci surtout il tressaillait comme si, dans l'assoupissement de sa conscience, leurs voix eussent déchaîné la crainte.

Un soir, les deux abbés arrivèrent. Ils furent frappés des marques profondes que la maladie creusait sur le visage de grand-père. C'était les signes avant-coureurs. Ils les connaissaient pour les avoir observés souvent dans leurs visites aux malades de leurs paroisses. Ils résolurent d'avertir leur père. On les laissa seuls avec lui.

Pendant ce temps-là, nous étions réunis à la cuisine autour de la table sur laquelle vacillait la flamme d'une petite lampe à l'huile. De la mèche charbonneuse mon-



tait un lacet de fumée d'abord rougeâtre, qui s'élargissait en un ruban gris cendre de plus en plus foncé. Il dessinait au plafond une sorte de frétillement d'ombre qui sans cesse se déplaçait. Les visages s'éclairaient à peine du côté de la lumière. Ils étaient graves et tranquilles, ennoblis par la majesté de l'heure. Ma mère pleurait doucement. Guiton allait et venait, dévidant les grains d'un gros chapelet. Mon père songeait, les coudes sur la table, la barbe dans ses paumes. M. Pantier, deux voisines vinrent aux nouvelles. Ils se tenaient debout un moment, disaient quelques mots, regardaient la porte de la chambre, se taisaient. Le silence était plein de choses mystérieuses. On entendit un bruit de pas venant de l'écurie. C'était le Rouquin, le maréchal. Il dit :

— Bijou a passé.

Mon père se leva, suivit le Rouquin. Bijou était mort. Sa fin nous parut un avertissement. Dès cette minute, nous sentions qu'un personnage invisible était présent parmi nous, assis sur quelque siège, peut-être à la place que mon père venait de quitter. Il veillerait là. Il ne quitterait la maison Brangnette qu'en emportant toute sa proie. Chaque fois qu'une porte s'ouvrait, un souffle froid passait, qui faisait trembler la flamme de la lampe et nous touchait le front. Il nous semblait que c'était la respiration de l'invisible présence. Et cela nous poignait le cœur d'une épouvante confuse et en même temps donnait aux choses et aux personnes un caractère auguste.

M. le curé entra. Mes oncles s'assirent près de nous à la cuisine.

— Nous l'avons averti. Il est dans d'excellentes dispositions, courageux, résigné. Il a fait le sacrifice de

sa vie. Il l'offre au Bon Dieu pour ses enfants et ses petits enfants. Quelle belle âme ! Quel beau caractère !

A voix basse, chacun dit son mot d'éloge.

— Prions, dit l'oncle Jean.

De nouveau le silence emplit nos oreilles, comme un bourdonnement doux. Les visages se détendirent. Il était maintenant manifeste que le moment inévitable approchait. A part un miracle, rien ne pouvait plus retarder la marche inexorable du mal. Et cette certitude de l'issue fatale et prochaine armait déjà les âmes du stoïcisme paisible, si familier aux terriens devant les coups des forces inconnues.

Le curé sortit. Les trois prêtres parlèrent un moment à voix basse dans le tambour de la cuisine. Puis la porte se referma et l'on entendit les pas s'éloigner dans la nuit.

L'oncle Jean se tourna vers ma mère.

— Hélène, voulez-vous demain matin faire préparer la chambre ? M. le curé viendra à sept heures. Mon frère et moi nous veillerons cette nuit.

\*  
\*\*

Le lendemain matin, pendant qu'à l'église les deux abbés unissaient les intentions de leurs messes pour la bonne mort de grand-père, ma mère et Guiton parèrent la chambre.

Sur la table, une nappe blanche, une statue de la Vierge en un globe de verre, un crucifix de cuivre sur un socle recouvert de peluche rouge, des bougies dans deux chandeliers également de cuivre, un verre d'eau bénite avec la branche de buis du dernier dimanche des Rameaux. Sur la tablette de la fenêtre, des



fleurs du jardin, phlox et dahlias, dans des vases de porcelaine.

Au chevet du malade qui semblait assoupi, mais dont les lèvres violettes remuaient parfois, sans doute pour une prière, mon père, les yeux rougis par les veilles et les larmes, suivait inconsciemment le va-et-vient des femmes. Il regardait sans voir. Ses longs regards fixes disaient le repliement sur sa peine. La mort de son père lui apparaissait comme une catastrophe pour la famille et pour lui-même. Comment irait la maison ? Comment se comblerait le vide laissé par le départ du chef ?

L'heure approchait. Grand-père ouvrit les yeux.

— François !

— Je suis là, papa.

— Ecoute.

La voix ordonnait, une voix blanche, essoufflée, mais autoritaire, avec des repos et des reprises.

— Ecoute. Je ne veux pas rester dans mon lit pour recevoir le bon Dieu. Va chercher là-haut ma chemise empesée, mon col et ma cravate, mon frac, mon gibus, mes gants.

— Mais, papa.

— Va, je veux.

Mon père se tourna vers ma mère. Elle accourut avec Guiton. Le malade s'agitait, soulevait sa tête branlante qui retombait dans le creux de l'oreiller.

— Je veux, répétait grand-père.

Ma mère et Guiton protestaient.

— Voyons, notre Maître, soyez raisonnable.

— Il n'y a pas de bon sens, père. Le bon Dieu ne

demande pas ça, vous le savez bien. Attendons au moins le retour de Jean et d'Auguste.

— Tout de suite, insista grand-père, tout de suite. Je l'ordonne.

Il sortait de dessous les draps sa jambe maigre. Ma mère et Guiton obéirent. Elles apportèrent les vêtements de cérémonie, la lévite à longues basques, le chapeau tromblon à poils gris. Mon père tenait dans ses bras le buste amaigri pendant que les femmes enfilèrent la chemise à plastron plissé, raide comme une cuirasse, et nouaient autour du col la longue cravate noire. A des mouvements brusques le malade étouffait de ses lèvres pincées un gémissement sourd. Ma mère s'arrêtait.

— Vous voyez. Ça vous fait mal.

— Allez, ordonnait de nouveau grand-père.

Quand il fut complètement vêtu, il fit déposer le chapeau et les gants sur la table de nuit. Puis il se leva, soutenu par mon père et ma mère et s'assit dans le fauteuil devant un prie-Dieu. Il grelottait. On l'enveloppa de couvertures. Le matin gris de septembre passait entre les phlox et les dahlias, posait sa caresse de lumière sur le masque raviné, blafard, du malade et sur ses mains brunes dont les doigts semblaient s'être allongés pendant les quelques jours de lit. Mon père, ma mère et Guiton s'assirent sur des chaises près du fauteuil.

La clochette de l'enfant de chœur annonça le saint viatique.

M. le curé entra portant le bon Dieu dans une custode sous le velum d'orfroi. Mes oncles le suivaient. A la vue du malade dans son fauteuil, ils interrogèrent des yeux mon père et ma mère qui répondirent



par un geste des bras et des épaules. « C'est lui qui l'a voulu. » Leur étonnement se fondit en une ébauche de sourire attendri. Ils s'agenouillèrent des deux côtés du fauteuil. Les autres se mirent à genoux de ci de là. M. le curé déposa la custode sur la table et les prières commencèrent.

Moment solennel ! Les larmes arrêtées au bord des cils brillaient doucement. Les yeux s'emplissaient de paix, cette paix qui confère la certitude d'un secours prochain, vénérable et tout-puissant. Le murmure du prêtre nous berçait, et les flammes des bougies, de leurs vacillements lents, mettaient des reflets au globe de la Vierge. Grand-père suivait des yeux les gestes consacrés.

Quand le prêtre prit l'hostie et la leva, le malade voulut lui aussi se mettre à genoux sur le prie-Dieu. Soutenu par ses deux fils prêtres, il reçut le viatique, puis se rassit avec un grand effort.

Le prêtre sortit avec l'enfant de chœur. Les autres prièrent encore quelque temps, à genoux près du fauteuil. Puis les deux abbés dévêtirent grand-père et le remirent sur le lit. Des soupirs profonds qui sortaient de son corps, creusaient les draps à l'endroit de son ventre. Ils allèrent s'affaiblissant, devinrent une respiration saccadée.

Vers midi, pendant que les deux abbés jetaient à voix haute de brèves invocations, grand-père eut deux longs soupirs, deux sursauts de la poitrine. Puis ce fut l'immobilité et la pâleur de la mort.

## CHAPITRE VIII

Le Rouquin entra.

— C'est fait. Nous avons enterré Bijou au coin du bois, près du cimetière. Le bohémien voulait l'écorcher, pour le cuir. Nous lui avons donné vingt francs.

Mon père montra la porte de la chambre ouverte, au pied du lit mes deux oncles en prières, le cierge bénit allumé, le verre d'eau et la branche de buis. L'homme comprit.

— C'est donc pour lui qu'on sonnait à mort, tout à l'heure ?

Il se découvrit et, sa casquette à la main, s'avança, prit la branche de buis, en aspergea deux fois la dépouille de Maître Brangnette.

— C'était un homme, dit-il.

Mon père, la gorge tordue par l'émotion, ne pouvait parler. Une minute ils restèrent là près de la porte en silence. Le Rouquin dit encore :

— Je crois que le vent tourne. Il va pleuvoir.

Car pour les hommes de la terre, le vent, la pluie, le soleil, les saisons sont des choses en tout temps sacrées et dont on peut parler sans profanation, même à l'église, même dans une chambre mortuaire.

Les visites affluaient, M. Pantier, les Nauser, les Thirion, les Ravet, Milien, la Couenne, tous les manœuvres et les autres. Chaque maison du village était représentée dans cette théorie, hommes ou femmes, surtout les hommes parce que c'était un homme qui avait rendu son âme à Dieu. Ils entraient, pénétraient dans la chambre, accomplissaient le rite de la bénédiction



murmuraient une prière. En sortant, ils s'arrêtaient à causer un moment, comme l'honnêteté l'exige, avec les gens de la maison.

Nous allions d'une chambre à l'autre, comme des âmes perdues. Nénette pleurait. Les deux petites pleuraient de voir pleurer leur sœur. J'étais un homme. Je ne devais pas laisser voir mes larmes. Je suivais mon père dans l'écurie et les étables, où les bêtes s'étonnaient de l'irrégularité dans les distributions de la nourriture. Guiton avait perdu la tête. Les vaches meuglaient. Les cochons grognaient devant leurs auges vides.

Le soir, vinrent les veilleurs.

La première nuit, ce fut surtout des femmes. Mademoiselle Pauline, toujours habillée de noir et qui ne manquait aucune veillée de mort, présidait à la récitation du chapelet. La maison s'emplissait d'un ronronnement tour à tour aigu et grave, avec de longs moments de silence pendant lesquels on entendait s'ouvrir et se fermer la porte, ou les bruits des cuillers remuant le sucre dans les bols de café chaud. Continuellement Guiton faisait cuire de l'eau dans le coquemar. Le café déliait les langues. Des chuchotements montaient. Puis un nouveau chapelet se dévidait avec la répétition de la voix aiguë qui entamait les *ave* et du chœur de voix graves qui les finissait.

Le seconde nuit, je voulus veiller près de mon père, avec les hommes. Pendant la journée, le menuisier avait apporté la bière et nous avions regardé une dernière fois le beau visage de grand-père qui semblait dormir. La détente de la mort lui imprimait une majesté souveraine. Quand on allait mettre le couvercle, Minique entra. Au village voisin où il passait, il avait appris la



nouvelle et il venait revoir un dernière fois lui aussi celui qui l'avait si souvent accueilli avec bonté. Il espérait qu'on lui permettrait de veiller avec les hommes du village.

Tous les manœuvres vinrent, quelques-uns avec leurs femmes. On recommença les prières, les uns à genoux, les autres assis, autour de la grande table couverte d'un drap sur lequel reposait le cercueil avec la croix dessus. La branche de buis était toujours là avec les bougies allumées et c'était maintenant le cercueil que l'on aspergeait d'eau bénite.

Quand on eut récité un chapelet entier, on se tut un moment. La pluie, une pluie soudainement venue en averse, fouettait les vitres de la fenêtre. Les hommes tournèrent la tête vers les carreaux noirs qui par l'effet du ruissellement de l'eau luisaient du côté de la chambre. Ils songèrent à leurs récoltes encore aux champs. Mais ils n'osaient parler de leurs inquiétudes, à cause du mort qui était présent.

On récita un nouveau chapelet. Puis mon père se leva et passa à la cuisine où Guiton préparait des verres et des bols. Les hommes le suivirent. Les femmes continuèrent à prier. Mon père fit alors servir du café et de l'eau de vie. De la cuisine, par la porte ouverte entre les deux pièces, on voyait le pied hexagonal de la bière et l'on entendait les murmures des femmes.

M. Pantier, assis en face de mon père, buvait son bol par petits coups. Quand il l'eut bu, il dit :

— C'est une grande perte pour toi, François, et pour ta famille. C'était un homme droit et de bon conseil. Il n'y pas à dire. Parmi les anciens du village il n'y en a pas un qui lui allait seulement à la cheville.



Je le connaissais peut-être, depuis le temps. Quand nous étions petits garçons tous les deux, il dominait déjà les autres par sa façon grande de voir les choses, de juger ses compagnons, d'agir toujours comme il devait selon sa conscience et pour le bien. Et travailleur qu'il était. Ce n'est pas lui qui boudait à la besogne, le premier levé, le dernier couché. Et qui aimait la belle besogne, la besogne bien faite. Sur le ban de Châteleine, ses champs étaient les plus propres, sans un chiendent. Ah ! il ne ménageait pas ses peines, celui-là !

Mon père écoutait, la tête penchée sur sa poitrine, d'où il tirait parfois un long soupir. Les autres hommes regardaient tantôt M. Pantier, tantôt mon père, avec des hochements approbatifs de la tête et des mines attristées.

— C'était un homme, dit à son tour Minique, et bien connu partout pour un homme juste et charitable. Dans tous les villages de Luxembourg à Montmédy, où il passait avec sa diligence, vous pouvez demander ce qu'on pensait de Maître Brangnette. On disait : il n'y a beaucoup d'hommes pareils. Quand il a eu son accident près de Longuyon, qu'il a tué sur la route, avec le timon de la voiture le Chalé Roux, on sait bien qu'il n'y avait pas de sa faute. C'était la nuit, les feux de la voiture étaient allumés et les chevaux avec leurs grelots avertissaient assez les piétons de se garer ; mais le Chalé Roux était saouïl comme une grive, il était toujours saouïl, et il est allé de lui-même s'écraser la poitrine contre le timon. Ça n'a pas empêché Maître Brangnette de payer une grosse somme à la femme de Chalé Roux. Il ne lui devait rien bien sûr. Mais elle était misérable, la pauvre, et elle avait deux mioches. Et bien qu'il n'y ait pas de sa faute, Maître Brangnette

a payé. Et il a fait mettre une croix au bord de la route, où qu'il s'arrêtait pour prier. Ça c'est d'un homme. La croix y est encore. Chaque fois que je passe devant, je me dis : il n'y en a pas beaucoup des hommes pareils à Maître Brangnette.

Les femmes étaient venues boire un bol de café. Au récit de Minique leurs yeux se mouillaient, parce que sans doute elle songeait à la femme et aux mioches. Quand Minique se tut, la femme du Rouquin donna le signal.

— Nous allons encore dire un chapelet.

— Et quand il a eu ses malheurs, fit le Rouquin, on sait bien qu'il a été grugé par des malhonnêtes. Il en a payé des sommes qu'il ne devait pas, allez. Je le sais pardieu bien, moi qui vous parle, et il y en a encore d'autres qui le savent. Mais il ne voulait pas qu'il fût dit même à tort qu'il devait à quelqu'un. Il ne voulait pas une tache sur le nom des Brangnette. Ah ! il pouvait lever la tête, celui-là. Il la levait un peu trop pour d'aucuns qui aiment bien de voir ramper les pauvres à leurs pieds. Mais lui, Jean-Josse Brangnette n'a jamais rampé devant personne. Et il avait le droit de lever la tête. Tu entends ce que je dis, François ? C'est moi le Rouquin qui te le dis.

Un long silence suivit pendant lequel le ronronnement des femmes emplissait nos oreilles. Je ne comprenais pas pourquoi mon père restait la tête penchée au milieu des hommes. Ces éloges de mon grand-père me faisaient lever la mienne. Pendant que les hommes parlaient je les regardais fixement et ma poitrine se gonflait.

M. Pantier reprit encore.

— C'était un homme de la tradition. Et pour tout,



pour les lois de la terre et pour les lois de la famille, pour les relations avec les hommes et pour les rapports avec Dieu. Quand j'étais instituteur de Châteleine, je venais après la classe causer ici sous le manteau de la cheminée et j'en ai appris de mes conversations avec lui, plus que dans mes livres. Pas de la science, bien sûr, bien qu'il connût beaucoup de choses. Mais des vieux usages, des coutumes anciennes, de l'âme des vieux habitants de ce pays, de la manière dont je devais m'y prendre pour faire des hommes, des hommes droits et craignant Dieu.

Je n'avais qu'à l'écouter, et plus encore qu'à le regarder vivre. Dieu l'a éprouvé dans ses biens, qu'il a perdus, dans sa femme, dans sa fille, qui sont mortes trop jeunes. Mais il l'a récompensé dans ses fils. Tu entends, François, ce que je dis. Tes deux frères prêtres sont l'honneur de Maître Brangnette et du village de Châteleine. Et toi, Dieu t'a donné une bonne femme et de beaux enfants. Tout cela, ça vous est venu de Dieu, à cause de l'homme qui est là, couché dans sa bière et que nous allons demain matin porter là-haut, près des anciens.

Une lumière pâle frottait les vitres de la grande fenêtre qui s'éclairait peu à peu. Les femmes étaient parties. Les deux bougies, brûlées jusqu'à la bobèche, faisaient un bruit de friture en allongeant leur flamme qui retombait et remontait en sursauts. D'autres bruits venaient de l'écurie et des étables où les bêtes éveillées grattaient la litière et piétinaient les dalles. D'autres descendaient de l'étage où l'on entendait les gazouillis chuchotés des fillettes et les coups sourds des pieds nus sur le plancher. Le glas sonna sa sonnerie claudicante,

avec le battant entravé de la grosse cloche. Le jour se levait. Après le calme de la nuit, la vie de nouveau recommençait avec ses agitations et ses rumeurs.

Dans sa bière, Jean-Josse Brangnette, Job le Glorieux, restait étendu dans l'immobilité définitive et le silence.



## T A B L E

---

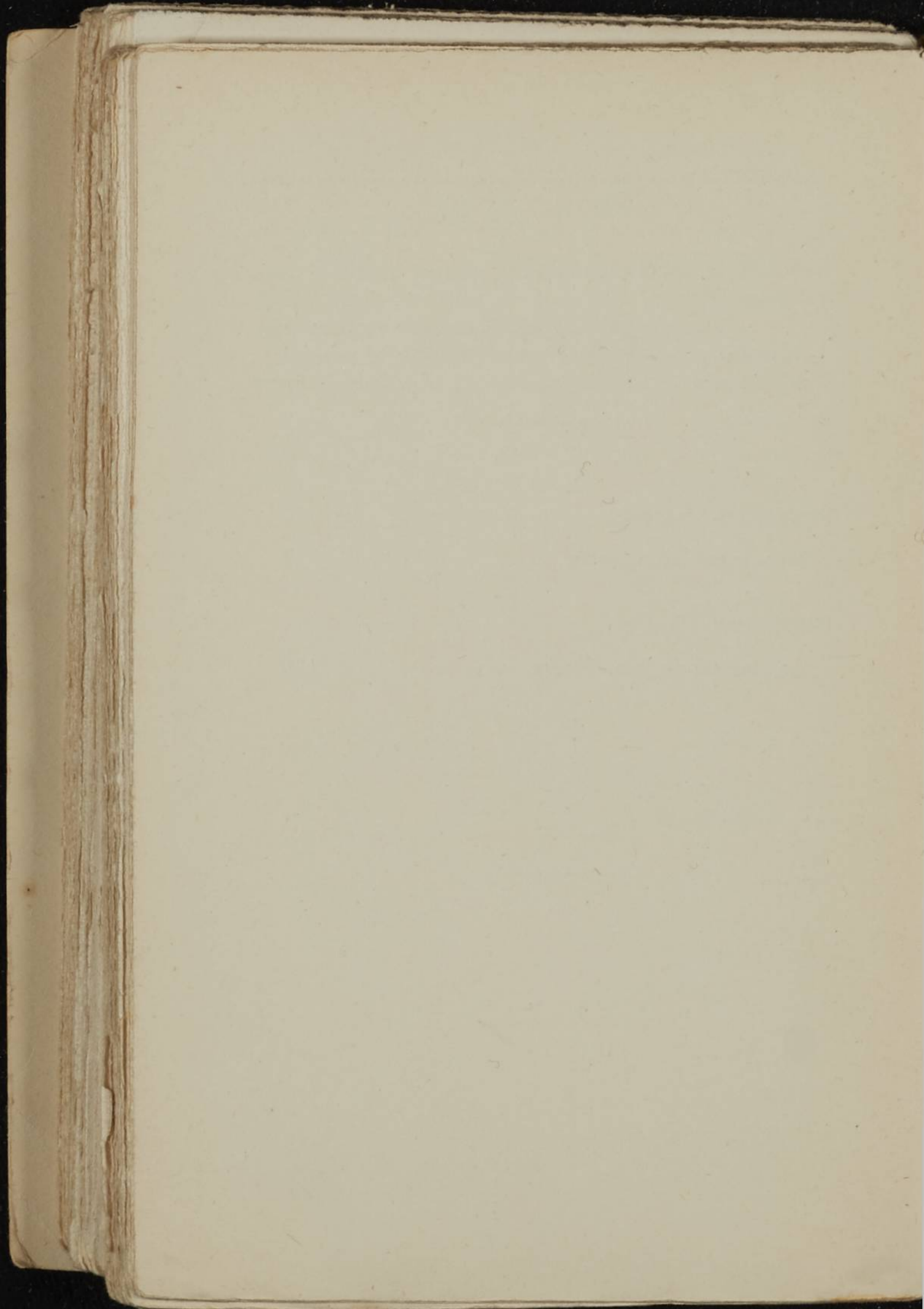
### PREMIÈRE PARTIE:

Jean-Josse Brangnette . . . . . 7

### DEUXIÈME PARTIE:

Le journal de Jean-Pierre . . . . . 129

---





ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 3 SEPTEMBRE 1932  
SUR LES PRESSES DE  
JOS. VERMAUT  
A COURTRAI  
RUE LONGUE DES PIERRES, 26-28  
POUR LE COMPTE DE LA  
" COLLECTION DURENDAL „

---

*(Imprimé en Belgique).*







